


BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIV
A1
6
NAPOLI

DE
LA RAISON
DANS L'HOMME.

TOME PREMIER.



DE
LA RAISON
DANS L'HOMME;

Ouvrage où l'on examine l'étendue de ses connoissances, les bornes de ses facultés, les forces de ses motifs, l'origine de ses doutes & les causes de ses erreurs, les principes de sa certitude, & les fondemens de sa science.

Par M. l'Abbé BRÉMONT, Licencié de la Faculté de Théologie, & Chanoine de l'Eglise de Paris.

Quid est, non dicam in homine, sed in omni cœlo atque terrâ, Ratione divinius?

CIC. lib. 1 de Legibus.

TOME PREMIER, *INTRODUCTION.*

A PARIS,

Chez la Veuve HERISSANT, Imp. Libr. rue neuve Notre-Dame.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

PRÉFACE.

L'Auteur expoſe l'importance & la néceſſité de ſon Ouvrage, les obſtacles qui en ont retardé l'exécution; l'occaſion & les motifs qui l'ont fait entreprendre, les demandes réitérées des Savans, & il donne le Proſpectus *de ſes différentes parties.*

ON entend quelquefois par la Raiſon dans l'Homme, ces vives impreſſions qui l'éclairent & qui le conduiſent dans l'étude de la vérité, & la recherche de la vertu, & plus ſouvent encore, cette faculté éclairée & guidée par 1. Excellence de la Raiſon.

ces impreſſions, qui reconnoît le vrai, & qui s'attache au bien.

Dans l'un & l'autre ſens, la Raiſon eſt un don précieux qui diſtingue l'homme des autres animaux, & qui l'éleve au-deſſus de tous les êtres ſenſibles ; cette éminente prérogative eſt le fondement de la dignité de ſa nature ; mais c'eſt le bon uſage qu'il en fait, qui décide du mérite de ſa perſonne. Il ne ſuffit pas à ſon bonheur d'avoir été créé capable de raiſon ; il doit être raiſonnable, par un uſage certain & conſtant des lumieres qu'il a reçues, & par un goût volontaire & habituel des ſentimens honnêtes qu'elles lui inſpirent. Il n'eſt point d'autre moyen donné à l'homme pour en ſoutenir dignement le

caractere, & en remplir les devoirs : user de sa raison de temps en temps, c'est n'agir en homme que par intervalles : écouter sa voix, seulement dans les occasions qui flatent nos penchans, & fermer nos oreilles lorsqu'elle nous prescrit nos devoirs, & qu'elle condamne nos passions ; c'est la contredire & la combattre : suivre constamment ses inspirations, mais avec crainte ; n'appercevoir les objets qu'elle nous montre, qu'à travers les nuages ; s'y attacher en tremblant, sans assurance, sans aucune sécurité, c'est ne pas en connoître les forces, & n'en avoir jamais goûté les avantages : refuser de céder à ses impressions, inspirer de la défiance pour ses lumieres, déprimer son autorité ;

c'eſt enlever aux Sciences leur unique appui, confondre le vice & la vertu, la folie & la ſageſſe, renverſer tous les fondemens de la ſociété, & réduire l'homme à la condition des brutes.

2. L'homme en abuſe étrangement.

TELLE eſt cependant la malheureuſe poſition de la plupart des hommes. Si nous jetons les yeux ſur cette maſſe générale que forme leur enſemble, dans les uns, la Raiſon obſcurcie, combattue par leurs penchans, n'exerce ſon empire que lorſqu'elle n'eſt point oppoſée aux intérêts de leur cœur; & ſa voix n'eſt entendue que dans ces courts intervalles où leurs paſſions ſe taiſent: dans les autres, l'empire des préjugés, le feu du délire, ont pris ſa place; la volonté n'eſt plus

guidée que par un instinct aveugle, elle n'agit qu'au gré de l'effervescence des passions, & d'après l'influence méchanique & grossiere des sens. Ennemis déclarés de la Raison, ils se font un plaisir de rendre ses forces suspectes, & de décrier ses lumieres.

Ce fut-là la manie des premiers Sophistes; c'est encore la fureur des Philosophes modernes. « Les » sectes des anciens ennemis de la » Raison, *disoit Bacon*, ne subsistent plus; mais le même sang » coule encore dans les veines » des Philosophes de nos jours, » quoiqu'il n'ait pas chez ceux-ci » la même vigueur : nous nous » voyons entourés d'une foule de » ces esprits légers, qui courent

» d'erreurs en erreurs, & qui » tournent à tous les vents : ils » ne se plaisent qu'au milieu de » ces tourbillons qui changent à » chaque instant leur direction. » Ils regarderoient comme une » servitude honteuse la nécessité » de se trouver attachés fixément » à des vérités certaines, & tou- » jours soumis aux mêmes prin- » cipes : ils veulent être aussi » libres dans leurs jugemens, » qu'ils le sont dans leurs ac- » tions (1) ».

(1) Certè sunt qui cogitationum vertigine delectantur, ac pro servitute habent fide fixâ, aut axiomatis constantibus constringi : liberi arbitrii usum in cogitando, non minùs quàm in agendo affectantes : cujusmodi quidem sectæ Philosophorum, licet defecerint, supersunt tamen ingenia quædam ventosa & discursantia quibus omninò eædem venæ, licet non pari

Nos Philosophes vont encore plus loin : ils essayent de nous enlever jusqu'à l'espérance de jamais tirer aucun avantage de notre raison. « Est-ce qu'on es-
» pere, *dit le Mentor moderne*,
» d'être demain plus raisonnable
» qu'aujourd'hui ? Qu'est-ce donc
» que la Raison ? N'est-ce pas ce
» foible Monarque, ce Souverain
» pusillanime, dont les mains
» tremblantes n'ont pas la force
» de soutenir son sceptre ? N'est-
» ce pas cette Reine sans cou-
» rage, qui n'approuve & ne met
» le sceau qu'à ce que lui recom-
» mande sa passion favorite (1) ».

CES divers abus que l'homme 3.

Ces abus font la source de tous les maux qui affligen l'humanité.

cum antiquis copiâ sanguinis repletæ. *Baconus*, *de Veritate.*

(1) *Voyez le Mentor moderne.*

a fait de ses lumieres, sont la cause universelle de tous les désordres qui ont affligé la terre, & de tous les maux qui la désolent encore. La Raison a été donnée à l'homme pour lui servir de guide: négliger de prendre ses avis, de suivre ses conseils, agir ou juger sans elle ou contre elle, c'est agir & juger en aveugle & en insensé. De là tous les malheurs qui sont venus fondre sur l'homme, les ténebres qui l'aveuglent, les erreurs qui l'égarent, les passions qui l'emportent, les haines qui l'agitent, les injustices qui le dépouillent, les guerres qui l'exposent, les révoltes qui l'entraînent, la tyrannie qui l'opprime, l'irréligion qui le perd & le corrompt.

4. Remédier

CE seroit donc rendre à l'hu-

manité le plus signalé des services que de lui tracer clairement une route que l'homme pût parcourir sans aucun danger, & qui le mît à portée de saisir facilement dans leur vrai jour, du moins ces premieres vérités, qui doivent être le fondement, & de son bonheur, & de la paix de la société.

à ces abus, seroit le plus grand service qu'on puisse rendre à l'humanité.

Tel étoit le premier dessein de la Nature : pourquoi a-t-elle donné à tous les mêmes lumieres, les mêmes sentimens, les mêmes sens? N'étoit-ce pas afin qu'ils portassent sur les objets qui se présentent un même jugement; qu'ils eussent tous les mêmes mœurs, la même croyance, la même conduite (1)? S'ils s'ac-

(1) Sensibus eadem omnia comprehenduntur. Et ea quæ movent sensus, itidem movent omnium. Quæque in animis imprimuntur in-

cordoient enſemble ſur les principes du Droit, de la Morale, de la Religion, du moins autant qu'ils ſont d'accord ſur les impreſſions de leurs ſens, que manqueroit-il à leur bonheur ?

S'ils avoient toujours eu la Nature pour guide unique, ils n'auroient pas aujourd'hui beſoin des préceptes de l'Art. Mais, depuis que l'homme a méconnu les loix de ſa Raiſon ; depuis qu'il s'eſt laiſſé ſubjuguer par les penchans de ſon cœur, entraîner par l'autorité de la coutume & les préjugés du vulgaire, il eſt indiſpenſable de lui découvrir les piéges cachés ſous ſes pas, de le

---

choatæ intelligentiæ, ſimiliter in omnibus imprimuntur.

Cic. lib. de Leg. 1.

irer de ses doutes, & de lui
ɪrescrire des regles pour le pré-
nunir contre les abus qu'il a faits,
x qu'il peut faire encore de sa
Raison.

Voila le grand objet qui auroit 5.
û occuper les premiers Philoso- Les Philosophes Païens
hes, & le premier art qu'ils n'ont pas cherché ce remede.
uroient dû approfondir, avant
'enseigner les autres ; mais ils se
ervirent des lumieres de la Rai-
on, non pour choisir l'objet par
ù devoient commencer leurs
tudes, mais pour cultiver les
ciences les plus faciles. Les an-
iens Sages s'adonnerent à la Mu-
que, à l'Astronomie, la Géo-
iétrie, la Morale, la Politique;
s Sophistes s'appliquerent à la
rammaire, la Dialectique. Cette
erniere devoit les conduire à la

recherche des principes de notre certitude & des fondemens de toutes nos connoiſſances ; mais ils étoient plus occupés de la forme que du fond des raiſonnemens ; & leur prétendue Logique étoit bien moins l'art de penſer que l'art d'exprimer nos penſées. Nous ne craignons pas de le dire : de cette omiſſion naquirent ces diſputes, ces conteſtations ſur les forces de la Raiſon, qui porterent un ſi grand préjudice à la vérité. Au milieu de ces querelles, on vit s'élever une multitude de ſectes qui ne furent plus occupées que de la guerre qu'elles avoient à ſoutenir, & des aſſauts qu'elles vouloient livrer à la Raiſon, pour humilier ſes défenſeurs. Dans ces premiers ſiecles, quelques bran-

ches de la Philofophie eurent des fuccès; mais les progrès du doute les Académiciens, des Pyrrhoniens, des Sceptiques furent encore plus rapides.

Cicéron lui-même fut la victime des nuages qui couvrirent la Philofophie dès fon berceau. Il avoit étudié à Athenes; il avoit lu tous les Ouvrages des Philofophes de la Grece, & il n'héfita point à fe ranger parmi ceux qui doutoient de tout, & qui ne connoiffoient, pour appuyer leurs jugemens, que des probabilités (1).

(1) Non fumus ii quibus nil verum effe videatur, fed ii qui omnibus veris falfa quædam adjuncta effe dicamus, tantâ fimilitudine, ut in iis nulla infit certa judicandi & affentiendi nota, ex quo exiftit & illud multa effe

Il entrevit qu'il y avoit du choix à faire entre nos perceptions, pour nous aſſurer de la préſence de la vérité ; & il ne nous laiſſa point de regles ſûres pour diſcerner celles qui méritoient notre confiance, d'avec celles qui pouvoient nous jeter dans l'erreur. Il apperçut diſperſés de côté & d'autre les principes fondamentaux de notre certitude, & il ne daigna pas prendre le ſoin de les rapprocher, pour nous montrer le plan de la Nature, & la marche véritable de la Raiſon. Enfin, le fruit qu'il retira de ſes études philoſophiques,

---

probabilia, quæ quanquam non perciperentur, tamen quia viſum haberent quemdam inſignem & illuſtrem qui Sapientis vitâ regeretur.

Cic. de Naturâ Deor. lib. 1.

ıt de ſe perſuader que le plus rand mérite du Philoſophe conſtoit à pouvoir, ſur les princiales queſtions, parler pour & ontre avec élégance & une cerıine facilité; concluſion qui ſupoſe que l'homme le plus ſavant ſt dans l'impoſſibilité de ſuivre ›s lumieres de ſa Raiſon, & de attacher conſtamment à la vé.té.

6. La Religion y a ſuppléé.

La Religion chrétienne, dès : commencement de ſa promulation, trouva les eſprits des hiloſophes agités par ces doutes, veuglés par les paſſions auxuelles ils donnoient naiſſance. lle ſuppléa d'abord à la négliɜnce, à l'impuiſſance de la Phiſophie; elle préſenta, aux Saıns comme aux ignorans, une

autorité plus puiſſante, & une voie plus facile pour les mettre à l'abri de ces erreurs groſſieres & de ces déſordres honteux qui dégradoient l'humanité. Pluſieurs Savans du Paganiſme ſe déclarerent pour cette nouvelle doctrine, & entreprirent ſa défenſe.

Leur Raiſon, guidée par la Révélation, n'avoit pas beſoin d'autre regle, d'autre appui; ils devoient, pour nous convaincre, inſiſter ſur l'autorité du témoignage de Dieu: ils n'étoient point chargés de relever l'excellence de la Raiſon, ni de développer le méchaniſme de ſes forces; néanmoins ils ſuivirent les lumieres bien plus exactement que tous les Philoſophes de leur temps.

Leurs Ouvrages immortels

ont mérité l'eſtime de tous les vrais Savans ; & ſi nous voulons rapprocher les dogmes des uns de la doctrine des autres, nous ne pourrons plus douter du triomphe que, dès ſon aurore, la Religion de Jeſus-Chriſt remporta ſur la Philoſophie de l'homme.

7. Les Philoſophes Chrétiens ont porté ailleurs leurs vues.

MAIS tous les hommes n'ouvrirent pas les yeux à la lumiere ; un grand nombre d'entre eux aima mieux les ténebres.

Ces ténebres arrêterent également les progrès de la Religion & de la Raiſon : pluſieurs ſiecles s'écoulerent, ſans que la Philoſophie avançât d'un pas vers la vérité ; & telle eſt encore aujourd'hui parmi nous la ſource de l'incrédulité, de l'irréligion, & de tous les maux de la Société.

Il eſt donc également du bien de la vérité & de la Religion de diſſiper ces ténebres.

La foi, dans les eſprits les plus ſoumis, ne les diſpenſe point d'étudier les principes de la Raiſon. Elle eſt intéreſſée à les voir expoſés dans le plus grand jour; & quand la Religion n'aura plus d'adverſaires à repouſſer, c'eſt que la Raiſon n'aura plus d'ennemis à combattre.

Si leur nombre augmente de nos jours avec leur audace; avouons-le, c'eſt par notre faute. La Philoſophie Chrétienne étoit chargée d'armer contre eux; elle les a vus entrer aſſez avant ſur nos terres; à la vérité, quelques-uns de leurs détachemens ont été repouſſés avec aſſez d'adreſſe &

le gloire. Mais pourquoi n'avoir
)as encore désarmé des ennemis
.uſſi peu à craindre ? Pourquoi
ouffrir encore leurs ravages ? (la
érité nous arrache cet aveu mal-
;ré nous.) c'eſt que les troupes
e la Philoſophie n'ont jamais
té bien réunies ; leurs attaques
nt été formées ſur des plans con-
raires : elles n'ont jamais bien
onnu leurs forces, & n'ont pas
ncore ſu tirer des arſenaux de
ı Raiſon toutes les armes qu'elle
ffroit pour ſa défenſe.

Nous pardonnera-t-on la liberté 8.
ue nous prenons ici d'expoſer On prévient les reproches auxquels on peut être exposé.
:s beſoins de la Raiſon, tels qu'ils
ous paroiſſent ? Ne nous ſoup-
ɔnnera-t-on pas de déprimer les
avaux des Philoſophes pour nous
ever ſur leurs ruines, & donner

un air d'importance à l'Ouvrage que nous entreprenons ? Ne pourra-t-on pas attribuer à une sotte présomption le ton de confiance que nous inspire le sentiment de la vérité, & le desir d'accélérer son triomphe ? Nous connoissons le danger que nous courons à cet égard ; mais que sont des ennemis auprès de la vérité ? Nous croirions trahir ses intérêts, si nous ne rendions pas, avec la plus grande franchise, & la vivacité des impressions qu'elle nous fait éprouver, & les espérances qu'elle nous donne : le zele que nous faisons paroître vient d'elle seule, & non pas des sources impures où l'on pourra le rapporter. Voudra-t-on bien ajouter foi à la déclaration que nous

llons faire pour prévenir toute ſpece de reproche?

Nous honorons tous les Savans: ous ſommes bien éloignés de ouloir porter atteinte à la réputation des bons Auteurs & au méite de leurs Ouvrages: nous adirons, dans un grand nombre 'Hommes illuſtres de tous les ges, des talens diſtingués dont ous n'avons jamais apperçu en ous les moindres germes: notre ecle ne le cede à aucun autre; ous connoiſſons, & nous pourions nommer quantité de Savans ui ont toujours été conduits par ette force victorieuſe, cet inſtinct clairé que la Nature nous a donné our guide, & qui ont ſuivi avec nt de préciſion la marche de la Raiſon, qu'on auroit peine à

9. On rend hommage aux lumieres de tous les Savans.

trouver dans leurs Ouvrages des fautes même d'inadvertance. Seroit-ce donc leur faire une injure que d'avancer qu'ils n'ont pas pu tout voir, tout embrasser, & qu'en traitant à fond des objets qu'ils ont analysés sous mille côtés différens, il en est un qui a pu échapper à leurs regards ?

10. Nous nous chargeons de la partie du travail la plus ingrate & la plus difficile.

VEUT-ON nous permettre de les rapprocher de nous ? on verra combien nous nous mettons au-dessous d'eux. Comme nous ils ont trouvé l'édifice des Sciences commencé & appuyé sur un fond de convention générale ; ils se sont appliqués à élever, à orner, à perfectionner les différentes parties auxquelles leur goût leur a fait attacher la préférence, & ils ont réussi dans la plupart des Sciences

qu'ils ont cultivées ; nous n'avons pas osé prendre un essor aussi sublime ; nous n'aurions pas eu les mêmes succès. Sur quelques soupçons qu'on nous avoit donnés, nous nous sommes bornés à examiner la solidité du bâtiment ; nous sommes descendus dans les fondemens pour examiner la nature du sol & des matériaux qu'on y avoit cachés : nous n'ébranlons, nous ne renversons aucune partie de l'édifice ; nous nous contentons de donner des avis pour remettre d'à-plomb les masses qui nous paroissent porter à faux ; c'est-à-dire que nous nous sommes chargés de la partie du travail la plus difficile, la plus ingrate & la moins brillante : voilà ce qui doit faire tout notre mérite ou notre crime.

Qu'on nous juge, à la bonne heure, pourvu que ce soit sur la vérité ou l'utilité de nos assertions, & non pas d'après les intentions perverses que l'injustice pourroit nous imputer.

11. L'état des Sciences doit se juger par la maniere d'enseigner & d'être enseigné du grand nombre.

D'APRÈS ces explications en faveur de tous les vrais Savans, qu'il nous soit permis de nous plaindre de tous les autres Ecrivains qui compromettent les droits de la vérité, par la méthode peu sûre qu'ils emploient pour la défendre; qu'il nous soit libre de peindre au vrai l'état des Sciences. Cet état n'est pas décidé par les hautes connoissances de quelques particuliers, mais par la maniere de raisonner, d'enseigner & d'être enseigné du plus grand nombre.

Nos

Nos plaintes portent principale-
ent sur la métaphysique de l'ame;
qui oseroit prétendre que cette
ience est arrivée à sa perfec-
on? Les sociétés les plus illus-
es la méprisent, & ne daignent
is s'en occuper. Est-ce donc un
ime de la relever de cet état
humiliation? Le célebre Rameau
oyoit-il outrager les Musiciens
son siecle, parce qu'il leur
oposoit une nouvelle base fon-
mentale qu'il venoit de décou-
ir? Bacon insultoit-il à tous les
vans, parce qu'il leur donnoit
liste des Sciences qu'ils avoient
gligées, & qu'il leur parloit
ec franchise de la nécessité de
éer une nouvelle science qui
t la mere & le fondement de
utes les autres? Nous ne sommes

que ſes échos. Les plaintes que nous faiſons aujourd'hui ont été entendues autrefois ; elles ont été applaudies par une célebre Académie ; & l'Orateur qui remporta le prix, venoit de donner, dans la perſonne de Deſcartes, une peinture de l'état de la Raiſon dans l'homme bien plus affligeante que l'eſquiſſe légere que nous en avons tracée.

Pour former ce tableau, pouvoit-on choiſir un plus beau génie & un eſprit plus ardent, plus appliqué à la recherche de la vérité ? Si les Philoſophes de ſon temps lui avoient offert les vrais fondemens de la ſcience, auroit-il paſſé les plus belles années de ſa vie dans l'incertitude, le doute & l'erreur ?

METTONS-NOUS à couvert ſous l'ombre de ſon Panégyriſte, & laiſſons-le parler. Il va nous apprendre quel a été l'état des Sciences juſqu'au ſiecle de Deſcartes : » Il y a eu pluſieurs ſiecles de » ſuite où l'on n'a point avancé » d'un pas vers la vérité : il y a » eu des Nations qui n'ont pas » contribué d'une idée à la maſſe » des idées générales : du ſiecle » d'Ariſtote à celui de Deſ- » cartes, j'apperçois un vuide » de deux mille ans. Là, la pen- » ſée originale ſe perd, comme » un fleuve qui meurt dans les » ſables, ou qui s'abîme ſous » terre, & qui ne reparoît qu'à » mille lieues de-là, ſous de nou- » veaux cieux & une nouvelle » terre. Dans le ſiecle de Deſ-

12. Un Académicien nous a décrit, dans la perſonne de Deſcartes, l'état de la Philoſophie de ſon temps.

» cartes, Copernic, Ticho-Brahé,
» Kepler, Galilée, ouvrirent la
» route à des vérités nouvelles.
» Bacon fait le dénombrement
» des connoiſſances humaines, &
» les juge. Il annonce le beſoin
» de refaire des idées neuves, &
» prédit quelque choſe de grand
» pour les ſiecles à venir. Voilà
» ce que la Nature avoit fait
» pour Deſcartes avant ſa naiſ-
» ſance (1).

» Deſcartes n'avoit pas encore
» huit ans, & on l'appela le Phi-
» loſophe: dès l'âge de quinze ans,
» c'eſt-à-dire, en entrant en Phi-
» loſophie, il commença à dou-
» ter. Il ne trouvoit, dans les

(1) Eloge de René Deſcartes, par M. Thomas.

» leçons de ſes Maîtres, que des
» opinions, & il ne cherchoit que
» des vérités. A dix-ſept ans,
» ayant fini ſes études, il s'exa-
» mina ſur ce qu'il avoit appris :
» il rougit de lui-même, &, puiſ-
» qu'il avoit eu les plus habiles
» Maîtres, il conclut que les
» hommes ne ſavoient rien, &
» qu'apparemment ils ne pou-
» voient rien ſavoir ; il renonça
» pour jamais aux Sciences. A
» vingt-trois ans, il les vit comme
» formées d'une infinité de pieces
» de rapport, groſſies des opinions
» des Philoſophes, tous d'un eſprit
» & d'un caractere différent. Il les
» regarda comme une combinai-
» ſon d'idées ſouvent mal liées &
» mal aſſorties : il réſolut d'ôter
» de ſon eſprit toutes les opinions

» qui y étoient, pour en ſubſtituer
» de nouvelles, & recompoſer ſa
» raiſon. A vingt-ſept ans il éprouva
» une ſecouſſe qui lui fit abandon-
» ner les Mathématiques & la Phy-
» ſique. Il paſſa trois ans dans ces
» alternatives & ce reflux orageux
» d'idées contraires, inquiet & tour-
» menté, & combattant ſans ceſſe
» avec lui-même. Ce ne fut qu'à
» trente-deux ans que ces orages
» ceſſerent. Alors il penſa ſérieuſe-
» ment à refaire une Philoſophie
» nouvelle; mais il réſolut de ne pas
» embraſſer de ſectes, & de tra-
» vailler ſur la Nature même (1) ».

L'état de la Raiſon, dans le ſiecle même de Deſcartes, étoit donc encore plus humiliant que nous ne l'avons repréſenté.

(1) Notes ſur l'Eloge de Deſcartes.

Voyons la révolution que ses découvertes ont opérée.

13. Les découvertes de Descartes opérent une révolution dans les Sciences.

CET Homme célebre a rendu aux Sciences les services les plus importans. Jusqu'alors les Philosophes n'avoient point eu d'autre ambition que de connoître & de défendre les opinions de ceux qu'ils avoient choisis pour leurs Maîtres. La liberté qu'il prit de secouer le joug du Péripatétisme, & de juger, non par l'autorité d'Aristote, mais par ses propres lumieres, rendit, aux yeux de tous les gens d'étude, sa méthode précieuse. Il répandit de tous côtés des faisceaux de lumiere; un nouveau jour s'éleva sur notre horizon. On invente de nouvelles Sciences, on perfectionne les anciennes; de toutes parts on crée

des principes, & on les ſuit. « La
» France, l'Allemagne, l'Angle-
» terre travaillent ſur le même
» plan. Tout ſe perfectionne, ou
» du moins tout s'avance. Les Ma-
» thématiques deviennent plus fé-
» condes; l'Algebre, portée ſi loin
» par Deſcartes, eſt perfectionnée
» par Halles. La Phyſique particu-
» liere, créée par le génie de
» Deſcartes, s'étend & affermit
» ſa marche par les expériences »;
mais qu'il nous ſoit permis de le
dire? les Sciences fondamentales
ſont oubliées, négligées : elles reſ-
tent à-peu-près dans le même état
d'imperfection où Deſcartes les
avoit trouvées : *entré dans la Mé-
taphyſique, il y jette d'abord un
regard*, dit ſon Panégyriſte, *qu'ap-
perçoit-il? une audace puérile de*

l'esprit humain, *des êtres imaginaires*, *des rêveries profondes*, *des mots barbares* (1). Il sent la nécessité d'une réforme; il commence par-là ses recherches.

DANS ces momens tranquilles, où il s'occupe des principes de nos connoissances, il arrive jusqu'à la source de la vérité. Pour juger de l'existence de son ame, il consulte le sentiment : c'est la Nature qui lui parle : il entend tout l'éclat de sa voix; il sent toute l'énergie de ses forces; ses doutes si anciens disparoissent. S'il se fût arrêté plus long-temps pour discerner les véritables organes par lesquels elle nous instruit, les principes de cet empire que la

14. Cette révolution ne regarde pas les Sciences fondamentales.

(1) Eloge de René Descartes.

vérité exerce ſur notre ame ; les vrais caractères qui diſtinguent ces impreſſions qui nous aſſurent de ſa préſence, d'avec celles qui nous font tomber dans l'erreur, nous ne doutons pas qu'un eſprit auſſi ardent, auſſi fécond n'y eût eu les plus brillans ſuccès : mais, à peine a-t-il ſenti la force triomphante du ſentiment, il ne prend pas la peine de le diſtinguer de l'évidence ; il affirme de l'un ce qu'il éprouve de la part de l'autre. Il ne voyoit point ſa penſée ; il ne voyoit point ſon exiſtence : c'eſt donc le ſentiment qui lui apprenoit que la penſée ſuppoſoit l'exiſtence ; & il en conclut que tout ce que l'on voit clairement eſt vrai. Après ce jugement il s'oublie ; il ſort hors de lui-même,

pour s'occuper de l'idée, de l'exiſtence, des attributs de Dieu, & pour ſuivre les traits de lumiere qui éclairent les objets ſenſibles. Au lieu de deſcendre juſqu'aux fondemens de nos connoiſſances, il s'amuſe à conſidérer les dehors de l'édifice qu'ils portent : eſt-ce-là s'occuper à perfectionner la Métaphyſique ? Nous aurons occaſion de nous expliquer ſur cette diſtraction qu'éprouva ce grand Homme, & ſur les ſuites malheureuſes qu'elle a eues.

Il n'en eſt pas moins vrai qu'il ouvrit à tous les Savans de nouvelles routes ; mais ce fut en laiſſant derriere lui des nuages, dont les ombres de temps en temps nous dérobent la lumiere. Il nous a laiſſé des principes ; mais leur incerti-

tude n'eſt-elle pas aſſez prouvée par les erreurs dans leſquelles il donna lui-même, par les écarts de pluſieurs de ſes diſciples, & par le peu de progrès que nous avons fait depuis lui dans la Métaphyſique de l'ame? Il a établi une regle de vérité; mais l'évidence eſt-elle donc le motif de toutes nos connoiſſances? Ce qu'il nous a dit de l'évidence a-t-il été reçu généralement de tous les Savans? & l'inſuffiſance de cette regle n'eſt-elle pas démontrée par les diverſes manieres dont on la fait ſervir encore aujourd'hui à l'inſtruction publique (1)?

---

(1) La regle de vérité de Deſcartes n'a été adoptée que par un petit nombre de Philoſophes qui penſoient comme lui, qu'il y a des idées obſcures & confuſes. Le plus grand nom-

L'Académicien chargé de louer Descartes, lui fait bon gré *de ce*

---

bre, pour se dispenser de discerner les idées claires, les idées obscures, soutient que toutes les idées sont claires, & a réformé la regle de vérité, en supprimant ces termes, *clarè & distinctè*.

Entre ceux-ci, les uns donnent l'évidence en général pour l'unique regle de vérité ; les autres, avec la Philosophie de Toul, admettent deux regles : l'une, qui consiste dans le sens intime, pour juger des modifications actuelles de notre ame : l'autre, qui consiste dans l'évidence de nos idées, pour juger des qualités des corps.

M. le Professeur de Felice, dont on a tant vanté les leçons de Logique, admet des perceptions fausses. Il regarde l'imagination, les sens, comme des sources d'erreurs ; par conséquent il renverse la regle de Descartes. Il distingue l'évidence sensible, appuyée sur la conscience, l'évidence physique, appuyée sur les sens, l'évidence métaphysique, appuyée sur le raisonnement, & l'évidence historique, appuyée sur l'autorité. Il reconnoît que toutes ces évidences peuvent être fausses, excepté l'évidence historique, fondée sur l'autorité divine.

qu'en nous faiſant part de ſes découvertes, il nous a indiqué la route qui l'y avoit conduit. Il ſe plaint de ce que la plupart des Inventeurs nous ont caché leur marche : il ſouhaite qu'en donnant le réſultat de leurs travaux, ils marquent les divers degrés qui les ont approchés de la vérité (1).

Il paroît qu'il n'a jamais eu une véritable notion de ce qu'on appelle *évidence. Leçons de Logique, part. 1, p. 27 & p. 223, 224.*

Un célebre Profeſſeur d'Allemagne, qui nous a donné un Livre intitulé, *de Arte rectè cogitandi, loquendi & intelligendi*, établit deux regles de vérité : l'une, qu'il appelle le ſentiment intérieur de l'objet intime, *conſcientia objecti ;* l'autre, le conſentement des honnêtes gens, *optimorum hominum in idem conſenſus.* Il ne connoît d'autre moyen de s'aſſurer de la préſence de la vérité, que le conſentement des Savans. *De Arte rectè cogitandi, loquendi & intelligendi, lib. 1, part. 2. cap. 2, §. 180.*

(1) Notes ſur l'Eloge de Deſcartes.

C'EST pour suivre ses conseils que nous allons raconter nos diverses tentatives & nos différens procédés : on verra que, comme Descartes, nous ne voulons pas faire secte ; que nous avons uniquement travaillé sur la Nature, pour la faire respecter de tous ; & que, si nous avons choisi une autre voie, nous y avons été forcés, pour arriver à un autre but.

15. L'insuffisance de la regle de Descartes occasionne nos premieres recherches.

Dès le commencement de nos études, nous fûmes, comme lui, choqués de la contradiction qui régnoit dans les sentimens de nos Maîtres : nous en apperçûmes la source dans l'obscurité des anciens principes, & dans l'insuffisance de la regle de vérité que *Descartes* avoit mise en honneur.

Ses Sectateurs, en l'adoptant, l'avoient altérée; elle laissa dans notre ame des nuages, des anxiétés qui répandoient de l'amertume sur notre travail, & nous dégoûtoient de l'étude.

Avant d'entamer toute autre question, nous voulûmes reconnoître par nous-mêmes dans quelles circonstances & avec quelles précautions on pouvoit faire usage de cette regle générale. A force de réfléchir sur les diverses situations de notre ame sous les impressions de la vérité, sur les divers motifs qui ont une action sur elle, & que Descartes n'avoit pas remarqués; sur le méchanisme de cette force, que ces motifs exercent, soit pour opérer notre conviction, soit pour nous engager

dans le doute, nous apperçûmes un ensemble de principes qui commencerent à nous rassurer.

16. L'examen du Scepticisme donne lieu aux premieres découvertes.

Les Pyrrhoniens, les Sceptiques, pour accréditer leur doute universel, faisoient valoir les dix moyens d'époque qu'ils avoient inventés. Nous les trouvâmes dans Sextus Empiricus : nous rapprochâmes tous les raisonnemens de ce Sceptique des vérités qui venoient s'offrir à nous. Un premier coup-d'œil jeté sur les fondemens du systême des Académiciens, nous le fit d'abord paroître ce qu'il étoit : un édifice chancelant, conçu par l'amour-propre, la jalousie, la malignité, fondé sur la sagacité, la subtilité réunies avec la mauvaise foi & la fraude, élevé par l'industrie des quatre Acadé-

mies, ſans autre intérêt que de rabattre l'orgueil de leurs rivaux, de ternir leur gloire, & de faire diſparoître leurs talens.

Cet édifice apperçu ſur le penchant de ſa ruine, laiſſa voir les pierres fondamentales ſur leſquelles on avoit prétendu l'appuyer. Nous y découvrîmes une multitude de vérités couvertes du voile de l'erreur, & un nombre d'erreurs cachées ſous les apparences de la vérité. Nous nous appliquâmes d'abord à les reconnoître, à les ſéparer; nous confrontâmes les unes & les autres avec nos premiers principes; le concert de la vérité avec la vérité, l'oppoſition de la vérité avec l'erreur, produiſirent dans notre ame un ſentiment délicieux, qu'on ne

peut pas rendre, & une aſſurance au-deſſus de toute expreſſion. A ce moment l'illuſion ceſſe, le preſtige diſparoît ; les ténebres ſe changent dans un jour éclatant, & les régions de l'eſprit nous ont offert depuis un ciel toujours pur & ſerein, lorſque nous nous ſommes contenus dans les bornes de la Raiſon.

Entrés dans la carriere des autres Sciences, toutes les difficultés s'évanouiſſent ; &, dans les queſtions les plus épineuſes, ſoit de la Philoſophie, ſoit de la Théologie, le même flambeau conduit nos pas avec une même aſſurance & une égale facilité. Un coup-d'œil porté ſur les différentes branches des Mathématiques nous offre le même enſemble que nous avions

remarqué dans la Métaphysique de l'ame, & met le comble à notre conviction.

Au milieu des ténebres qu'on s'efforce encore de répandre, nous n'avons jamais perdu de vue ces regles précieuses qui nous avoient inspiré tant de confiance : elles ont toujours servi de fil pour nous retirer du labyrinthe, où l'irréligion vouloit nous égarer : il y a plus de cinquante ans que nous en éprouvons la force & la solidité : jamais nous ne les avons trouvées en défaut; elles nous ont toujours fourni la solution à tous les problêmes qui se sont présentés.

17. Obstacles qui retardent l'exécution de notre projet.

BIEN convaincus que tous ceux qui suivront notre marche, & qui saisiront l'ensemble de nos prin-

pes, en retireront les mêmes vantages, nous fûmes dès-lors entés de partager avec eux notre onne fortune; mais la grandeur le l'entreprise nous tint long-temps en suspens : les devoirs de l'état, les malheurs des temps, nous enleverent des années précieuses, qui devoient être employées à cet Ouvrage.

Intimement persuadés de son importance & de sa nécéssité, nous attendions avec confiance que tant de célebres Auteurs qui se sont appliqués à perfectionner l'enseignement public, prendroient enfin la peine de nous montrer cette chaîne de vérités qui doit faire cesser tous les doutes, & terminer les contestations. Combien avons-nous formé de

vœux, pour voir enfin arriver ce moment où une main plus habile auroit ajouté aux lumieres de ce ſiecle un Ouvrage qui devoit y mettre le comble, & élever toutes les Sciences à cet état d'aſſurance & de fermeté qui en forme le vrai caractere.

18. L'Académie Royale de Pruſſe avoit ouvert la voie.

Nos eſpérances s'accrurent en 1761, lorſque nous vîmes une célebre Académie s'occuper du même objet, & former les mêmes deſirs que nous. La claſſe de Philoſophie ſpéculative de Pruſſe propoſa pour le prix de l'année 1763 l'examen de cette queſtion, « *Si les vérités métaphyſiques en général, & en particulier les principes de la Théologie naturelle & de la Morale ſont ſuſceptibles de la même évi-*

dence que les vérités géométriques, & en cas qu'elles n'en ſoient pas ſuſceptibles, quelle eſt la nature de leur certitude? A quel degré elles peuvent parvenir, & ſi ce degré ſuffit pour la conviction»?

Il nous parut alors que ces ſavans Académiciens avoient ſenti le vuide que laiſſoient dans le fondement de nos connoiſſances l'obſcurité & l'incertitude des propoſitions qu'ils ſoumettoient à l'examen; qu'ils connoiſſoient l'importance & l'utilité qui réſulteroit des principes dont ils demandoient le développement, s'ils étoient une fois admis & reconnus par tous les Philoſophes: nous nous perſuadions que toutes les vérités que nous avions apperçues alloient paroître dans le plus

grand jour, & qu'adoptées une fois par une Compagnie auſſi illuſtre, elles alloient faire la plus grande ſenſation & produire les plus heureux effets; mais nos eſ-
19. pérances ont été trompées. On nous a donné, en François, l'Extrait de la Diſſertation Allemande qui fut couronnée (1). Si elle a rempli l'attente de l'Académie, elle n'a pas répondu à nos vœux. L'Auteur ne pouvoit bien réſoudre ces queſtions propoſées qu'en comparant entr'eux les divers genres de nos connoiſſances, les

Nos eſpérances fruſtrées.

(1) Voyez, dans le Journal Encyclopédique, Février 1764, l'Extrait de la Diſſertation qui a remporté le prix & a été lue dans l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Pruſſe, le 2 Juin 1763, traduite par M. Merian.

différens

lifférens motifs qui y répondent, & les diverses manieres d'agir sur nous qui sont propres à chacun de ces motifs, & il ne l'a pas fait : il avoit suffisamment approché des vrais principes de la certitude métaphysique pour mériter le prix qu'on lui a accordé ; mais il a lui-même répandu des nuages sur les vérités qu'il avoit si bien saisies. Nous aurons occasion de nous expliquer sur ces écarts ; les Sciences n'ont pas tiré de la solution de ce problême tout l'avantage que nous avions espéré : au contraire, c'est dans ces temps que la Raison a souffert le plus grand échec, & qu'on a fait les plus grands efforts pour déranger le peu d'ordre qui se trouvoit dans nos connoissances.

20. UNE foule de beaux-esprits avoit choisi ce moment, afin d'ériger à la gloire des Sciences un monument, qui devoit assurer pour toujours leur triomphe. Le Dictionnaire encyclopédique parut : une troupe d'enthousiastes le mirent d'abord au-dessus de toutes les productions de l'esprit humain : on éleva jusqu'au ciel tous les Ecrivains qui avoient mis la main à cet ouvrage. Il offroit, à la vérité, des endroits très-intéressans pour quelques sciences, des détails curieux pour certains arts ; mais la forme en étoit vicieuse : on n'a jamais, dit Bacon, dû choisir l'ordre alphabétique pour traiter des Sciences ; *elles doivent être examinées de suite, & non pas par de petits paquets*

L'Encyclopédie ajoute aux ténebres qui couvrent la Raison.

'étachés (1); aussi dans tous les
rticles relatifs aux vérités méta-
hysiques, on n'a fait qu'ajouter
ux ténebres qui les couvroient
éja : on n'y rencontre que des
otions fausses, des inconséquen-
es, des absurdités; on n'y voit
ue des réflexions sans lumieres,
les raisonnemens sans force. Cet
)uvrage compromettoit la Reli-
;ion & les mœurs. Les Magistrats
n apperçurent le danger, & ils
e proscrivirent. Ses propres Au-
eurs, quoiqu'enivrés encore de

(1) Singulæ Philosophiæ seorsùm componantur & continuentur, non per titulos & ısciculos, quod Plutarchus fecit, excipiatur.)uævis enim Philosophia integra seipsam sus-:ntat, atque dogmata ejus sibi mutuò & lumen : robur adjiciunt; quòd si distrahantur, pererinum quiddam & durum sonant. *Baconus e Augment. lib. 3, cap. 4.*

l'encens qu'on avoit brûlé devant eux, furent forcés de souscrire au jugement désavantageux que le Public en avoit porté (1). Mais la nouvelle Philosophie en étoit venue à ses fins; elle avoit mis dans les mains du Public un nombre de paradoxes capables de lui faire illusion, & de jeter le trouble dans les connoissances les plus importantes au bonheur de

(1) Il a paru enfin cet Ouvrage qui fait tant d'honneur à la France, aux Philosophes, aux Savans, aux Littérateurs, aux Artistes qui en sont les Auteurs. Monument plus durable que ces fameuses constructions dont l'Egypte se vanre. L'Encyclopédie Françoise n'a plus à redouter l'inquiétante incertitude des événemens. D'âge en âge, de période en période, ce grand Ouvrage portera jusqu'aux dernieres générations la gloire de ce siecle, & justifiera le beau nom de *philosophique*, que la raison & la justice lui ont accordé.

l'homme : c'étoit tout ce qu'elle prétendoit.

21. Le livre *de la Nature* renverse tous les principes.

PENDANT qu'une Société entiere travailloit à répandre des nuages sur les vérités de la Raison & de la Religion, quelques

---

Le même Auteur, après avoir donné toutes ces louanges à l'Encyclopédie, ajoute dans le même endroit : « On dira que l'Ency- » clopédie est une production très-monstrueuse, » un mélange bizâre de lumieres & de ténebres : » nous le savons ; nous croyons même qu'il y a » plusieurs articles, dans ces derniers volumes, » aussi repréhensibles que ceux qui ont déja été » condamnés avec tant de raison.... Nous con- » viendrons que, dans bien des articles, l'amour » de la vérité a été sacrifié au goût du para- » doxe..... J'examine, dit un des Editeurs de » ce grand Ouvrage, sans partialité : je crois » qu'il n'y a presque point de faute que nous » n'ayons commise ; & je suis forcé d'avouer » que, d'une Encyclopédie comme la nôtre, il » n'en resteroit pas les deux tiers dans une véri- » table Encyclopédie ». *Journal Encyclopédique, 15 Août 1766, page 3 & suivantes.*

Philoſophes, dans leurs obſcures retraites, en ſappoient tous les fondemens ; ils s'efforçoient de ſubſtituer au vrai Dieu la Nature ; ils la décrioient, ils vouloient la rendre reſponſable de tous nos vices & de toutes nos erreurs, & ils ne trouvoient d'autre moyen de la juſtifier, qu'en ſoutenant qu'elle nous portoit au bien, comme au mal, & que ſon unique fin avoit été d'établir dans l'univers entre les biens & les maux un équilibre parfait (1).

(1) Les cauſes d'erreur ſont auſſi multipliées que les moyens de vérité ; car le preſtige de menſonge a tout autant d'efficacité pour nous abuſer, que la lumiere naturelle en a pour nous éclairer. Le mal eſt naturel à l'homme comme le bien ; & ſa liberté ne l'incline pas davantage vers l'un que vers l'autre. Une telle qualité produira infailliblement autant d'erreurs que de vérités. *De la Nature, tome 1, p. 98.*

L'Histoire de toute la Philo-
ophie ne nous offre pas un pa-
eil attentat contre la Raison ;
amais aucun Auteur n'avoit été
lus loin, & n'avoit pris un ton
ussi imposant que celui du Livre
e *la Nature* : son systême nous
paru d'autant plus séduisant
u'il essaye de l'appuyer sur des
uits constans, & d'autant plus
ernicieux que, sans contester
existence de la vérité & des
ioyens légitimes de s'assurer de
i présence, il enleve à l'homme
out pouvoir de s'y attacher cons-
imment (1).

(1) Un homme qui n'affirmeroit, d'après
sensations, que ce qu'elles disent précisé-
ent, qui ne jugeroit que sur des idées clai-
, cet homme ne se tromperoit jamais. Or
pratique constante de cette regle d'infailli-
ité demande une circonspection gênante,

Quelques Philoſophes Religieux éleverent la voix pour la défenſe de la Religion : on les vit éclaircir les principales difficultés ; mais aucun d'eux n'oſa attaquer dans leur ſource les erreurs de ces impies, ni leur enlever des armes avec leſquelles ils pouvoient toujours retourner au combat : au contraire, on publia, dans ce même temps, pluſieurs Ouvrages de Métaphyſique qui, ſans favoriſer le ſyſtême des nouveaux Philoſophes, facilitoient leurs attaques par l'obſcurité & le louche de leurs principes.

22. Les beſoins de la Raiſon raniment notre zele.

A cette époque, l'eſprit hu-

---

dont l'eſprit humain n'eſt pas capable. *Ibid. pag. 93 & 94.*

nain nous parut plus éloigné de a vérité, qu'il ne l'étoit cinquante ıns auparavant : l'erreur, l'impiété faisoient tous les jours de ıouvelles conquêtes, & redouploient leurs efforts pour secouer entierement le joug que la Raison, la Religion, l'autorité nous mposent.

Ce spectacle si affligeant nous tira de notre apathie : le zele que nous avions senti pour la vérité se raluma ; & dans un âge déja très-avancé, nous eûmes le courage d'entreprendre ce que nous n'avions pas osé tenter dans notre jeunesse. Bientôt les matériaux furent rassemblés, & le plan de notre Ouvrage tracé : mais quelle fut notre surprise, lorsqu'en lisant les ouvrages des Philosophes nous

les entendîmes s'expliquer clairement ſur le beſoin que la Raiſon avoit d'une nouvelle ſcience, & former les vœux les plus ardens pour en accélérer l'exécution ! Nous croyons devoir mettre ici ſous les yeux du Lecteur ces textes qui redoublerent notre ardeur, & qui ne peuvent pas manquer d'augmenter l'eſtime pour ce genre de travail que nous avons entrepris.

23. Bacon avoit prouvé la néceſſité de cet Ouvrage.

SI l'on n'aſſuroit pas que Deſcartes n'avoit jamais lu Bacon, on ſeroit tenté de croire que le premier avoit puiſé dans les ouvrages du ſecond le jugement qu'il porte ſur le déſordre & l'incertitude des connoiſſances humaines ; dans l'un & l'autre, ce ſont les mêmes penſées, les mê-

es expressions. L'illustre Chan-
elier d'Angleterre se plaignoit,
y a près de deux siecles, de
e que l'on n'avoit encore trouvé
ucun Savant assez courageux
our effacer entierement de son
sprit les anciens principes, les
otions vulgaires, & pour appli-
uer son entendement nud &
épouillé de toutes ses connois-
ances à des observations parti-
ulieres, à de nouvelles expé-
iences. « Qu'est-ce que cette
Raison humaine, considérée dans
l'usage actuel que nous en fai-
sons, disoit ce grand homme?
elle n'est encore qu'un fatras,
un amas confus de connoissan-
ces détachées, que nous avons
puisées dans les préjugés de
notre enfance, dans la confiance

» que nous avions dans les leçons
» de nos maîtres, dans les ha-
» ſards & les diverſes circonſtan-
» ces de la vie. Ah! ſi quelqu'un
» né avec une ame ſenſible, dans
» un âge mûr, après s'être dé-
» pouillé de tous ſes préjugés,
» vouloit bien chercher de nou-
» velles notions dans ſa propre
» expérience, obſerver tous les
» individus qui exiſtent, refondre
» & réformer toutes les parties
» de la Philoſophie, il nous don-
» neroit bien mieux que ce que
» nous avons. Il ne nous reſte
» point d'autre eſpérance : il faut
» abſolument dans les ſciences
» une nouvelle régénération; c'eſt-
» à-dire, qu'il eſt indiſpenſable de
» tirer de nos obſervations phy-
» ſiques de nouvelles lumieres,

» & d'établir un meilleur ordre
» entre nos connoiſſances. Per-
» ſonne n'oſera dire que cet Ou-
» vrage ait été exécuté, ni même
» qu'aucun Savant y ait ſeulement
» penſé (1) ».

Ce Savant indique dans quelles

---

(1) Nemo adhuc tantâ mentis conſtantiâ ac rigore inventus eſt, ut decreverit & ſibi imposuerit theorias & notiones communes penitùs abolere & intellectum abraſum & æquum ad particularia de integro applicare.... Itaque la ratio humana quam habemus ex multâ de, multo etiam caſu, nec non ex puerilibus, quas 1º tranſimus notionibus farrago quædam eſt & congeries. Quòd ſi quis ætate maturâ, & ſenſibus integris, & mente repurgatâ ſe ad experientiam & ad particularia de integro applicet, de eo meliùs ſperandum eſt. Non eſt ſpes, niſi in regeneratione ſcientiarum, ut ea ſcilicet ab experientiâ certo ordine excitentur, & rursùs condantur, quod adhuc factum eſſe & cogitatum, nemo, ut arbitramur, affirmaverit.

Baconus de novo Organo, §. 72.

parties des Sciences il a principalement remarqué le désordre, la confusion, les notions fausses dont il se plaint; & l'on ne peut qu'applaudir au jugement qu'il en porte : « C'est, dit-il, dans la Théo-
» logie naturelle, la Logique,
» dans quelques parties de la
» Physique, telles que celles où
» l'on traite des principes & de
» l'ame, & ces Sciences si mal
» digérées; les Philosophes qui
» aiment à s'admirer dans leurs
» productions, parce qu'elles
» étoient traitées sur un certain
» ton, ont voulu leur donner le
» premier rang (1).

(1) Equidem invenio farraginem quamdam & massam inconditam doctrinæ (ex Theologiâ naturali, ex Logicâ, ex partibus quibusdam Physicæ, veluti de principiis & de animâ)

Le même Philosophe, après avoir divisé sa Philosophie en trois parties, dont la premiere doit s'occuper *de Dieu*, la seconde, *de l'Homme*, la troisieme, *de la Nature*; ajoute : « Mais, avant » de suivre les membres de cette » division, il est nécessaire de » former & d'établir une science » universelle, qui soit la mere » de toutes les autres, & qui nous » représente cette voie commune » à toutes les Sciences qu'elles » parcourent avant de se séparer. » Cette Science, nous l'appellons » *la premiere Philosophie*. Elle » n'est opposée à aucune autre ; 14.

Il en avoit tracé une esquisse.

compositam & congestam, & sublimitate sermonis hominum qui seipsos admirari amant tanquam in vertice scientiarum collocatam. *Baconus de Augment. lib: 3, cap. 70.*

» elle n'entre point dans des dé-
» tails ; elle traite ſommairement
» les grands principes des choſes ;
» elle doit être le répertoire &
» le magaſin de tous les axiômes
» ſur leſquels portent toutes les
» autres connoiſſances dont elle
» eſt la ſource (1) ».

25. Deux autres Anglois, en le demandant, avoient donné quelques détails.

Il paroît que ces oracles du grand Bacon ont fait impreſſion

(1) Poſtulat res, ut priuſquàm prioris partitionis membra perſequamur, conſtituatur una ſcientia univerſalis, quæ ſit mater reliquarum, & habeatur in progreſſu doctrinarum, tanquam portio viæ communis, antequàm viæ ſe ſeparent & disjungant. Hanc ſcientiam Philoſophiæ primæ, ſive etiam ſapientiæ nomine inſignimus ; huic autem ſcientia nulla opponitur.... Faſtigia ſcilicet rerum tantummodò tractans. Quæ ſit receptaculum axiomatum, quæ particularium ſcientiarum non ſint propria, ſed pluribus earum in commune competant. *De Augment. lib. 3, cap. 1.*

ſur les Philoſophes de ſa Nation : pluſieurs d'entre eux ont développé ſes penſées, & réitéré les mêmes demandes. *Sir Hume* paroît avoir eu de la Philoſophie de notre temps une idée encore plus déſavantageuſe que ſon compatriote. Il prétend que *l'incertitude des queſtions qu'elle a élevées juſqu'ici, a rebuté les ſages & effrayé les ignorans ; il s'exhorte lui-même à ſaper par les* FONDEMENS *une Philoſophie abſtruſe, qui ſembloit n'avoir encore ſervi que d'abri à la ſuperſtition, & de refuge à l'erreur & aux abſurdités.* » Ce ſeroit, *dit-il*, une Science » très-importante que de connoître les diverſes opérations » de l'eſprit, de ſavoir les ranger » ſous certaines claſſes, & cor-

» riger le désordre apparent qui
» y regne, lorsqu'elles devien-
» nent l'objet de nos recherches.
» Cet arrangement peu important
» par rapport aux corps externes
» qui frappent nos sens ; devient,
» par rapport aux opérations de
» l'entendement, d'un prix pro-
» portionné à sa difficulté & au
» travail qu'il coûte. C'est comme
» une carte géographique de
» l'ame, une délinéation de ses
» différentes parties ou propriétés ;
» & quand nous ne pourrions pas
» aller plus loin, il seroit toujours
» agréable d'avoir pu aller jus-
» ques-là. Enfin, nous ne saurions
» soupçonner cette science (la
» Métaphysique de l'ame) d'être
» incertaine, sans donner dans un
» scepticisme outré, qui détruiroit

» en même temps toute ſpéculation
» & toute pratique. Seroit-il poſſi-
» ble que nous cruſſions le temps
» d'un Philoſophe bien employé ;
» quand il s'en ſert à nous tracer
» le vrai ſyſtême planétaire, à déter-
» miner la poſition, l'ordre qu'ob-
» ſervent les corps éloignés, pen-
» dant que nous ferions ſi peu de
» cas de ceux qui réuſſiſſent à mar-
» quer les régions de notre enten-
» dement, & à décrire des choſes
» qui nous touchent de ſi près ?
» Ne pourrions-nous pas eſpérer
» encore que la Philoſophie culti-
» vée avec ſoin, & encouragée
» par la faveur du Public, pût
» pouſſer ſes recherches plus loin,
» & découvrir, au moins juſqu'à
» un certain degré, *ces principes
& ces reſſorts cachés qui excitent*

les opérations de notre esprit ? Le temps, une grande exactitude, une application plus ardente porteront peut-être les Sciences à un plus haut point de perfection (1).

Un autre Auteur Anglois, qui, comme l'Auteur précédent, paroît avoir été le jouet de ses incertitudes & de ses doutes, en s'élevant contre Descartes, Mallebranche, Locke, a senti l'inutilité de ses efforts pour les réfuter. » Ce sera, disoit-il, très-inutile- » ment qu'on s'efforcera d'imagi- » ner un systême sur l'esprit, jus- » qu'à ce que l'on ait achevé

(1) Essais philosophiques sur l'Entendement humain, par M. Hume. Premier Essai des différentes Philosophies. *A Amsterdam*, 1758.

» cette difficile analyse des facul-
» tés de l'ame ; c'est-à-dire, jus-
» qu'à ce qu'on soit parvenu à
» une exacte énumération des
» puissances primitives ou des
» loix essentielles de notre cons-
» titution, seul moyen d'expli-
» quer, sans erreur, ces divers
» phénomenes de la nature hu-
» maine : c'est un dédale très-
» difficile à démêler, trop sinueux
» pour en parcourir les routes ;
» mais si nous sommes assez sages
» pour nous arrêter où le flam-
» beau de la prudence nous aura
» conduit, ce sera pour nous un
» très-grand avantage ; & il y
» aura lieu d'espérer que bientôt
» un génie plus heureux & plus
» éclairé achevera de découvrir

» ce qui reste caché à notre foible
» vue (1) ».

26. Un Académicien de Dijon avoit formé les mêmes vœux que les Philosophes Anglois.

Un de nos Académiciens, chargé de relever l'utilité & l'excellence des Sciences & des Arts contre leur détracteur, s'est trouvé forcé d'avouer l'état d'imperfection où nous les voyons encore. « La plupart d'entr'elles, dit-il, » ont été faites au hasard : chaque » Auteur a suivi l'idée qui le do-» minoit, souvent sans savoir où » elle devoit le conduire. Un jour » viendra où tous ces livres se-» ront extraits & refondus, con-» formément à un certain sys-

(1) Recherches sur l'Esprit humain, par M. Thomas Reid, Docteur en Théologie. *A Londres*, 1764.

» tême : alors les esprits ne feront » plus de pas inutiles hors de la » route, & souvent en arriere. » Mais quel est le génie en état » d'embrasser toutes ces connois» sances, & de choisir le meilleur » ordre pour les présenter ? Som» mes-nous assez avancés pour » cela ? Il est du moins glorieux » de le tenter (1) ».

On voit que ces Auteurs s'accordent également, & sur la nécessité indispensable de l'Ouvrage qu'ils sollicitent, & sur les difficultés qui en ont retardé l'exécution : mais ces difficultés nous paroissent exagérées ; elles ne de- 27. Tous ces Auteurs ont exagéré les difficultés de cette entreprise.

(1) Réfutation du Discours de J. J. Rousseau sur les Sciences & les Arts, par M. Borde, de l'Académie de Dijon.

mandent, ni un génie supérieur, ni des talens distingués : selon Bacon lui-même, elles consistent uniquement à s'élever au-dessus des préjugés ordinaires, à reconnoître ce qui se passe en notre ame, pour rectifier les notions communes, & à établir de nouveaux principes, d'après les faits que nous aurons observés. Pour y réussir, il ne faut que du courage, une application soutenue, un esprit méthodique, une certaine expérience. Ces bonnes qualités, ces talens ne sont pas rares ; & les siecles qui viennent de s'écouler, auroient pu fournir cent sujets capables de pareilles opérations. Et que faut-il donc pour assurer le succès d'une pareille entreprise ? Écouter le sentiment de la Nature, les

les voies qu'elle nous ouvre sont toujours faciles. Nous suivons uniquement son instinct ; & il ne nous en coûtera rien pour nous détacher de toutes les opinions qui le contrarient.

28. Nous allons remplir leurs vœux.

C'EST dans cette confiance que nous nous sommes livrés à cette espece de travail ; cet Ouvrage qu'on attend avec tant d'empressement, auquel personne n'avoit encore pensé, nous l'avions projeté avant d'avoir lu tous ces Auteurs. Nous allons l'exécuter ; & nous espérons que le Public y reconnoîtra sans peine *la premiere Philosophie de Bacon, cette Science universelle, dont l'étude doit précéder celle de toutes les autres, parce qu'elle doit en être la mere*, & qui, bien loin de

leur être oppofée, leur fert de fondement, fe les unit par les liens les plus étroits, & les tient dans une fi grande dépendance, qu'elles ne peuvent s'en féparer, fans fe dégrader, & fans nous devenir nuifibles & funeftes.

29. Il en réfultera de grands avantages pour la Religion. DANS un travail auffi pénible, nous avons été foutenus & animés par les plus puiffans motifs. Nous ne diffimulerons pas que nous avons eu principalement en vue les intérêts facrés de la Religion. Toutes les lumieres que nous avons pu recueillir ont jeté fur fes dogmes le plus grand éclat. Nous fommes bien perfuadés qu'elle ne peut avoir pour adverfaires que les ennemis de la Raifon : nous nous flatons d'arracher de leurs mains les armes perfides qu'ils emploient

pour la combattre. Elle va triompher de leurs sophismes ; s'ils sont encore capables d'ouvrir les yeux à la lumiere, ils verront toutes les vérités de la Raison s'éclairer, se soutenir, se défendre, s'unir avec tous les dogmes de la Révélation, & les vérités de la Religion appuyer, éclairer, expliquer tous les dogmes de la Raison ; s'ils veulent être sinceres, ils avoueront que, jusqu'à présent, ils n'ont été incrédules, irréligieux, que parce qu'ils étoient déraisonnables. Les Sciences profanes n'en tireront pas un moindre avantage ; elles viendront se placer dans un nouvel ordre ; leurs principes seront mis dans un nouveau jour ; & des Académies y trouveront les réponses les plus claires aux

questions ſur la certitude de nos connoiſſances, dont elles ont demandé la ſolution.

30. Les connoiſſances abſtraites ſont les vrais fondemens de toutes les Sciences.

SI quelqu'un nous alloit objecter que toutes ces ſpéculations abſtraites qui nous occupent, ne méritent aucune attention; que la Métaphyſique eſt tombée dans le plus grand mépris; que les Académies les plus célebres dédaignent d'en connoître, & refuſent de juger de ces ſortes d'Ouvrages; nous répliquerions que, juſqu'à préſent, les vérités métaphyſiques n'ont pas eu le même attrait que les vérités de la Phyſique; que, dans l'état d'imperfection où ſe trouvoit cette Science, elle ne méritoit pas trop les regards des Amateurs; que ceux-là ſeulement ont pu s'en occuper, qui avoient

quelque espoir d'y porter la lumiere & de la perfectionner; mais que lorsqu'elle se montrera avec tout son éclat, elle doit s'attirer l'estime & les hommages de toutes les Académies; que si elles persistoient dans l'indifférence qu'elles ont montrée pour cette Science, nous prendrions la liberté de leur représenter avec Bacon, dont elles ont toujours respecté les lumieres, » que celui qui pense que le temps » employé à l'étude de la Métaphy- » sique & à contempler les princi- » pes universels de cette Science, » est un temps perdu, & une occu- » pation peu digne d'une grande » ame, n'a donc jamais observé » que ces principes abstraits four- » nissent l'aliment & la force à » toutes les Sciences, à tous les

» Arts. Je suis très-persuadé, disoit » cet illustre Savant, que si l'esprit humain n'a pas fait de plus » grands progrès jusqu'à présent, » c'est qu'il ne s'est jamais livré » avec assez d'ardeur à l'étude » des vérités fondamentales, & » qu'il n'a fait qu'y donner un » coup-d'œil en passant (1) ».

31. L'art dont nous allons jetter les fondemens, est le plus capable de satisfaire les desirs de l'homme.

Nous ajouterions, avec un des Philosophes du temps : « Il est » un Art, que son objet éleve

(1) Qui in philosophiâ ac contemplationibus universalibus positum omne studium inane atque ignavum arbitratur, non animadvertit singulis professionibus & artibus exindè succum & robur suppeditari : certè persuasum habeo hanc ipsam haud minimam causam fuisse cur felicior doctrinæ progressus hucusque retardatus sit, quod opera hisce fundamentalibus scientiis novata sit tantùm in transitu, neque haustus pleniores indè epoti. *Baconus de Augment. lib. 2.*

» au-dessus de toutes les Scien-
» ces, le seul capable de satis-
» faire pleinement les desirs de
» l'homme ; de diriger les opéra-
» tions de l'esprit ; & d'épurer
» les affections du cœur ; le seul,
» en un mot, digne de l'homme :
» c'est celui dont les préceptes
» tendent à développer & per-
» fectionner en nous cette qualité
» sublime, cette prérogative émi-
» nente, qui, distinguant l'espece
» humaine des êtres matériels &
» périssables, la rapproche des
» pures intelligences ».

OR, c'est cet Art, *que son objet éleve au-dessus de toutes les Sciences, le seul capable de satisfaire les desirs de l'homme, & de perfectionner son intelligence*, que nous allons donner au Public, 32. Prospectus de la partie historique.

Notre Ouvrage portera le titre *de la Raiſon dans l'Homme.*

Pour montrer ce qu'elle a été, nous la prendrons dès ſon origine connue, nous la ſuivrons de ſiecle en ſiecle; nous la conſidérerons dans les diverſes ſituations où l'homme en a fait un bon ou mauvais uſage : nous raconterons les obſtacles qu'elle a rencontrés, les aſſauts qu'elle a ſoutenus, les éclipſes qu'elle a ſouffertes, les victoires qu'elle a remportées; nous ferons connoître les mains ennemies qui l'ont dégradée, les preſtiges, les ténebres dont on l'a environnée, les ſecours, les hommages qu'elle a reçus, les calomnies, les outrages dont on oſe encore l'accabler de nos jours. Ce Diſcours préli-

minaire offrira la partie historique de la Raison.

POUR montrer ce qu'elle doit être, nous donnerons la vraie maniere d'en faire un légitime usage, les moyens de ne jamais s'écarter de sa conduite, & de sentir toute l'énergie de ses forces, soit que l'homme veuille se connoître soi-même & apprendre tous ses devoirs, soit qu'il veuille s'élever à la connoissance des êtres distingués de lui, des événemens arrivés hors de sa présence, & des vérités qui passent son intelligence. 55. De la partie dogmatique.

Dans les régions que sa lumiere éclaire, on peut la considérer sous la figure d'un flambeau : nous enseignerons la maniere de le porter, de l'appliquer aux ob-

jets que l'on desire connoître, & de recueillir tous les rayons que ces objets nous renvoient.

Dans les autres régions où la lumiere ne peut pas percer, on doit considérer la Raison comme un maître que la Nature nous a donné pour nous conduire : nous enseignerons à l'homme à discerner sa voix, à lui donner toute sa confiance, à renoncer à tout autre guide, & à éviter tous les pieges que lui tendent l'erreur ou le vice. Ces divers Traités seront la partie dogmatique de notre Ouvrage, que Bacon demandoit avec tant d'instance. Cet Art des Arts nous dirigera dans nos études ; il nous montrera les objets qui méritent notre estime & nos recherches, & ceux que nous devons négliger

ou mépriser. Il nous découvrira les principes communs à toutes les Sciences, & nous développera l'ordre & la suite de nos opérations. Il est le seul qui, en réunissant tous les Savans dans le choix des vérités fondamentales de la Raison, puisse établir entre eux une paix perpétuelle & une vraie uniformité dans la maniere de penser & d'enseigner.

Qu'on ne soit point effrayé du nombre des volumes que nous paroissons annoncer; ils seront tous calqués les uns sur les autres : les divisions, les sous-divisions seront par-tout les mêmes; & tous ceux qui auront saisi l'ensemble du premier Traité, verront, d'un seul coup-d'œil, toutes les vérités contenues dans les autres.

Une lecture rapide ſuffira pour appercevoir les détails intéreſſans renfermés dans les volumes qui ſuivront.

34. Introduction. MAIS, avant de raconter ce que la Raiſon a été, de montrer ce qu'elle doit être, il eſt néceſſaire de préſenter les vrais caracteres ſous leſquels elle s'eſt montrée à l'homme, & de donner de ſes actes, de ſes puiſſances, de ſes forces, de ſes facultés, des notions juſtes & exactes : tel eſt l'objet de ce premier volume. Cette Introduction contiendra le ſommaire & l'abrégé de toute notre doctrine, & les Traités ſuivans n'en préſenteront que le développement & l'explication.

TABLE
DES MATIERES
DE LA PRÉFACE.

Fin de la Table des Matieres de la Préface.

APPROBATION

DU CENSEUR,

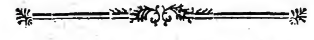
Pour la Préface du Premier Volume.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, la Préface manuſcrite d'un Ouvrage intitulé, *De la Raiſon dans l'Homme, où l'on examine l'étendue de ſes connoiſſances, les bornes de ſes facultés, &c.* par M. BRÉMONT, Licencié de la Faculté de Théologie, Chanoine de l'Egliſe Métropolitaine de Paris. Cette Préface, où l'Auteur expoſe l'importance, la néceſſité & le Proſpectus de l'Ouvrage ſur la Raiſon, ne peut être que le fruit d'une étude profonde, & m'a paru ne rien contenir qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 17 Septembre 1785.

BEAUDUIN.



DE
LA RAISON
DANS L'HOMME.



INTRODUCTION.

LA RAISON eſt le don le plus précieux que la Nature ait fait à l'homme; & c'eſt la partie de lui-même qu'il connoît le moins. Il n'a jamais calculé avec aſſez d'attention l'énergie de ſes forces; & quoiqu'il ait toujours cherché, il n'a point encore trouvé de regles aſſez ſûres pour reconnoître ſa voix, toutes les fois qu'elle lui

I. L'homme ne connoît pas encore parfaitement la marche & les forces de ſa Raiſon.

parle. Il héſite, il doute, il s'abandonne à ſa conduite en tremblant ; il lui impute encore aujourd'hui ſes erreurs, & il oſe décrier ſes lumieres, même en les ſuivant.

2. Cette ignorance a été remarquée ſur-tout par des Philoſophes Anglois. Ils la regardent comme la ſource des erreurs qui s'accréditent tous les jours parmi nous, & comme la cauſe principale qui retarde le progrès des Sciences. Ils ont été touchés de la grandeur de nos beſoins, & ils n'ont pas oſé y remédier eux-mêmes : ils ſe ſont contentés d'exciter le zele des perſonnes ſtudieuſes qui devoient les ſuivre.

Cette ignorance a été remarquée ſur-tout par des Philoſophes Anglois.

L'un demande qu'on *lui découvre ces reſſorts cachés qui déterminent les opérations de l'ame, & qu'on préſente une carte géographique des diverſes régions qu'elle parcourt* (1). *L'autre ſollicite un*

(1) Nouvel Eſſai ſur l'Entendement, par M. Hume. Premier Eſſai.

ſyſtême exact ſur l'Eſprit, une analyſe raiſonnée des facultés humaines, une énumération préciſe de ſes puiſſances primitives & des loix eſſentielles de ſa nature, & un recueil des principes élémentaires ſur la conſtitution de notre être (1).

Long-temps avant ces Auteurs, le célebre *Bacon* avoit ſenti le vuide que laiſſoit dans les Sciences l'ignorance des vrais principes de la Raiſon. Il vouloit que, pour les découvrir, on renonçât à toutes les notions reçues juſques à lui ; qu'on préſentât à la vérité une ame *nue*, dépouillée de ſes anciennes idées ; qu'on établît *entre nos connoiſſances un ordre plus parfait, & qu'on formât un nouveau corps de doctrine. Il déſeſpéroit de voir jamais la vérité remporter ſur l'erreur un triomphe*

(1) Recherches ſur l'Eſprit humain, conformément aux principes du bon ſens, par Thomas Reid, Docteur en Théologie. *A Londres*, chez Millar. 1764.

complet, à moins qu'on ne mît tous les anciens principes dans le creuſet pour les refondre, & qu'on n'inventât une nouvelle maniere d'étudier & d'enſeigner qui opérât une révolution dans les eſprits, & une nouvelle régénération dans les Sciences (1).

3. Leurs demandes vont nous fournir le plan & la matiere de cette Introduction.

OCCUPÉS des mêmes réflexions que ces Auteurs, nous formions les mêmes vœux : nous étions étonnés que, dans un ſiecle où l'on ſe pare d'un ſi grand zele pour le progrès des Sciences, perſonne n'eût penſé à diſſiper les ténebres qui nous cachent encore leurs vrais fondemens. Dès le commencement de nos études, nous avons ſenti la néceſſité des éclairciſſemens demandés : avant d'avoir lu les ouvrages de *Bacon*, nous avons ſuivi ſes conſeils ; nous n'avons point ceſſé de nous occuper de vérités auſſi importantes.

Nous oſons publier aujourd'hui les

(1) Voyez la Préface.

vues qui se sont présentées à notre esprit.

Si nous n'avons pas le bonheur d'atteindre parfaitement au but qu'on nous propose, nous aurons du moins le mérite d'avoir applani les voies qui y conduisent, & d'avoir fait tous nos efforts pour tourner l'attention des Savans sur des objets qu'ils auroient dû examiner les premiers, qui cependant ont été oubliés du plus grand nombre, & que les plus éclairés ont à peine entrevus.

C'est une satisfaction pour nous de remplir les vœux d'Écrivains célebres, chers à une nation qui a toujours montré autant de goût & de dispositions pour les connoissances les plus abstraites, que de zele pour le progrès de toutes les Sciences. Leurs demandes nous indiquent les matériaux que nous devons rassembler; la route que nous devons suivre est tracée : elle nous met sur le che-

min que nous voulions choisir indépendamment de leurs sollicitations; & ces Auteurs vont nous fournir le plan de cette Introduction, & la division générale de l'Ouvrage sur la Raison.

Dans le premier paragraphe, nous justifierons la maniere de penser de ces Auteurs sur la nécessité d'étudier encore la marche de la Raison, & de connoître au vrai l'étendue de ses forces.

Dans le second, nous donnerons un tableau des prérogatives de l'homme & des opérations qui caractérisent sa Raison.

Dans le troisieme, une énumération des puissances primitives données à l'homme pour servir sa Raison.

Dans le quatrieme, une analyse raisonnée des forces naturelles données à l'homme pour déterminer sa Raison.

Dans le cinquieme, une division

des principales facultés de l'ame chargées d'exercer les actes de ſa Raiſon.

Dans le ſixieme, une délinéation ou notice générale des diverſes régions que parcourt la Raiſon.

Nous allons poſer ici les premiers fondemens des connoiſſances humaines : elles portent toutes ſur les principes que nous allons raſſembler. Après les avoir préſentés dans leur vrai jour, il nous ſera facile de juger de l'étendue de nos lumieres, des bornes de nos facultés, de la force de nos motifs, de l'origine de nos doutes, & de la cauſe de nos erreurs, du principe de notre certitude, & des vrais fondemens de notre ſcience. Cette Introduction contiendra le ſommaire de toute notre doctrine, & les Traités qui ſuivront n'en feront que l'application, le développement, & la preuve.

Paragraphe Premier.

Nécessité d'étudier encore la marche & les forces de la Raison.

4. Le précepte fait à l'homme de se connoître, regarde principalement la connoissance de son ame.

Dieu, *la Nature, les Sages, sont un devoir à l'homme de se connoître.* C'est dans l'étude de lui-même qu'il doit trouver les fondemens de ses connoissances, les preuves de sa dignité, les germes de ses vertus & la source de son bonheur. *Nosce te ipsum.* Tous les objets hors de lui, lui sont étrangers; il ne doit les étudier que pour avoir de lui-même une idée plus parfaite; &, selon *Bacon*, toutes les autres sciences doivent se rapporter à la science de l'homme. *Scientia nostri homini pro fine est scientiarum* (1).

Le sens de cet oracle ne se termine

(1) Baconus, de augmentis Scientiarum, lib. 4, cap. 1.

pas à l'examen de cette portion de matiere organique, qui nous eſt unie. S'il ne s'étoit agi que d'étudier les traits de notre figure, les proportions de notre taille, le jeu de nos organes, les Philoſophes Païens n'auroient pas eu recours à l'autorité de leurs dieux pour accréditer ce précepte : *Votre corps n'eſt pas vous*, diſoit Cicéron ; *je n'entends pas parler de lui*, *lorſque je vous rappelle cet oracle d'Apollon.* C'eſt votre eſprit que vous devez connoître ; c'eſt « *cet être divin qui* » *vit dans vous*, qui ſent, qui penſe, » qui juge, qui agit, qui invente, » qui ſe reſſouvient, qui ſe donne à » lui-même ſes mouvemens & ſon » action, dont il s'agit de connoître » l'excellence, les talens, & les belles » qualités (1). Pour arriver juſqu'à

(1) Eſt illud quidem maximum animo ipſo animum videre, & nimirùm habet hanc vim præceptum Apollinis quo monet ut ſe quiſque noſcat. Non enim id præcipit, ut membra noſ-

» lui, il n'eſt pas néceſſaire de le rap-
» procher des organes de ſon corps :
» il m'eſt bien plus difficile de le com-
» prendre, lorſque je le conſidere
» dans l'étroite priſon qu'il habite, que
» lorſque je l'enviſage *libre & dégagé de*
» *tout commerce avec la matiere* » (1).
Noſce teipſum, noſce animum tuum.

5. Et dans ſon ame uniquement les côtés abandonnés à ſes recherches.

GARDONS-NOUS, pendant cette étude, de tourner notre attention ſur

---

tra aut ſtaturam figuramque noſcamus : neque nos corpora ſumus : neque ego tibi hæc dicens corpori tuo dico. Cùm igitur *Noſce te* dicit, hæc dicit : *Noſce animum tuum. Ciceronis Tuſculan. Quæſt. lib. 1.*

Animus non videt formam ſuam, ſed vim certè, ſagacitatem, memoriam, motum, celeritatem videt. Hæc magna, hæc divina, hæc ſempiterna ſunt. *Ibidem.*

(1) Mihi quidem naturam animi intuenti multò difficilior occurrit cogitatio, multóque obſcurior, qualis animus in corpore ſit tanquam alienæ domui, quàm qualis cùm exierit & in liberum cœlum quaſi in domum ſuam venerit. *Ibidem.*

ces côtés de notre ame, qui échappent à nos regards : il importe peu à notre bonheur de connoître l'essence d'une substance spirituelle, la figure d'une ame humaine, le lieu précis qu'elle habite, l'origine de ses idées, la génération de ses actes, &c. La connoissance de ces objets étoit inutile à notre conservation, à notre bonheur, à nos progrès; l'Auteur de la Nature a jeté sur eux un voile pour nous impénétrable : nous n'avons aucun moyen de les approfondir. Tous les Savans qui ont tenté de s'en occuper, se sont égarés, & s'égareront toujours : ils ne pourront jamais nous débiter que les rêves de leur imagination.

Ce précepte de l'Oracle ne regarde que ces côtés frappans qui se présentent d'eux-mêmes à notre esprit, ces états qui nous sont intimement connus; c'est-à-dire, les bornes qui nous arrêtent, les doutes qui nous

ébranlent, les vices qui nous dégradent, les besoins qui nous pressent, &c. mais sur-tout ces côtés brillans qui élevent notre ame, la sûreté de l'instinct qui la conduit, la noblesse de ces goûts qui lui inspirent de l'ardeur & du courage, les lumieres qui l'éclairent, les sentimens qui l'affectent en tant de manieres, les devoirs qui l'obligent, les vertus qui la rendent si recommandable ; en un mot, toutes les prérogatives qui la placent au-dessus des autres êtres, & qui caractérisent l'humanité (1).

6. Et entre ces côtés sur-tout, les sentimens qui résultent des impressions de la vérité.

ENTRE ces diverses situations de notre ame, celles qui résultent des impressions de la vérité, méritent de notre part une considération toute particuliere. Les jugemens que nous

(1) Videamus animi partes quarum aspectus est illustrior, quæ quò sint excelsiores, eò dant clariora indicia Naturæ. *Cicero, lib. 5 de Finibus.*

portons étant tous appuyés ſur ces ſortes d'impreſſions ; ſi nous n'en connoiſſons pas la valeur, ſi nous ignorons la liaiſon étroite qu'elles ont avec la vérité ; ſi nous n'en diſcernons pas clairement les divers objets, quel fond pouvons-nous faire ſur nos opinions ? & ſi nous ne ſommes pas nous-mêmes fortement perſuadés, comment démontrerons-nous aux autres la certitude des connoiſſances que nous aurons acquiſes ? Nous avons donc le plus grand intérêt de nous appliquer principalement à connoître celles des manieres d'exiſter & d'agir de notre eſprit qui doivent nous conduire à la connoiſſance de la vérité, de remonter aux vrais principes de cette pleine aſſurance, de cette forte conviction qui nous y attachent inviolablement ; de découvrir les pieges tendus ſous nos pas pour nous ſurprendre ; de diſſiper ces preſtiges qui nous jettent dans le doute, & nous

précipitent ſi ſouvent dans l'erreur.

7. Cette étude indiſpenſable depuis que l'homme a abuſé de ſa Raiſon.

Ces recherches ſeroient moins néceſſaires, ſi l'homme docile aux impreſſions de la Nature, s'étoit toujours abandonné à ſa conduite : elle ſe fait obéir impérieuſement de tous les êtres inſenſibles, de tous les animaux privés de raiſon : par des voies toujours les mêmes, elle les conduit tous à la fin qu'elle leur deſtine ; aucun d'eux ne réſiſte à ſa puiſſance : l'homme eſt le ſeul à qui elle ait laiſſé le pouvoir de méconnoître ſa voix ; & il en uſe preſque toujours pour ſe ſouſtraire à ſes inſpirations ; il ſe fraye des routes contraires à celles qu'elle lui indique ; il ſe crée d'autres guides qu'il lui préfere. Les plus ſages d'entre les humains ſont ceux qui, de temps en temps, ſe font un devoir de céder à ſes mouvemens. C'eſt dans ces momens de docilité qu'ils ont apperçu ces grandes vérités qu'ils nous ont tranſmiſes. Si nous trouvons dans leurs

Ouvrages des maximes d'une profonde ſageſſe, des traits de génie, des obſervations exactes, c'eſt que, par intervalles, ils ont ſu reſpecter les impreſſions de la Nature, & qu'ils ont trouvé dans l'infaillibilité de leur guide de quoi ſuppléer à leur ignorance : mais, pour quelques rayons de lumiere qu'ils ont eu l'adreſſe de recueillir, combien d'épais nuages ſont venus troubler l'ordre de leurs connoiſſances ! combien d'anxiétés, d'inquiétudes ont ſuccédé à ces momens de calme & de conviction ! Quelles erreurs, quelles extravagances placées à côté des ſentimens les plus vrais & des découvertes les plus utiles ! Nous prenons ici la liberté d'interpeller les hommes les plus religieux, les têtes les mieux organiſées : qu'ils nous diſent, ſi, malgré la ferme aſſurance que leur inſpirent la Foi & la Raiſon, ils ont toujours été à l'abri du doute ? Si, à la vue

des divisions qui regnent dans les opinions, leur religion, leur philosophie n'ont pas quelquefois souffert des échecs assez considérables pour les forcer de mettre des bornes à la confiance qu'ils avoient dans les lumieres de leur Raison?

C'est sur-tout dans notre siecle où ces inconvéniens sont plus sensibles. Une troupe de prétendus Savans renouvelle toutes les guerres que les anciens Philosophes avoient commencées contre la Raison & contre la Religion : ils les attaquent encôre avec plus de fureur ; ils ne se contentent pas de s'écarter de leurs voies ; ils veulent nous égarer avec eux ; ils mettent tout en usage pour nous enlever jusqu'à l'espoir de trouver la vérité ; & c'est à cet excès de déraison qu'ils osent aujourd'hui donner le nom de *Philosophie.*

Nous avons donc le besoin le plus pressant de conseils & de préceptes

pour régler l'ufage de notre Raifon, depuis que l'homme en fait un abus fi étrange. Puifqu'inconftant & volage, fon efprit fe diftrait & s'attache aux objets les plus frivoles, n'eft-il pas néceffaire de fixer fon attention fur ceux qui l'intéreffent, & de lui donner les regles pour les difcerner? Puifqu'aujourd'hui fur-tout les paffions influent dans prefque tous fes jugemens, n'eft-il pas inftant de lui en faire connoître le danger, & de lui faire toucher au doigt cette autorité irréfragable qui doit feule le déterminer? Puifqu'au mépris des fentimens que la Nature lui infpire, il entre encore dans ces routes ténébreufes qui le conduifent d'erreur en erreur, ne doit-on pas lui montrer ces fentiers qu'il peut parcourir fans danger? Enfin, puifqu'un nombre de perfonnes ftudieufes & éclairées vivent encore dans une alternative de doute & d'incertitude, qu'elles fe

bornent à un petit nombre de vérités, ſans oſer pouſſer plus loin leurs recherches; le ſeul amour de l'humanité ne nous oblige-t-il pas de venir à leur ſecours, ſi nous avons des moyens faciles pour ranimer en eux leur ardeur pour la vérité, pour diſſiper leurs craintes, & pour les élever de degré en degré juſqu'à l'imperturbabilité de la ſcience?

8. Cette étude bien réglée, moyen unique de rappeler l'homme à ſon premier état.

QUEL ſervice plus important pouvons-nous rendre à l'humanité? Il ne s'agit de rien moins que de rappeler l'homme à ce premier état où l'Auteur de la Nature l'avoit placé : il a voulu que les plantes, les animaux, tous les êtres dont il régloit le ſort, fuſſent parfaits, chacun dans la claſſe où il les avoit placés : ils ſont reſtés dociles aux loix de l'inſtinct qu'il leur a départi. Chacun des animaux a conſervé fidelement l'exercice de toutes ces fonctions qui devoient caractériſer leur eſpece : l'homme ſeul,

après avoir reçu des dons bien plus précieux, des avantages incomparables, a dégénéré de l'excellence de son être : l'esprit humain, portion de Dieu, qui ne peut être comparée qu'avec cette divine intelligence qui lui a donné l'existence, s'est laissé dégrader; il étoit créé pour être raisonnable; il ne l'est plus que par intervalles : il ne voit que des ombres; il court après des phantômes, & il se laisse aveugler par ses passions. Cependant, ajoute ici *Cicéron*, si nous pouvions guérir sa vue, lever les voiles qui lui cachent les vérités les plus importantes; si nous prenions la peine de cultiver un fond si fertile, il recouvreroit son premier état, sa premiere vigueur, toute son activité; sa Raison deviendroit parfaite autant qu'elle doit l'être, eu égard au rang que l'homme tient dans l'Univers. Ah! si elle présidoit à tous ses conseils, régloit toutes ses actions, la

face du monde entier ne ſeroit-elle pas changée? Il a donc le plus grand intérêt de s'appliquer à corriger les travers de ſon eſprit, & de chercher juſqu'à ce qu'il en ait trouvé le remede.

9. Les avantages qui réſulteroient de cette étude, pourroient s'étendre ſur tout le genre humain.

Nous ne pouvons pas nous flater que généralement tous les hommes nous ſuivront dans nos recherches, & ſentiront la force de nos raiſonnemens; cependant nous pourrions être utiles, même aux plus ignorans. S'ils apprenoient qu'enfin, entre tous ceux qui profeſſent les Sciences, il n'exiſte plus d'oppoſition ni de contrariété dans les ſentimens; que les ténebres qui offuſquoient leur Raiſon ſont diſſipées; qu'ils voient tous également la vérité dans ſon éclat, & qu'ils jouiſſent de toute la ſécurité qu'elle eſt capable de produire; ce ſeul fait, en inſpirant aux moins éclairés une confiance entiere dans les lumieres des Savans, ſuppléeroit

à leur ignorance, à leur inattention: les avantages que nous aurions retirés de notre travail s'étendroient ſur tout le genre humain : la Nature ne leur a point donné d'autre moyen pour ſuppléer à leur foibleſſe & au défaut de leurs lumieres, que ce témoignage éclatant, conſtant & uniforme, que tous les Savans rendroient alors à toutes les vérités.

10. Les Philoſophes ne ſe ſont pas aſſez livrés à ce genre d'étude.

Pourquoi les Philoſophes n'ont-ils pas travaillé ſur ce plan? S'ils n'étoient pas ſortis hors d'eux-mêmes avant d'avoir obſervé l'ordre de la Nature, la marche & les forces de la Raiſon, quels progrès n'aurions-nous pas faits dans les Sciences? Notre eſprit, perfectionné de ſiecle en ſiecle depuis ſon origine, auroit depuis long-temps levé tous les doutes, banni toutes les erreurs du monde entier : nous ne pourrions plus être expoſés à la ſéduction, & le Public ne ſeroit pas infecté de ces livres contagieux qui

ſe multiplient tous les jours, & qui mettent en péril également, & la Raiſon du Philoſophe, & les mœurs de l'honnête Homme, & la foi des Chrétiens. Ces Philoſophes pouvoient-ils ignorer que la vérité eſt néceſſairement une? Ils devoient donc tenir une même route, pour arriver au même but. En ſe partageant en différentes ſectes, ils s'expoſoient évidemment à ſe tromper & à nous faire illuſion : auſſi leurs diverſes productions n'ont ſervi juſqu'à préſent qu'à amaſſer autour de la vérité une foule de nuages qui empêchent ſes rayons de venir juſqu'à nous. Pour juger de leurs ſentimens, pour réfuter leurs paradoxes, il en coûteroit infiniment plus de travail que pour apprendre ce que nous devons penſer nous-mêmes.

II. Ils n'en ont pas même ſenti le beſoin ni les avantages.

NON-SEULEMENT ils n'ont pas cherché le remede à leurs erreurs, mais pluſieurs d'entreux n'ont pas ſenti le

befoin qu'ils en avoient ; ils l'ont jugé impoffible (1). En voulant nous rendre raifonnables, ils commencent par nous avertir que nous fommes incapables de le devenir. Cent fois plus inconféquens que les Sceptiques, qui, doutant de tout, n'ofoient rien affirmer, en fe donnant pour des Maîtres de la vérité, pour des Précepteurs du genre humain, ils nous annoncent que la vérité ne peut pas être apperçue ; que l'homme eft incapable de la goûter : pour nous apprendre à devenir fages, ils mettent la folie & la fageffe fur la même ligne, & veulent nous perfuader que l'homme ne peut pas diftinguer l'une de l'autre. Telle étoit la doctrine,

(1) Eft omnis cognitio multis obftructa difficultatibus, eaque eft & in ipfis rebus obfcuritas, & in judiciis noftris infirmitas, ut non fine causâ & doctiffimi & antiquiffimi invenire fe poffe quod cuperent, diffifi funt. *Academic. Quæft. Ciceronis, lib. 2.*

qu'en France, dans le fiecle dernier, un des plus favans Philofophes enfeignoit à la Nation, qui admire encore aujourd'hui fes talens : après nous avoir dit que les cinq qualités les plus effentielles de l'homme, font, vanité, foibleffe, inconftance, mifere & préfomption, il nous fait ainfi la peinture de fon efprit : « La vérité » n'eft pas un acquêt, ni une chofe » qui fe laiffe prendre & manier, » & encore moins pofféder à l'efprit » humain. Elle loge dans le fein de » Dieu; c'eft-là fon gîte & fa retraite: » l'homme ne fait & n'entend rien au » pur & au vrai comme il faut : tour- » noyant toujours & tâtonnant à l'en- » tour des apparences qui fe trouvent » par-tout, auffi bien au faux comme » au vrai. Nous fommes nés pour » chercher la vérité; la pofféder ap- » partient à une plus haute & plus » grande puiffance : quand il arrive- » roit que quelque vérité fe rencon-

» trât

» trât entre ses mains, ce seroit par
» hasard : il ne la sauroit tenir, pos-
» séder ni distinguer du mensonge :
» les erreurs se reçoivent en notre
» ame par même voie & conduite
» que la vérité : l'esprit n'a pas de
» quoi les distinguer & choisir ; au-
» tant peut faire le sot que le sage,
» celui qui dit vrai comme celui qui
» dit faux : les moyens qu'il emploie
» pour la découvrir sont raison &
» expérience ; tous deux très foibles,
» incertains, divers & changeans.
» Le plus grand argument de la vé-
» rité, c'est le général consentement
» du monde : or le nombre des fols
» surpasse de beaucoup celui des
» sages, &c. (1) ».

Peut-on comprendre que *Charron*, ce docteur de la sagesse, estimé, dans son siecle, plus sage que *Socrate*, ait 12.

Leurs égaremens sur ce point de doctrine rendent cette étude plus nécessaire.

(1) Charron, de la Sagesse, liv. 1, ch. 16. *De l'Entendement.*

débité des aſſertions auſſi folles ; qu'il n'ait pas ſenti que par ces ſeuls principes, il renverſoit toutes les vérités qu'il vouloit enſeigner aux autres ? Puiſque l'homme ne peut pas ni tenir ni poſſéder la vérité, n'eſt-il pas inſenſé de vouloir la lui montrer, avant de l'en avoir rendu capable ? Il falloit donc abandonner abſolument cet être *qu'il appelle le plus miſérable & le plus orgueilleux de tout ce qui eſt au monde ;* ou lui apprendre les vrais moyens de ſe ſervir de ſa Raiſon. C'eſt par-là que nous croyons devoir commencer. Et on doit ſentir ici, qu'il a beſoin de ces leçons, non-ſeulement pour ſe garantir de ſes propres écarts, mais pour ſe mettre à l'abri de la ſéduction, pour expliquer les égaremens des autres, pour réfuter leurs paradoxes, pour ſuppléer à leur négligence, pour profiter de quelques étincelles de la Raiſon qui brillent encore juſques dans ces ouvrages où

l'on prend à tâche de la décrier.

13. Les plus profonds ont cependant entrevu les vrais fondemens de notre ſcience.

Plusieurs de ces Philoſophes, malgré leurs égaremens, ont apperçu, quoique de loin, ces grandes vérités que nous voulons mettre en honneur. *Charron* lui-même, qui penſoit que l'homme eſt incapable de diſcerner la vérité du menſonge, enſeignoit dans le chapitre précédent que *l'ame humaine eſt de ſoi toute ſavante, ſans être appriſe, & ne manque point à bien exercer ſes fonctions : qu'il a été bien & vraiment dit par les ſages, que nature eſt ſage, ſavante, induſtrieuſe, & rend habile à toutes choſes. Ciceron*, qui ſe faiſoit honneur de ſuivre le doute des Académiciens, a connu tous les fondemens de notre certitude. Ces contradictions groſſieres ſont inévitables pour tous ceux qui raiſonnent ſans avoir étudié les vrais principes. En relevant les écarts de ces ſavants, nous ne voulons point porter atteinte à leur gloire. C'eſt pour nous une vraie ſatisfaction

de reconnoître dans leurs traités les principes que nous avions déja adoptés : par-là ils nous ont mis à portée, en combattant leurs erreurs, de nous appuyer de leurs ſuffrages. Il eſt vrai qu'ils ont entrevu les premiers fondemens ſur leſquels doit porter l'édifice de toutes les ſciences ; on trouve épars çà & là, dans leurs ouvrages, tous les matériaux qui doivent ſervir à l'élever : mais ce ſont des pierres brutes ; ils n'ont point apperçu la place qu'elles devoient occuper, ni le ſoutien & l'appui qu'elles pouvoient ſe prêter. Ils ont laiſſé à ceux qui devoient les ſuivre, le ſoin de les polir, de les rapprocher, de les mettre à leur lieu, pour donner à toutes les ſciences leur conſiſtance & leur ſtabilité.

14. Tout notre travail conſiſte à rapprocher & développer

TELLE eſt la ſeule gloire à laquelle il nous eſt permis de prétendre. Nous n'avons point de nouvelles vérités à annoncer, mais ſeulement de nou-

veaux rapports à faire obſerver. C'eſt dans ce rapprochement des grands principes que ſe borne notre entrepriſe. Plaiſe au Ciel que toutes les perſonnes ſtudieuſes en ſentent l'importance & la néceſſité ! Nous avons ſurmonté toutes les difficultés qui pouvoient en retarder l'exécution. Elles ſeront nulles pour tous ceux qui voudront bien nous ſuivre : les pas qu'ils ont à faire ſont comptés : ce n'eſt qu'après nous être guéris, que nous leur offrons le remede à toutes leurs incertitudes.

Les principes qu'on trouve épars dans leurs Ouvrages.

15\. Ils le trouveront dans eux-mêmes ce remede. Les vérités que nous allons expoſer, ſont des vérités de ſentiment : à meſure qu'ils nous liront, ces ſentimens s'éleveront dans leur ame ; ils ſe convaincront par leurs propres réflexions, plutôt que par les nôtres : ils ſentiront graduellement leurs lumieres s'étendre, leur certitude s'accroître ; mais par une ſuite

Notre but eſt de rendre cette étude, pour ceux qui s'appliquent aux Sciences, auſſi facile qu'elle eſt importante.

de notre doctrine, ils n'éprouveront toutes les forces de la vérité, & ils n'arriveront au dernier degré de conviction, qu'au moment où ils commenceront à appercevoir l'union, l'ensemble & l'harmonie de tous nos principes : c'est alors qu'ils reconnoîtront qu'il est également facile & important de s'appliquer à étudier la marche & les forces de la Raison.

PARAGRAPHE SECOND.

TABLEAU des prérogatives de l'Homme & des opérations qui caractérisent sa Raison.

Nous n'avons point à traiter ici ni de la Raison souveraine telle qu'elle existe dans Dieu, ni de cette intelligence créée dont il a pu favoriser les purs esprits. Nous considérons la Raison dans l'homme. Il est important

connoître le sujet chargé de faire
oir un talent si précieux, & d'ob-
ver la noblesse de ces heureux pen-
ıns qui devoient l'y préparer.

La nature, en créant les animaux, 16.
ır à donné à tous un penchant pour Penchans communs à
; fonctions organiques, qui tendent l'homme &
a conservation, à la sûreté, à la à tous les animaux.
fense de leur existence, à la mul-
lication, à la perpétuité de leur
pece. Mais ceux qu'elle a privés de
raison, elle semble les avoir jettés
r la terre, uniquement pour en peu-
er les différentes parties, & en con-
mmer les fruits. Toujours soumis
ıx impressions qui frappent leurs
ns, ils ne paroissent conduits &
:terminés que par un méchanisme
reugle; à peine peut-on soupçonner
ıez eux quelque léger souvenir des
npressions passées, quelque pressen-
ment des impressions à venir. S'il en
t parmi eux qui paroissent suscep-
bles de quelque perfection, & qui

montrent quelque docilité, cet avantage n'a été accordé qu'au petit nombre de ceux que la nature avoit destinés pour le service ou pour le plaisir de l'homme. Leurs yeux toujours fixés sur la terre, annoncent qu'ils sont uniquement occupés des besoins de leurs corps : leur figure ignoble, la structure de toutes leurs parties, démontrent les bornes étroites de leur instinct, & la bassesse de leurs penchans.

17. Avantages extérieurs qui commencent à tirer l'homme de la classe des autres animaux.

Il n'en est pas ainsi de l'animal raisonnable. Il naît avec les penchans communs aux autres animaux ; ils se manifestent même avant l'aurore de sa raison : mais sa figure, son maintien annoncent sa dignité & la supériorité de son être ; ses mœurs, son caractere se peignent dans tous les traits de son visage ; le feu de ses regards nous fait voir la vivacité de ses pensées, l'énergie de ses facultés ; ses yeux toujours tournés vers le Ciel le disposent à

dédaigner les avantages qu'il trouve ſur la terre, & à conſidérer de temps en temps *le lieu de ſon vrai domicile, & le terme de ſon bonheur.* » C'eſt un Philo» ſophe païen qui parle ainſi » (1).

18. Inclinations nobles qui l'élevent beaucoup au-deſſus d'eux.

Ses penchans ne ſont pas bornés aux ſoins de l'animal; un ſentiment naturel l'attache pour toujours à ſon épouſe, à ſes enfans, à ſes proches; la ſeule penſée qu'il n'eſt pas né pour lui ſeul, qu'il eſt chargé de pourvoir aux beſoins de tous ceux qui lui appartiennent, ſemble agrandir ſon être & lui inſpirer la confiance & le courage néceſſaire pour remplir l'étendue

---

(1) Cùm cæteros animantes abjeciſſet ad paſtum; ſolum hominem erexit, ad cœlique quaſi cognationis domiciliique priſtini conſpectum excitavit, tùm ſpeciem ita formavit oris, ut in eâ penitùs reconditos mores effingeret. Nam oculi nimis arguti quemadmodùm animo affecti ſumus loquuntur. *Ciceronis de Legibus, lib. 1.*

de ſes devoirs (1). Un attrait puiſſant le porte à s'aſſocier avec ſes ſemblables. La facilité qu'il a de leur communiquer ſes penſées, & de pénétrer les leurs par le commerce de la parole, lui donne d'abord un goût décidé pour ſe trouver à leurs aſſemblées, & y tenir ſon rang. (2) Il y

(1) Inter hominem & belluam hoc maximè intereſt, quòd hæc tantùm quantùm ſenſu movetur, ad id ſolum quod adeſt, quodque præſens eſt ſe accommodat, paululùm admodùm ſentiens præteritum aut futurum. Homo autem, quòd Rationis eſt particeps, per quam conſequentia cernit, cauſas rerum videt earumque progreſſus, & quaſi anteceſſiones non ignorat, ſimilitudines comparat & rebus præſentibus adjungit atque anneƈtit futuras. Facilè totius vitæ curſum videt ad eamque degendum præparat res neceſſarias.

(2) Eadem Natura vi Rationis hominem conciliat homini, & ad orationis, & ad vitæ ſocietatem ; ingeneratque imprimis præcipuum quemdam amorem in eos qui procreati ſunt ; impellitque ut hominum cœtus, & celebrari

porte un ſentiment de ſa grandeur & de ſon indépendance, qui ne lui permet pas de ramper indiſtinctement devant ſes égaux; il ne ſe détermine à obéir qu'à ceux qui peuvent l'inſtruire, l'éclairer, ou qui, pour procurer le bien public, ſont revêtus d'une autorité légitime pour lui commander. (1)

A cet inſtinct puiſſant, qui l'oblige de penſer & de pourvoir à ſes propres beſoins, & à ceux des ſiens, ſe joint

inter ſe, & à ſe obiri velit, ob eaſque cauſas ſtudeat parare quæ ſuppeditent & ad cultum & ad victum, nec ſibi ſoli, ſed conjugi, liberis, cæteriſque quos caros habeat tuerique debeat. Quæ cura exſuſcitat animos, & majores ad rem gerendam facit. *Cic. de Officiis*, *lib. 1*, *cap. 4*.

(1) Adjuncta eſt appetitio quædam principatûs, ut nemini parere animus benè à naturâ informatus, niſi præcipienti aut docenti aut utilitatis causâ juſtè & legitimè imperanti, ex quo animi magnitudo exſiſtit humanarumque rerum contemptio. *Ibid.*

& une averſion marquée pour ces actions qui pourroient l'expoſer au mépris & lui attirer les reproches de ſes ſemblables, & une forte inclination pour toutes celles qui peuvent lui mériter leur eſtime & l'élever à ſes propres yeux. Ce n'eſt pas ſeulement l'idée du crime qui l'effraye; il eſt le ſeul de tous les animaux qui craint de choquer la pudeur, qui connoît les regles des bienſéances, & qui appercevant la beauté de l'ordre, ſache, dans ſes penſées, dans ſes paroles, dans ſes actions, reſpecter les décences & les convenances. (1)

---

(1) Nec verò illa parva vis Naturæ eſt Rationiſque, quòd unum hoc animal ſentit quid ſit ordo, quid ſit quod deceat, in factis dictiſque qui modus. Itaque eorum ipſorum quæ aſpectu ſentiuntur nullum aliud animal pulchritudinem, venuſtatem, convenientiam partium ſentit. . . . Multò etiam magis pulchritudinem, conſtantiam, ordinem in conſiliis factiſque conſervandum putat; cavetque ne quid

Mais le penchant qui commence à ıractériſer l'homme, c'eſt le deſir u'il a de connoître la vérité, & l'ap- ›lication qu'il donne à ſa recherche. \u moment qu'il eſt dégagé de ſes occupations, il brûle d'ardeur de voir, d'entendre, d'apprendre; & il regarde comme néceſſaire à ſon bonheur de ne rien ignorer. Tout le flatte, tout l'intéreſſe; & l'enfant, avant même que ſa raiſon ſoit formée, nous donne mille preuves des deſirs curieux qui l'agitent. (1)

---

indecorè effeminatéque faciat, tùm in omnibus & opinionibus & factis, ne quid libidinosè aut faciat aut cogitet. *Ibid.*

(1) Imprimiſque hominis eſt propria veri inquiſitio atque inveſtigatio. Itaque, cùm ſumus neceſſariis negotiis curiſque vacui, tùm avemus aliquid videre, audire, addiſcere; cognitionemque rerum aut occultarum aut admirabilium ad beatè vivendum neceſſariam ducimus. Ex quo intelligitur *quod verum, ſimplex ſincerumque ſit, id eſſe naturæ hominis aptiſſimum.* Ibidem.

Il tire de ses organes les images des objets qui frappent ses sens. Mais après que les impressions sont passées, il conserve dans son entendement les représentations qu'il en a reçues; & il trouve dans son propre fonds les mêmes idées, les mêmes sentimens; il les fait renaître; son instinct ne se trouve donc pas borné comme celui des autres animaux, aux impressions actuelles qu'il reçoit directement des objets du dehors; son esprit par ses propres forces, par le mouvement qu'il se donne à lui-même, s'étend au passé comme au présent; il remonte jusqu'aux premieres causes; il en remarque les effets & les progrès; il embrasse tous les temps, il prévoit tout le cours de sa vie, & se prépare de loin des ressources pour ses besoins à venir.

19. Au milieu de sa grandeur, l'hom- Nous ne devons point dissimuler que cet être si excellent nous montre de temps en temps des côtés foibles,

des inclinations abjectes, & qu'en l'examinant de plus près, on apperçoit dans lui des indices d'un être déja avili & dégradé. (C'est toujours un Philosophe païen qui parle) (1). Nous en avons déja indiqué la cause. Il naît avec tous les penchans communs au reste des animaux privés de raison ; s'il n'a pas soin de les réprimer, de les cacher, s'il ne se montre à nous que sous cet aspect, il est le plus difforme, le plus méprisable des animaux. S'il se laisse dominer par ces inclinations honteuses, qu'on le charge

me laisse échapper des traits de bassesse.

(1) Est in animis omnium ferè naturâ molle quiddam, demissum, humile, enervatum quodammodò & languidum. Si nihil esset aliud, nihil esset homine deformius.

Si turpissimè illa pars se gereret quam dixi mollem, si se lamentis muliebriter lacrymisque dedet, vinciatur & constringatur amicorum propinquorumque custodiis : sæpè enim videmus fractos pudore qui ratione nullâ vincerentur. *Cic. Tusc. Quæst. lib. 2.*

de chaînes, disoit *Cicéron*, que tous ses amis & ses proches l'environnent & qu'ils le gardent à vue comme l'on fait d'un insensé.

20. Préservatif accordé à l'homme contre le désordre de ses penchans.

MAIS lorsque l'homme tombe dans cet état d'abjection; c'est toujours par sa faute. La nature lui a donné un puissant préservatif pour l'en garantir. Il a toujours à ses côtés & au-dedans de lui-même, une Reine qui lui dicte avec empire tous ses devoirs. Il est obligé de lui obéir, comme un esclave à son maître, comme un soldat à son général, comme un fils à son pere (1). Elle peut seule satisfaire le desir qu'il a de la science, contenter son penchant pour le bien, & le mettre à

---

(1) Sed præsto est domina omnium & regina Ratio, quæ connexa per se & progressa longiùs fit perfecta virtus. Hæc ut imperet illi parti animi quæ obedire debet, id videndum est viro. Quonam modo inquies? Velut servo dominus, velut imperator militi, velut parens filio. *Ibid.*

l'abri de tous les précipices dont il eſt environné.

QUELLE eſt cette Reine puiſſante, cette Dame ſouveraine, qui doit régner ſur tous les hommes, & les ſoumettre à ſon empire? C'eſt la Raiſon, dit *Cicéron*, la nature l'a donnée à tous les hommes en partage. Appuyée ſur ſes propres forces, perfectionnée par ſon expérience, inſtruite par ſes progrès, environnée de ces chaînes précieuſes qui lient ſi étroitement les vérités les unes aux autres, elle ſeule peut élever l'homme aux plus hautes connoiſſances. Elle ſeule a le droit de former ſes jugemens, de modérer ſes deſirs, de régler ſes affections, & de préſider à tous ſes actes. Il importe infiniment à l'homme de la reconnoître, & de reſpecter ſes oracles. Il ne peut être grand que par une humble ſoumiſſion à ſes ordres, ſavant que par les lumieres qu'elle lui communique, ver-

21. Droits de la Raiſon ſur l'homme.

tueux & heureux que par les sentimens qu'elle lui inspire. C'est le trône chancelant de cette Reine aujourd'hui abandonnée & méconnue que nous nous efforçons de relever & d'affermir, en constatant les droits qu'elle a sur nous, en fournissant à tous les humains des moyens sûrs pour discerner sa voix, & en les mettant dans l'impossibilité de se soustraire à sa conduite.

22. Notions exactes des opérations qui caractérisent sa Raison.

CES inclinations heureuses, ces sentimens nobles que nous venons de remarquer dans l'homme, l'élevent déja à une grande distance au-dessus de tous les êtres animés. Ce n'est pas précisément par ces avantages qu'il est raisonnable.

La vraie ligne de séparation qui le tire de la classe de tous les autres animaux, c'est le pouvoir qu'il a reçu de réfléchir sur ses idées, sur ses sentimens, sur ses penchans, de les rapprocher, de les comparer ensemble,

d'apprécier les rapports qui résultent de leurs diverses combinaisons, de connoître & de juger avec assurance l'ordre véritable où la nature les a placés les uns à l'égard des autres. Raisonner, c'est étudier les liaisons qu'ont ensemble les objets présens à notre esprit, s'assurer avec justesse & précision des propriétés qui fondent leurs relations mutuelles. C'est courir de rapports en rapports pour en découvrir de nouveaux. Voilà ce qu'expriment littéralement ces mots latins *discurrere*, *ratiocinari*.

On a donné à la faculté qui raisonne, un nom qui exprime son objet : *Ratio*, pour nous faire comprendre que la raison dans l'homme n'est autre chose que l'intelligence humaine, en tant quelle est occupée à reconnoître les raisons, les proportions, les progressions, que gardent entre eux ses idées, ses sentimens ou

les objets de ses idées, les occasions de ses sentimens (1).

23. La Raison n'est point la faculté de voir & de sentir.

LA Raison dans l'homme n'est donc pas la faculté d'appercevoir un objet, d'éprouver un sentiment, mais la faculté de voir ou de sentir avec certitude l'ordre, l'ensemble & la suite de plusieurs sentimens, de plusieurs objets. Malgré la foule d'idées qui l'occupent & des sentimens qui l'agitent; l'homme n'est plus raisonnable dès qu'il cesse de comprendre l'identité qui les unit, les ressemblances qui les rapprochent, les distances qui les éloignent; & il est plus ou moins raisonnable à mesure qu'il a plus ou moins de facilité pour en juger avec plus ou moins d'assurance, & pour

(1) Ratio, quâ unâ præstamus belluis, per quam conjecturâ valemus, argumentamur, refellimus, disserimus, conficimus aliquid, concludimus. *Cic. de Leg. lib. 1.*

apprécier ces rapports entre un plus ou moins grand nombre d'objets (1).

L'INTELLIGENCE de l'homme ne doit donc pas être confondue avec sa Raison. Elle ne peut pas être ainsi qualifiée, lorsqu'occupée des objets qui la frappent, ou elle n'en saisit point avec précision les nuances différentes, ou elle ne les saisit qu'en tremblant & sans aucune assurance. Elle ne mérite de porter ce beau nom que lorsqu'elle pense avec assez d'attention pour sentir la force de la vérité, & se laisser convaincre par sa lumiere, lorsqu'elle atteint non-seulement les objets qui lui sont présens, mais lors- 24. La Raison n'est point précisément l'entendement ni l'intelligence.

(1) Homines, etsi aliis multis, tamen hoc à bestiis plurimùm differunt, quòd Rationem habeant à naturâ menti datam & acrem, & vigentem, celerriméque multa simul agitantem; & ut ita dicam, sagacem, quæ & causas rerum, & consecutiones videat, & similitudines transferat, & disjuncta conjungat, & cum præsentibus futura copulet, &c. *Cic. lib.* 2 *de Fin.*

qu'elle difcerne les vrais fondemens des rapports qu'ils ont entre eux. Si elle affirme témérairement fans rien appercevoir, ou n'appercevant que fous un faux jour des rapports fans fondemens, alors les vraies proportions des objets n'agiffent plus fur elle; ce n'eft plus la Raifon qui détermine l'intelligence, c'eft fon imprudence qui l'égare, fon inconfidération qui la fait déraifonner plus ou moins à proportion du nombre plus ou moins grand des rapports qu'elle affirme fans raifon.

L'intelligence de l'homme peut donc fe faire illufion & donner dans le faux; mais c'eft à tort qu'on imputeroit fes égaremens à la Raifon. Toujours droite, toujours inféparable de la vérité, elle ne peut jamais nous tromper. Toutes nos erreurs font une fuite & une preuve de fon abfence, & non pas une fuite & un effet des impreffions qu'elle fait fur nous.

LA Raiſon n'eſt pas encore ni l'eſprit en général, ni l'eſprit vif, l'eſprit ſubtil, le bel eſprit, l'eſprit orné, l'eſprit étendu, l'eſprit fort, &c. Combien rencontre-t-on de ces ſortes d'eſprits hardis, téméraires, inconſéquens, qui n'ont jamais connu ni la marche, ni les loix de la Raiſon? Si l'eſprit tiroit ſa vivacité, ſa ſublimité, ſa beauté, ſa force, ſon étendue des ſeules impreſſions de la vérité; il ſeroit toujours accompagné d'une raiſon élevée qui tend à ſa perfection. Mais nous voyons tous les jours le contraire. La Raiſon ne peut jamais ſe trouver que dans un eſprit juſte, précis, exact, ſuivi dans ſes vues, ſolide dans ſes motifs, ferme dans ſes connoiſſances & toujours déterminé par les impreſſions d'un corps de vérités, vues enſemble, & recueillies avec diſcernement; qualités qui conſtituent le bon eſprit, mais qui ſe trouvent rarement dans ce qu'on ap-

25. La Raiſon n'eſt point l'eſprit, le bel-eſprit, ni même le génie.

pelle aujourd'hui le bel esprit, l'esprit subtil, l'esprit fort, &c.

Le génie ajoute au bel esprit un caractere inventif, une force créatrice, une chaleur & une énergie peu communes. Si c'est la force de la vérité qui l'éleve, qui l'enflamme, qui le guide, le génie alors est une Raison d'un ordre supérieur qui est arrivée à sa perfection. Mais si c'est un feu étranger qui l'anime & le met en action ; quelque sublimes que soient ses pensées, quelque étonnantes que soient ses productions, elles ne sont point l'effet, ni du vrai génie, ni de la Raison.

26. LA Raison est encore moins l'imagination, la mémoire. Ces deux especes de puissances l'accompagnent souvent, & lui rendent les plus grands services ; mais souvent elles en sont séparées, & ne servent qu'à lui faire obstacle. Il n'est pas rare de voir l'imagination nous tracer des descriptions charmantes,

La Raison n'est point ni l'imagination ni la mémoire.

charmantes, peindre en beau tous les objets qu'elle a atteints. Mais sa chaleur, ses fougues, son enthousiasme s'accordent mal avec le recueillement, le sens froid, & la réflexion nécessaire pour faire un bon usage de sa raison. La mémoire nous fournit une foule d'idées, de faits, & de mots qui nous étonnent ; mais trop souvent ces idées sont rappellées sans aucun ordre, & ces faits, ces mots sans aucune liaison. Il est assez ordinaire que ces deux talens brillent & éclatent dans quelques sujets aux dépens du bon sens, & de la justesse du jugement.

27. La Raison n'est point précisément le savoir.

La Raison n'est point encore précisément le savoir. On a décoré du nom de sciences certains corps de doctrine qui ne le méritent pas. Tous ces arts, ces sciences, fondés sur des principes faux & douteux, qui ne tiennent en aucune maniere à la chaîne des vérités, & dont les préceptes

ſont contraires aux principes de la nature, aux regles de l'honnêteté, aux dogmes de la religion, ne ſont ni la Raiſon ni le produit de la Raiſon. Au contraire, ils en empêchent les progrès, & anéantiſſent tout le bien qu'elle eſt capable d'opérer. C'eſt de ces ſortes d'arts & de ſciences qu'un célebre Ecrivain de ce ſiecle a eu raiſon de dire, qu'ils ſont nuiſibles à la ſociété, & pernicieux aux bonnes mœurs. C'eſt de ces ſources infectées qu'eſt ſortie cette multitude de Philoſophes prétendus ſavans, & dépourvus de ſens commun, grands raiſonneurs & ennemis de la Raiſon, qui ne ceſſent de la combattre. Leurs connoiſſances prodigieuſes pour le nombre, mais ſans ſuite, ſans ordre, ne préſentent qu'une maſſe informe, où les vraies proportions, les vrais rapports ont été négligés à un point qu'ils ne ſont que l'ouvrage de la déraiſon. Il auroit été plus facile de les rappeller

du ſein de l'ignorance aux vrais principes, que de leur faire renoncer à leurs préjugés. Heureuſement, on n'a attaché à la nature de l'homme que la faculté de raiſonner. Si l'on avoit fait entrer dans cette idée l'uſage actuel & ſoutenu de la Raiſon, la moitié du genre humain formeroit une claſſe à part, & ne mériteroit pas de porter le nom d'homme.

Ce titre d'honneur ne convient proprement qu'à ces eſprits ſolides, réfléchis, occupés principalement de ces grandes vérités qui leur préſentent leurs premiers devoirs, ou qui ſont néceſſaires pour ſatisfaire à leurs véritables beſoins, & qui les apperçoivent dans leur vrai jour avec aſſez d'attention pour ſuivre dans leurs jugemens & dans leur conduite la voix de la nature qui leur parle. C'eſt dans ces ſujets heureux que la Raiſon s'appelle, *la ſaine raiſon*, *la droite raiſon*, *la lumiere naturelle*, *le ſens com-*

mun, *le bon sens;* dénominations qui expriment la partie la plus importante de la Raison, parce que ces connoissances morales & pratiques, en sont le fond & l'essence. Toutes les autres vérités spéculatives, objets des arts & des sciences, quelques caracteres de vérité & de certitude qu'elles présentent, ne sont qu'un effet, un produit de la Raison. Elles en dérivent; elles portent sur ses premiers principes; mais elles n'en sont qu'une partie surajoutée & accidentelle. L'homme peut arriver au vrai terme de son bonheur, sans s'élever à ces connoissances curieuses, sans pénétrer les mysteres de la nature, & peut être très-raisonnable sans être savant.

28. La Raison n'est point précisément la sagesse.

LA Raison peut nous élever à la sagesse; mais la sagesse n'est pas une faculté de l'ame. C'est un de ses états. *C'est*, dit Charron, *un maniement réglé de notre ame avec mesure & proportion. C'est une égalité & une douce*

harmonie de nos jugemens, volontés & mœurs, une ſanté conſtante de l'eſprit. Or, c'eſt la Raiſon qui met par elle-même l'ordre & la juſte proportion dans ces jugemens, mais elle ne fait que commander l'égalité & la douce harmonie des volontés & mœurs. Par conſéquent, cette ſanté conſtante de l'eſprit n'eſt que le produit & l'ouvrage de la Raiſon. D'ailleurs, la ſageſſe dans la volonté, dans les mœurs, peut être l'effet des ſecours donnés par la religion, de la ſimplicité du cœur, de la docilité de l'eſprit, des leçons, des exemples, &c. & elle peut ſe trouver en un degré éminent dans des ſujets où la Raiſon n'auroit fait que des progrès médiocres.

Elle a été donnée à l'homme pour préſider à tous ſes actes humains. Toutes les facultés actives & paſſives de ſon corps, de ſon ame, lui ſont ſubordonnées, & doivent lui être ſoumiſes. Elles ſont deſtinées à lui four- 29. Idée générale des principaux actes qu'exerce la Raiſon.

nir des objets qui l'occupent, des lumieres qui l'éclairent, des sentimens qui la guident, des forces qui la déterminent. L'esprit lui fait hommage de ses sentimens, l'entendement de ses idées, la volonté, le cœur de ses affections, les sens extérieurs de leurs impressions, les sensations de nos semblables de leur révélation & de leur témoignage. La mémoire rappelle & réveille à son gré toutes les impressions des autres facultés, & les lui rend présentes. C'est à la Raison qu'il appartient de mettre tous ces matériaux en œuvre. Ses principales fonctions consistent à distribuer son attention sur tous ces objets à proportion de leur nécessité ou de leur importance, à peser le mérite des rapports, la valeur des témoignages, à discerner les objets de tous ces rapports, à commander à la volonté les affections qu'elle doit former ou entretenir, ces actes qu'elle est obligée

de produire, ou qu'elle doit éviter; à régler les rangs que doivent occuper dans la férie des êtres diftingués d'elle, ou dans l'ordre de fes connoiffances, tous les objets que fes facultés peuvent atteindre; à fermer les yeux fur tous ceux dont elle ne peut recevoir que de foibles impreffions; à réprimer les mouvemens de fa curiofité, & à s'abftenir de juger de tous ceux qui ne font pas compris dans fa fphere, & qui font hors de fa portée.

Nous n'aurions pas une idée affez étendue de la Raifon, fi nous ne joignions à toutes fes notions générales, une énumération des puiffances primitives données à l'homme pour le fervice de fa Raifon.



PARAGRAPHE III.

Énumération des puiſſances primitives créées pour le ſervice de la Raiſon.

30. L'ame avoit beſoin de puiſſances différentes pour lui préſenter les objets hors d'elle.

NOTRE ame n'étant pas infinie, elle ne pouvoit pas par elle-même ſe rendre immédiatement préſente à tous les objets qu'elle étoit capable de connoître : il étoit donc néceſſaire qu'elle eût à ſon ſervice des agens auxiliaires qui rapprochaſſent d'elle les objets qui en ſont ſéparés, ou du moins qui lui en communiquaſſent la connoiſſance par les ſentimens qu'ils excitent, ou les images qu'ils lui tranſmettent : c'eſt préciſément là l'office des ſens extérieurs : ils nous ont été donnés pour préſenter à l'ame tous les objets diſtingués d'elle, pour exciter ſon attention, & la mettre en état de prononcer

fur la réalité & la juſteſſe de leurs rapports (1).

Un eſpace immenſe ſéparoit la matiere de l'eſprit : l'étendue eſſentielle à l'une, l'inétendue néceſſaire à l'autre, ſembloient exclure à jamais non-ſeulement toute union phyſique, mais toute relation, toute correſpondance : il a donc fallu qu'une cauſe ſupérieure à ces deux ſubſtances ait rempli ce prodigieux intervalle qui ſe trouvoit entr'elles, établi les loix de leur union, & réglé leur dépendance mutuelle. 31.

31. Néceſſité de recourir à une cauſe diſtinguée du corps & de l'eſprit, pour expliquer leur correſpondance.

La portion de matiere organique unie à notre ame, a ſervi de lien & de fondement pour entretenir le commerce de notre eſprit avec les objets

(1) Ipſum autem hominem eadem Natura, non ſolùm celeritate mentis ornavit, ſed etiam ſenſus tanquam ſatellites attribuit ac nuncios : & rerum plurimarum obſcuras & neceſſarias intelligentias enudavit quaſi fundamenta quædam ſcientiæ. *Cic. lib. 1 de Leg.*

du dehors : la feule ftructure de notre corps annonce quelle a été fa premiere deftination : fa furface extérieure eft tiffue d'une multitude de mufcles, de fibres, &c. dont une extrémité s'offre aux impreffions de tous les objets qui l'environnent ; l'autre répond à cette partie de notre corps qui doit être mue, afin que notre ame en foit avertie. Nous ne connoiffons pas à fond ce méchanifme admirable ; la Nature nous a caché ces refforts fecrets qui mettent en action l'une & l'autre fubftance ; mais il nous eft impoffible de douter des commotions que produifent en notre ame les impreffions faites fur notre corps, & des mouvemens que produifent fur notre corps les idées, les fentimens qui s'élevent dans notre ame.

32. Organes intérieurs donnés à l'homme, pour l'aver-

Le plaifir & la douleur font les premiers témoins qui nous avertiffent de l'état de notre corps : ils naiffent fouvent du feul ébranlement de nos

organes intérieurs, sans qu'aucun des organes extérieurs ait été frappé.

tir de l'état interne de son corps.

Avant même que la Raison soit formée, lorsque nous sommes encore incapables de connoître nos maux, un mouvement purement machinal nous y rend sensibles, & nous met en état, par nos cris, de nous en procurer le soulagement ou le remede.

33. Organes extérieurs, pour l'avertir de la présence, de l'action & des qualités visibles des corps. La sensation de la vûe.

A mesure que le corps se forme, ses organes acquierent de la consistance, du ressort, de la flexibilité; la Raison reçoit alors de nouveaux messagers qui lui aident à se développer & à s'étendre.

Les rayons qu'envoie un corps lumineux, ou que réfléchit un corps opaque, pénetrent le crystal de nos yeux; l'impression communiquée au cerveau, est accompagnée d'une image qui offre à notre esprit la figure, les dimensions, les couleurs de l'objet d'où l'impression est partie, & le met en état de juger de ses rapports, de

ſes diſtances avec tous les autres êtres qui ſe préſentent en ſa compagnie. Ce premier ſens nous rend des ſervices ſans nombre : dans lui nous puiſons la repréſentation de notre propre corps & les images de tous les êtres viſibles qui compoſent ce vaſte univers : mais nous ignorerions la plupart de leurs propriétés, ſi la Nature n'avoit pas ajouté à ce premier moyen des organes particuliers pour nous faire le rapport de celles de leurs qualités qui échappent à notre vue.

34. Organes extérieurs, pour l'avertir de la préſence, l'action & les qualités des corps qui échappent à ſa vue. L'ouie, l'odorat, le goût & le toucher.

L'AIR agité par le corps ſonore vient frapper le tympan de nos oreilles, & nous en fait entendre les divers ſons avec leurs diſſonances, leur mélodie, leur harmonie, &c. L'effluence des corpuſcules échappés des corps odoriférans viennent chatouiller ou déchirer les membranes de l'odorat ; ils mettent l'ame en état de juger des diverſes odeurs qui peuvent lui

nuire ou la flater : les différens ſels contenus dans les alimens préparés pour l'homme, ébranlent les papilles de notre langue; & notre ame éprouve ſur le champ une commotion qui lui plaît, ou un ébranlement trop fort qui lui répugne : par-là elle eſt inſtruite de la diverſité des ſaveurs & de la nature des alimens qui peuvent contribuer à ſon plaiſir ou préjudicier à ſa ſanté. Toute la ſurface de notre corps eſt expoſée aux impreſſions qui naiſſent du contact immédiat des corps qui l'environnent, ou des ſubſtances intermédiaires qu'ils mettent en mouvement; l'ame reçoit de tous ces côtés des avis qui l'inſtruiſent de l'exiſtence, de la proximité des corps, de leur repos ou de leur mouvement, de leur maſſe ou de leur légereté, de leur froid, de leur chaleur, &c. des avantages ou des dommages qu'ils peuvent lui cauſer.

Tous ces effets ſi ſurprenans ſe

reproduisent, se renouvellent, se perpétuent par une suite nécessaire & naturelle des loix générales du mouvement combinées avec le méchanisme de notre corps. Quand nous ne pourrions pas rendre un compte exact des diverses causes qui concourent à la production de ces phénomenes, nous ne pouvons pas douter de leur réalité; un sentiment continuellement présent à notre ame nous en assure, & les plus extravagans des hommes ne pourroient pas concevoir le plus léger soupçon sur un fait aussi constant, aussi notoire, & par notre expérience & par celle de tout le genre humain.

35. Sentiment de *Cicéron* sur la certitude du rapport de nos sens.

Les premiers moyens de connoître ce qui se passe au dehors de nous, sont donc les cinq sens qu'on appelle extérieurs & corporels: la *vue*, l'*ouie*, l'*odorat*, le *goût* & le *toucher*. *Cicéron* les regardoit comme des satellites établis par la Nature pour veiller à

notre garde, pour nous avertir de tout ce qui nous intéreſſe, & pour exécuter nos ordres (1). La Nature les a donnés les mêmes à tous les hommes, & elle n'a mis à cet égard aucune différence entr'eux : les mêmes objets excitent ſur leurs ſens organiques les mêmes impreſſions ; & les mêmes impreſſions ſont naître dans leurs ames les mêmes penſées, les mêmes ſentimens : de-là cet accord, ce concert de tous les humains ſur les faits qu'ils apperçoivent par le canal de leurs ſenſations. Quelques Philoſophes ont accuſé ces ſens d'être des témoins trompeurs : mais, dès

(1) Ordiamur igitur à ſenſibus quorum ita clara judicia & certa ſunt, ut ſi optio naturæ noſtræ detur, & ab eâ Deus aliquis requirat, contenta-ne ſit ſuis integris incorruptiſque ſenſibus, an melius aliquid requirat, non videam, quid quærat ampliùs..... Meo autem judicio ita eſt maxima in ſenſibus veritas, ſi & ſani ſunt & valentes, & omnia removentur quæ obſtant & impediunt. *Cic. Acad. Quæſt. lib.* 2.

qu'ils ſont ſains & entiers, leur témoignage eſt irrécuſable. *Cicéron* dit que nous n'avons point de guides plus ſûrs : il remarque que ces témoins ſont incorruptibles : les nourrices, dit-il, les parens, les maîtres, les poëtes, les mauvais exemples peuvent altérer & gâter dans notre ame les autres ſources de la vérité ; mais ils ne peuvent pas corrompre la fidélité de nos ſens, ni déranger le jeu de nos organes (1) : nous ne nous trompons avec eux que lorſque nous ne ſavons pas apprécier l'objet de leurs rapports. Par eux-mêmes ils forcent notre conſentement, & nous inſpirent la même

---

(1) Perturbat nos opinionum varietas, hominumque diſſenſio : & quia non idem contingit in ſenſibus, hos naturâ certos putamus. Illa quæ aliis ſic, aliis ſecùs, nec iiſdem ſemper uno modo videntur, ficta eſſe dicimus, quod eſt longè aliter : nam ſenſus noſtros non parens, non nutrix, non magiſter, non poeta, non ſcena depravat, non multitudinis conſenſus abducit à vero. *Cic. de Legibus lib. 1.*

aſſurance, que tous les autres moyens de connoître, dont la Nature nous a pourvus.

Ce qui caractériſe ces ſens extérieurs, c'eſt que leurs impreſſions ſont toujours accompagnées d'une force invincible, qui nous oblige de rapporter les images qu'ils nous tranſmettent, les ſentimens qu'ils excitent, & aux organes qui leur ont ſervi de canal, & aux objets extérieurs qui ont mis en jeu ces organes. Ainſi, malgré nous, nous rapportons à nos yeux la vue des couleurs, & les couleurs elles-mêmes aux objets qui ont frappé notre vue : c'eſt cette relation extérieure & forcée qui conſtitue & diſtingue nos ſenſations de tous les autres ſentimens : on les appelle *ſenſations*, pour marquer la part que nos ſens extérieurs ont dans la production de cette maniere de ſentir : elle a toujours pour occaſion

36. Caracteres qui diſtinguent les ſenſations d'avec les ſens intellectuels.

une impreſſion actuelle ſur nos organes, & pour terme déterminé, un objet corporel, ſingulier, exiſtant à quelque diſtance. Par-là les ſenſations different eſſentiellement, 1°. des ſentimens intérieurs qui n'ont point d'autre objet que notre ame, par exemple du ſentiment de notre penſée, de notre amour; 2°. des ſentimens vagues, des idées abſtraites, qui, quoiqu'elles aient pour objet des êtres corporels, ne ſont point rapportées à aucun corps exiſtant. L'idée vague d'un cercle, l'idée d'un homme en général, ne ſont pas des ſenſations: les notions du froid, de la chaleur en général, ne ſont que des ſentimens intellectuels, parce qu'encore que, dans leur premiere origine, elles n'auroient pu arriver à notre ame que par le canal de nos ſens, leur retour, leur renaiſſance n'en dépend plus: elles ne ſont plus occaſionnées par aucune

impreſſion ſur nos organes, & elles n'ont pour objet aucun individu exiſtant dans la Nature.

Ces ſens extérieurs, ou, pour parler plus exactement, les organes de notre corps deſtinés à exciter nos ſenſations, ſont bien capables d'être ébranlés; mais ils ſont abſolument incapables de ſentir : les Philoſophes qui les ont analyſés, les Médecins qui les ont diſſéqués, ne les regardent que comme des paſſages ouverts, des canaux élevés pour tranſmettre les impreſſions du dehors, au terme que l'Auteur de la Nature leur a aſſigné. Les yeux les plus perçans n'y ont jamais apperçu que des muſcles, des nerfs, des membranes, des fibres, des humeurs : tous ces vaiſſeaux pourroient-ils être capables de quelques ſentimens ? Puiſque c'eſt l'ame qui rapporte la douleur à ſon bras, la chaleur à ſa main, c'eſt donc dans l'ame que la douleur & la chaleur ont été

37. Nos organes extérieurs incapables de ſentir.

premierement reçues. « Non, *dit* » *Cicéron*, ce n'eſt point l'œil qui » voit, ce n'eſt pas l'oreille qui en- » tend, la main qui ſent : n'arrive- » t-il pas tous les jours que les yeux » étant ſains & ouverts ſur tous les » objets préſens, l'oreille étant frap- » pée par les ſons les plus aigus, » nous ne voyons point, nous n'en- » tendons point (1) ». Une penſée

(1) Nos enim ne nunc quidem oculis cernimus ea quæ videmus. Neque enim eſt ſenſus ullus in corpore, ſed ut non solùm Phyſici docent, verùm etiam Medici qui iſta aperta & patefacta viderunt, viæ quaſi quædam ſunt ad oculos, ad aures, ad nares à ſede animi perforatæ. Itaque ſæpè aut cogitatione, aut aliquâ vi morbi impediti, apertis atque integris & oculis & auribus, nec videmus, nec audimus, & ut facilè intelligi poſſit animum videre & audire, non eas partes quæ quaſi feneſtræ ſunt animi, quibus tamen ſentire nihil queat mens, niſi id agat & adſit. Quid quod eâdem mente res diſſimillimas comprehendimus, ut colorem, ſaporem, odorem, ſonum? Quæ nunquam

qui nous affecte vivement, un accès de douleur qui nous agite fortement, suffisent pour suspendre ou empêcher entierement l'effet des impressions faites sur nous. Ce n'est donc pas assez, pour exciter nos sensations, que nos organes soient émus; il est nécessaire encore que l'ame y soit présente, qu'elle agisse, que son attention soit tournée de ce côté. Quand même ces impressions passeroient jusqu'à notre ame; si de plus grands intérêts l'occupent, si de plus fortes passions l'entraînent ailleurs, ces impressions seront nulles pour elle : *Les hommes courageux ne sentent pas les coups mortels qu'on leur porte dans un combat* (1).

---

quinque nuntiis animus cognosceret, nisi ad eum omnia referrentur, & is omnium judex solus esset. *Cic. Tuscul. lib. 2.*

(1) Viri fortes non sentiunt in acie vulnera. *Tuscul. lib. 2.*

38. QUAND même, ajoute encore Cicéron, tous ces organes diſtingués, ſéparés, éloignés les uns des autres, ſeroient capables de voir ou de ſentir, ces ſentimens iſolés, partagés dans des ſubſtances ſi différentes, ne ſuffiroient pas pour expliquer ce qui ſe paſſe dans notre ame : l'œil n'étant capable que du ſentiment de la vue, ne connoîtroit pas le ſentiment de la chaleur ; la main n'étant capable que de ſentir, elle ne connoîtroit pas le ſentiment de la vue, de l'odorat, &c. Aucun de ces ſens extérieurs ne pourroit donc comparer enſemble les ſentimens qu'ils n'auroient jamais éprouvés : aucun d'eux ne pourroit donc appercevoir ni juger de leurs rapports mutuels, comme nous en jugeons : il ſeroit donc néceſſaire encore de reconnoître dans l'homme une ſubſtance ſimple, unique, qui éprouveroit elle ſeule tous les ſentimens différens épars dans ſes organes,

Idées, ſentimens réſident néceſſairement dans notre ame.

qui en examineroit les rapports particuliers, en faifiroit les divers caracteres avant de pouvoir les affirmer (1). Ainfi, la fenfibilité phyfique qu'on voudroit attribuer à tous & à chacun de nos organes, quoiqu'elle répugne à la Raifon, ne nous difpenferoit pas d'admettre dans l'homme une fubftance fpirituelle qui excluroit non-feulement toute aggrégation, toute compofition de parties étendues, mais toute pluralité de fubftances inétendues, afin d'être feule le juge unique des diverfes fituations de notre corps & des divers états de notre ame.

39. La prétendue fenfibilité phyfique de nos organes n'eft point une fuite de leur organifation.

Si la fenfibilité phyfique étoit, comme on le prétend, une fuite né-

(1) Quod eâdem mente res diffimillimas comprehendimus, ut faporem, calorem, odorem, fonum. Quæ nunquam quinque nuntiis animus cognofceret, nifi ad eum omninò referrentur, ut idem omnium judex folus effet. *Ibidem.*

ceſſaire de la nature de nos organes & du mouvement qu'ils reçoivent, tout ébranlement dans nos organes, ſoit intérieurs, ſoit extérieurs, feroit ſuivi de ſentimens phyſiques, proportionnés aux mouvemens qu'ils éprouvent; & cependant les organes intérieurs de notre corps ſont dans une agitation continuelle, qui n'eſt jamais ſentie. Appercevons-nous en effet le cours rapide des eſprits animaux, qui font jouer tous les reſſorts de notre machine? ſentons-nous le jeu intérieur des nerfs, des muſcles, qui produit tous les mouvemens de nos membres? ſoupçonnoit-on ſeulement la circulation du ſang dans nos veines, la chaleur, l'ardeur brûlante dans laquelle notre cœur eſt continuellement plongé? Non, tous ces mouvemens, quelque violens qu'ils ſoient, dès qu'ils ſont néceſſaires pour le bien-être & la ſanté de notre corps, ne ſont point apperçus. S'ils l'étoient,
nous

nous ferions occupés continuellement des états varians à l'infini par lesquels passe continuellement notre corps : nous n'aurions pas le temps de porter ailleurs notre attention. Tous ces mouvemens intérieurs ne sont suivis de sensations, que lorsqu'ils dénotent des besoins qui pressent, des dangers qui menacent, des maladies qui dérangent : ce qui prouve évidemment que la sensibilité prétendue de nos organes, non-seulement ne vient point de la nature ni de l'organisation de la matiere ; mais que notre ame même n'est sensible que dans les cas & les circonstances que l'Auteur de la Nature a marqués, & que le choix de ces circonstances a été réglé par sa sagesse & sa bienfaisance envers l'homme.

Ces sentimens, qu'on appelle *extérieurs*, ne le sont donc que parce qu'on les rapporte au-dehors de notre ame. C'est dans elle qu'est le siege 40. Pourquoi la Nature nous force de rapporter nos sensa-

tions, & à leurs objets, & à nos organes. véritable de tous nos ſentimens : ſi la Nature nous oblige de les rapporter à nos organes, il eſt facile de comprendre ſes deſſeins & ſes vues : ce rapport étoit néceſſaire pour avertir l'ame de la ſituation de ſon corps, & pour l'intéreſſer à ſa conſervation : d'ailleurs, ce rapport ne nous jette point dans l'erreur, parce qu'il eſt très-vrai que les mouvemens qui s'excitent dans nos organes, ſont toujours analogues aux ſentimens qu'ils excitent dans notre eſprit, & que la vivacité plus ou moins grande de la douleur ou du plaiſir répond toujours au bon état ou au dérangement de nos organes.

Si nous nous trouvons en outre forcés de rapporter nos ſenſations aux objets qui les occaſionnent, c'eſt un trait de bonté & de ſageſſe que nous ne devons pas ceſſer d'admirer dans l'Auteur de la Nature : il vouloit, par ce moyen, nous faire connoître

l'existence, la présence, les distances & les qualités physiques de tous les corps qui nous environnent. Nous ne les voyons point, nous ne les sentons point immédiatement & en eux-mêmes : c'est une maxime certaine chez tous les Philosophes, que nos idées ne représentent jamais l'existence de leurs objets : la même peut convenir & convient en effet à tous les objets qui se ressemblent : jamais elle ne nous présente un individu par exclusion d'un autre. L'idée qu'excite en moi la présence d'un cercle, n'est point l'idée particuliere de ce cercle; nous pouvons avoir la même idée, sans qu'il existe aucun cercle hors de nous. Si donc nos idées étoient séparées de cette force secrete qui nous contraint de les rapporter à cet être existant dans tel endroit, telle position, telle distance, elles n'auroient été d'aucune

utilité pour nous faire connoître tout ce qui exiſte.

Par cette impreſſion néceſſitante qui nous force de rapporter toutes nos ſenſations à un objet déterminé, l'Auteur de la Nature a ſuppléé à ce qui nous manque du côté de la viſion intuitive : par-là nous ſommes auſſi fortement convaincus de ſon exiſtence & de ſes qualités que nous ſentons, comme ſi nous le voyions intuitivement, & ſi nous le ſentions en lui-même ; & il en réſulte, pour tout le genre humain, la même certitude, la même conviction.

A l'égard des qualités ſenſibles que nous ſommes portés à attribuer aux objets extérieurs ; la moindre réflexion ſuffit pour nous faire connoître que nous n'attribuons la chaleur au feu que parce qu'il la cauſe dans notre ame ; la couleur à l'objet coloré, que parce qu'il excite dans

nous ce ſentiment. Ce rapport nous préſente toujours une vérité; parce que les divers degrés de chaleur que nous éprouvons, ſuppoſent toujours plus ou moins d'agitation dans les ſubſtances matérielles qui les produiſent, & les diverſes nuances des couleurs que nous voyons, prouvent un différent tiſſu dans les ſurfaces des objets auxquels nous les avons rapportées. Ce rapport auquel la Nature nous néceſſite eſt donc le ſeul moyen qu'elle pouvoit nous donner pour connoître l'exiſtence & les qualités des objets diſtingués de notre ame.

Les premieres années de notre âge ſe paſſent à recevoir des objets extérieurs, toutes ces impreſſions ſenſibles qui nous les font connoître; mais, à meſure que ces connoiſſances ſe multiplient, l'homme devient capable de réflexion: il s'éleve au-deſſus des objets extérieurs, pour ſe connoître lui-même, & pour approfon- 41. Sens intérieurs. Le ſens intime.

dir les rapports qu'il a déja connus par le ministere de ses sens : alors un nouvel ordre de témoins se présente; ils lui rapportent tout ce qui peut l'intéresser dans ses recherches, & l'aider dans ses réflexions. Si, détaché de tout autre objet, l'esprit s'applique à se connoître lui-même; s'il veut se donner le spectacle des opérations de son entendement, des affections de son ame, des forces qui donnent le mouvement à l'un & à l'autre; s'il veut considérer tous ces sentimens qui se succedent, ces troubles qui dans lui préparent les orages, ce calme qui suit les tempêtes; il trouve au-dedans de lui un témoin qui est lui-même, & qui l'informe de tout ce qui s'y passe: tous ces sentimens qui s'élevent se font appercevoir : il se contemple, il se sent, il se touche lui-même; & c'est ce sentiment réfléchi que les Anciens nommoient le *tact inté-*

rieur (1), que les nouveaux Métaphyficiens appellent le *fens intime*, parce qu'il nous avertit de tout ce qui fe paffe dans le fond & l'intérieur de notre ame. Les impreffions actuelles que j'en reçois, me font connoître l'exiftence, la préfence des divers états de mon ame : leur fouvenir, accompagné des circonftances particulieres où ils fe font élevés, me fert à juger de leur exiftence paffée : leur fimple retour ifolé, féparé de toutes ces occafions qui les ont fait naître, me met à portée de juger des divers traits qui les diftinguent, & des relations qu'ils ont entre eux, fans aucun rapport à leur exiftence ou

(1) Quid de tactu & eo quidem quem Philofophi interiorem putant, aut doloris, aut voluptatis, in quo Cyrenaïci folo putant veri effe judicium, quin fentiatur ? Poteft-ne quifque dicere inter eum qui doleat & inter eum qui in voluptate fit, nihil intereffe ? Aut ita qui fentiat non apertiffimè infaniat ? *Cic. Acad. Quæft. lib.* 2.

non-existence présente ou passée.

42. Le sens moral. Si l'homme tourne ses réflexions sur les êtres raisonnables au milieu desquels il vit ; s'il veut étudier les relations morales qu'il a avec eux, les obligations qu'il a à remplir à l'égard de ses semblables, les droits qu'il a sur eux ; s'il s'applique à observer les penchans, les actions qui peuvent l'anoblir & l'élever, l'avilir ou le dégrader à ses propres yeux ou au jugement des autres ; il trouve dans lui-même un maître qui lui dicte ses devoirs : sa conscience loue & approuve le bien qu'il a fait, & l'engage à persévérer dans l'amour de ce qui est honnête ; elle lui reproche ses infidélités ; un instinct secret, qui prévient l'exercice de sa Raison, le porte du côté de la vertu, le détourne du vice ; & c'est cet instinct qu'on appelle le *goût naturel du bien honnête*, ou le *sens moral*. Les impressions actuelles que j'en reçois,

me font connoître la moralité des actes que j'exerce actuellement. Leur souvenir, accompagné des circonstances particulieres où elles se sont élevées dans mon ame, me sert à juger de la moralité des actes que j'ai autrefois exercés. Leur simple retour nu & isolé, séparé de l'objet & des occasions qui les ont fait naître, me met à portée de juger de la moralité de nos actions en général, sans aucun rapport à leur existence ou non-existence présente ou passée.

Si l'homme, dans le cours de ses méditations, dans la plus profonde retraite, veut retourner à l'étude des êtres sensibles dont il a apperçu autrefois les images; quoiqu'ils soient éloignés de sa vue, il retrouve dans lui-même les idées qu'il en a eues; elles renaissent sans aucun concours, aucune dépendance de ses sens extérieurs: elles perséverent dans son ame, au gré de sa volonté, & selon 43. L'évidence de nos idées qui correspond aux sensations de la vue.

la mesure de son attention : une lumiere plus douce & plus tranquille que celle qui avoit autrefois frappé ses yeux, répand un nouveau jour sur tous ces objets qui reparoissent, & lui en découvrent les caracteres distinctifs, les rapports, l'ordre & la suite, avec autant d'assurance que s'ils étoient encore présens à ses yeux : c'est cette lumiere de l'ame, cette clarté qui part de ses propres idées, qu'on appelle l'*évidence*. Les impressions actuelles de la lumiere sur mes yeux, me font connoître l'existence & la présence des corps visibles qui m'environnent. Le souvenir de ces impressions, accompagné de toutes les circonstances dans lesquelles elles ont frappé mes yeux, me sert à juger de leur existence passée. Le retour des idées qu'elles m'ont procuré, séparé des occasions & des objets individuels qui les ont fait naître, me met à portée de prononcer sur les divers traits qui les

caractérisent, sur les relations qu'ils ont les uns avec les autres, sans aucun rapport à leur existence ou non-existence présente ou passée.

SI son goût le porte à méditer, à raisonner sur les autres sensations distinguées de la vue, & sur les qualités invisibles des corps qu'il a autrefois senties; il trouve dans lui les mêmes ressources : dans le plus grand calme de ses sens extérieurs, les mêmes sentimens qu'il a éprouvés autrefois, se réveillent, se reproduisent, non pas avec cette force qu'ils tiroient autrefois de la commotion de ses organes, mais avec assez de sensibilité pour en reconnoître les véritables notions, pour en discerner les nuances, pour en suivre l'ordre & la progression, & juger de leurs différens rapports : & ce retour des sensations, ce souvenir des impressions qu'elles nous ont faites, excite dans nous des sentimens

44. Sentimens intellectuels correspondans aux quatre autres sensations.

qu'on appelle purement intellectuels, pour les oppofer aux fentimens qui ont pour caufe les impreffions actuelles faites fur nos organes. Les impreffions actuelles faites fur les organes du toucher, de l'ouie, de l'odorat & du goût, me font connoître l'exiftence & les qualités fenfibles & invifibles des corps durs, fonores, odoriférans, &c. Le fouvenir de ces impreffions, accompagné de toutes les circonftances dans lefquelles elles ont frappé mes fens, me fert à juger de leur exiftence & de leurs qualités paffées. Le retour de ces fentimens féparé de toutes les occafions & des objets individuels qui les ont fait naître, me met à portée de prononcer fur les traits qui les diftinguent, fur les relations qu'ils ont enfemble, fans aucun rapport à leur exiftence ou non-exiftence préfente ou paffée.

45. Senfations de nos femblables.

ENFIN, fi le defir d'étendre nos connoiffances nous infpire le defir

de nous occuper des objets qui n'ont jamais frappé nos sens, des révolutions, des événemens dont nous n'avons point été les témoins, la Nature nous a donné, dans le commerce avec nos semblables, un supplément à nos propres sensations. Nous trouvons dans la révélation des témoins qui ont vu eux-mêmes les objets éloignés de notre présence, dans la tradition constante des Historiens qui nous racontent les événemens passés, une autorité qui nous décide : nous regardons les sensations qu'ils ont éprouvées comme les nôtres. Nous nous persuadons que nous devons y ajouter la même foi que nous voudrions qu'on eût pour elles; &, par un instinct naturel qui prévient toutes les réflexions de la Raison, l'autorité des témoignages de nos semblables sur les faits, dans un grand nombre de circonstances, est telle, que nous ne pouvons pas plus

leur refuser notre consentement qu'à nos propres sensations. Cet instinct est un nouveau moyen que la Nature elle-même a mis à notre portée, pour augmenter la masse de nos connoissances.

46. Analogie des sens intérieurs avec les sens extérieurs.

CES cinq sens intérieurs, savoir, le sens intime, le sens moral, l'évidence, les sens intellectuels, & la révélation ou le témoignage de nos semblables, sont de nouveaux secours que l'Auteur de la Nature nous a fournis abondamment, pour suppléer, ou au silence, ou à l'inaction de nos sens corporels, ou à leur impuissance: ils different les uns des autres, & par les divers côtés de l'ame qu'ils atteignent, & par les divers objets qu'ils présentent, & par les diverses impressions qu'ils nous causent: néanmoins on peut remarquer qu'ils ont entre eux beaucoup d'analogie & de ressemblance; plusieurs d'entre eux ne sont qu'une suite & une

réminiſcence des autres. Ce qui démontre que tous ces préſens faits à l'homme ne ſont point l'effet du haſard, ou la production d'une Nature aveugle, & que les uns & les autres nous ont été donnés par un être ſage, d'après un même plan & dans les mêmes intentions; c'eſt que les ſens intellectuels, malgré leur plus grande énergie, ne nous découvrent, dans la région des eſprits, que les mêmes faces, les mêmes rapports que les ſens extérieurs nous montrent dans la région des corps, & que ceux-ci ne nous manifeſtent point dans l'enſemble des êtres matériels, tout ce que les ſens intérieurs nous laiſſent ignorer dans le cercle des êtres & des rapports ſpirituels. Nous aurons lieu d'étendre ces réflexions, en parlant des bornes miſes à l'activité de notre eſprit, au milieu des ſecours qui lui ont été offerts.

Toutes ces puiſſances accordées à

l'homme pour lui fournir les objets de ſes connoiſſances, ſont encore les motifs qui donnent à ſon eſprit le mouvement & l'action, & qui lui appliquent les forces deſtinées à le tirer de ſon inertie.

Nous allons les analyſer ces forces dans le Paragraphe ſuivant.

PARAGRAPHE IV.

Analyſe raiſonnée des forces données à l'homme pour déterminer ſa Raiſon.

Nous prions nos Lecteurs de donner une attention particuliere aux principes que nous allons établir dans ce Paragraphe. Ils renferment tout le ſyſtême de la Nature & le méchaniſme de la Raiſon.

47. Forces communiquées. En créant la matiere, le premier être lui communiqua la meſure de

mouvement qui lui eſt néceſſaire : il établit des loix pour en régler la communication & le partage entre les diverſes portions de l'étendue : un mouvement de percuſſion & de répercuſſion, d'attraction ou de gravitation, décide dans tous les corps de leurs propriétés, de leur état, de leurs fonctions, de la place qu'ils doivent occuper les uns à l'égard des autres, & l'ordre, la beauté, l'harmonie de cet univers ne ſont entretenus que par l'obſervation conſtante des loix générales du mouvement.

par la Nature à tous les êtres, ſur-tout aux êtres vivans.

Il eſt facile ſur-tout, en conſidérant les êtres vivans, de juger des deſſeins & des motifs de celui qui leur a départi les mouvemens qu'ils éprouvent. Un être ſage pouvoit-il accorder, même pour un temps déterminé, l'exiſtence & la vie, ſans avoir pris les meſures néceſſaires pour la conſervation de ſes œuvres & l'exécution de ſes volontés ? Il étoit

donc indiſpenſable qu'il accordât, avec l'exiſtence & la vie, un penchant qui portât tous les êtres vivans à ſe la conſerver & à la défendre. On n'en a jamais vu aucun ſans remarquer dans lui cet inſtinct, d'une maniere plus ou moins ſenſible.

Les végétaux attirent à eux tous les ſucs capables de favoriſer leur accroiſſement, de faire éclôre leurs fleurs, de mûrir leurs fruits, de féconder leurs graines. Le même inſtinct porte les animaux vers ces plantes ſalubres qui peuvent entretenir leurs forces & conſerver leur ſanté, & les détourne de toutes celles qui pourroient leur nuire : on obſerve, juſques dans les plus vils inſectes, ce mouvement d'attraction qui les conduit vers tout ce qui eſt convenable à leur nature, & qui les éloigne de tout ce qui lui eſt contraire.

Dans l'homme, l'animal eſt mû par les mêmes reſſorts; &, avant

même que la Raiſon puiſſe agir, il eſt entraîné par ſes goûts, ſes penchans, vers tout ce qui peut contribuer à la conſervation de ſon corps & à la perfection de ſon être (1).

L'ESPRIT de l'homme, cette portion de lui-même qui l'approche ſi près de la Divinité, comme dit *Cicéron*, feroit-il d'une condition pire que la matiere? auroit-il été créé avec le pouvoir d'agir, ſans aucune force qui pût le mettre en action? Dieu lui auroit-il donné des facultés, ſans aucun mobile pour les mettre en exercice? Non ſans doute; & c'eſt dans lui principalement que nous appercevons un amour ardent de ſon bien-être, un deſir continuel de 48. Forces communiquées par la Nature aux êtres ſpirituels.

(1) Nullum poteſt eſſe animal, in quo non & appetitio ſit, & declinatio naturalis. Appetuntur autem quæ ſecundùm naturam ſunt, declinantur contraria.... Quod autem refugit, id contra naturam eſt. *Cic. de nat. Deor.*

s'élever, de se perfectionner : de-là cette soif insatiable de la science, qui ne cesse de l'occuper pendant sa vie, cette application à chercher son bonheur dans tous les objets qui se présentent, qui ne cesse de le mouvoir & de l'attacher.

Mais tous ces objets, qui produisent dans son ame tant d'agitations, tant de révolutions, ne l'intéressent que sous deux rapports qui ont la force de l'attirer : la vérité & la bonté. L'une agit sur son entendement ; elle se le soumet, elle l'enchaîne : l'autre parle à son cœur ; elle se l'attache, elle enflamme ses desirs, elle les satisfait. Notre ame n'est accessible que par ces deux endroits : nous ne connoissons que ces deux mobiles qui puissent pénétrer jusqu'à elle, & exercer sur ses facultés une sorte d'empire. La beauté elle-même n'est qu'une partie de ce bien qu'on appelle agréable : l'admiration, les transports qu'elle

çaufe, ne font que le réfultat des impreffions de la vérité & de la bonté répandues fur un nombre d'objets dont l'enfemble forme un tout régulier. Le bon goût, qui nous fait difcerner la beauté, n'eft autre chofe que la Raifon elle-même, perfectionnée par l'expérience & l'habitude, pour juger, ou dans l'ordre intellectuel, ou dans l'ordre moral, ou dans l'ordre phyfique, des juftes proportions & de l'harmonie des diverfes parties qui concourent à former un tout. Mais c'eft toujours le vrai & le bien qui en font le mérite, & qui font les fondemens de ces proportions : ce n'eft que par ces deux forces réunies que le beau agit fur nous, & y produit l'amour, l'eftime & l'admiration.

On a demandé, comme un préalable à tout autre éclairciffement, quelles font les loix effentielles de la premiere conftitution de notre 49.

Loix effentielles de la conftitution des efprits, d'où déri-

vent les deux forces motrices, la vérité & la bonté.

esprit : elles suivent des principes que nous venons d'établir. Tous les êtres, ceux même qui sont destitués de sentimens, sont mûs & attirés par les qualités des objets qui peuvent leur être utiles, & contribuer à leur perfection. L'esprit de l'homme ne peut se nourrir, s'élever, perfectionner ses facultés, que par la connoissance de la vérité, l'amour & la recherche du bien honnête : il doit donc, par sa constitution même, être attiré, captivé par ces deux qualités des objets qui parviennent à sa connoissance : l'Être suprême, qui lui a donné l'existence, a dû, comme à toutes les autres créatures, lui assigner une fin & lui donner les moyens nécessaires pour y arriver. Puisqu'il a donné à l'homme la faculté de connoître & d'aimer, il a donc dû, d'un côté, lui donner un desir, une tendance vers tout ce qui lui présente le vrai & le bien; &,

de l'autre, donner à la vérité, à la bonté des objets, une force capable de le mouvoir & de l'attirer. Puiſqu'il a donné à la vérité, à la bonté, une ſorte de puiſſance & d'empire ſur notre eſprit ; il a dû, en conſéquence, inſpirer à l'homme un reſpect, une ſoumiſſion, un attachement pour tout ce qui lui paroît avoir les caracteres du vrai & les attraits du bien ; de même que, puiſqu'il a deſtiné l'œil à recevoir les rayons de la lumiere, il a dû, en conſéquence, diſpoſer cet organe pour recevoir & tranſmettre ces rayons. L'expérience de tous les jours confirme tous ces raiſonnemens. Dans toutes nos études, nous ne cherchons que la vérité ; nous reſpectons ſa voix ; & ſi nous tombons ſouvent dans l'erreur, c'eſt qu'elle nous eſt préſentée ſous les couleurs de la vérité. Nous n'aimons que le bien : lui ſeul peut nous attacher ; & ſi nous

nous laiſſons aller au mal, c'eſt qu'il s'offre à nous ſous l'apparence du bien : une force ſupérieure à tous nos efforts ne nous permet pas de donner notre conſentement à ce qui nous paroît faux, ni d'aimer & courir après ce qui nous paroît un mal.

50. Ces deux premiers mobiles agiſſent ſur notre ame, avantqu'elle ait connu les principes de leurs forces.

TELLES ſont les loix eſſentielles de la premiere conſtitution de nos eſprits : il eſt facile de les comprendre & de les expliquer, en conſidérant l'homme dans les mains d'une cauſe ſouverainement ſage & intelligente ; mais il ſeroit également néceſſaire de les admettre, quand nous les conſidérerions ſous la puiſſance du haſard & l'empire d'une Nature aveugle.

Les Athées eux-mêmes ſeroient forcés de reconnoître la vérité de ce fait. Tous les êtres en général ont un attrait, un inſtinct qui les meut, qui les attire vers tout ce qui peut conſerver, étendre & perfectionner l'exiſtence qu'ils ont reçue. Il en eſt de ces deux

reſſorts

ressorts qui agissent sur les esprits, comme de ceux qui s'exercent sur les corps ; les uns & les autres tirent l'énergie de leurs forces de la Nature même, de la constitution de notre être, indépendamment de nos lumieres & de notre liberté. Lorsqu'ils ne trouvent point d'obstacle, ils se développent, & produisent par eux-mêmes tous leurs effets.

Les forces matérielles, sans être connues, conduisent à leur fin des êtres incapables de connoissance & de réflexion. Les forces intellectuelles élevent, perfectionnent & conduisent à leur fin des êtres capables de connoissances & de réflexions, avant même qu'ils aient reconnu les principes de cette force qu'ils éprouvent, avant d'avoir réfléchi sur les regles suivant lesquelles s'en fait l'application & le partage, pourvu qu'ils ne se soient point soustraits à ses impressions. C'est ce qui nous a donné tant d'hommes

ſavans & raiſonnables, qui cependant n'ont jamais réfléchi ſur les forces véritables de la Raiſon.

51. Deux autres forces motrices, la fauſſeté & le mal paroiſſent oppoſées, & ne le ſont pas.

A ces deux premiers mobiles ſi puiſſans, paroiſſent oppoſées deux autres forces qui nous meuvent dans un ſens contraire, la fauſſeté & le mal. Elles ont ſur notre eſprit un même poids que la vérité & la bonté; mais elles tirent de celles-ci toute leur énergie & leur action : l'erreur ne nous inſpire de la crainte & de l'averſion, que parce que la vérité nous attire & nous ſoumet; & le mal ne nous répugne & ne nous éloigne, que parce que le bien nous attache & nous plaît. Ces deux ſous-agens ſe réuniſſent donc aux deux autres pour produire un même effet: nous embraſſons la vérité d'autant plus volontiers, que nous déteſtons plus ſincerement l'erreur; & nous aimons le bien avec d'autant plus d'ardeur, que nous craignons davan-

tage de nous livrer au mal. L'improbation donnée à l'erreur eſt un conſentement donné à la vérité; & la haine du mal eſt un amour réel du bien.

52. Deux autres mobiles : la vrai-ſemblance & l'apparence du bien paroiſſent oppoſées, & ne le ſont pas.

Deux autres forces paroiſſent encore oppoſées aux deux premiers mobiles indiqués, *la vrai-ſemblance* & *l'apparence du bien* : celles ci ſemblent en effet combattre directement les impreſſions des premieres, & nous entraîner dans un ſens contraire : de ces deux ſources funeſtes ſont nées parmi les hommes, tous les doutes, les erreurs, les contradictions, les diviſions, les ſectes.

Si, dans la ſphere de nos connoiſſances, toutes les propoſitions avoient été évidemment vraies ou évidemment fauſſes, la vérité n'auroit jamais ſouffert aucune éclipſe; mais des propoſitions vraies ont paru fauſſes; des propoſitions fauſſes ont paru vraies : ſouvent d'une même propoſition nous voyons partir des traits

de lumiere, qui ſont une preuve de ſa vérité; nous y voyons encore des ténebres, qui ſont un argument de ſa fauſſeté; & l'on n'a point encore aſſez approfondi ce myſtere: c'eſt ici la ſource preſque unique des égaremens de l'homme. C'eſt ſur cette énigme que les Pyrrhoniens ont établi leur ſyſtême, & la néceſſité d'un doute général.

S'il étoit vrai que la ſeule apparence du vrai, ſans aucune réalité, a, par elle-même, ſur notre eſprit, une même force, un poids égal à celui de la vérité, ſans qu'il nous reſtât aucun moyen aſſuré pour diſcerner ces deux agens l'un de l'autre, alors prévaudroit ce principe fondamental du pyrrhoniſme : *Toute propoſition, quelque évidente qu'elle ſoit, peut être combattue par une autre propoſition vraiſemblable, d'un poids égal.* Alors, s'il étoit poſſible de révoquer en doute toutes les vérités, il faudroit le faire: mais il eſt très-faux qu'il y ait dans la

Nature une vraie & une fausse évidence : que l'une & l'autre exerce un même empire sur notre esprit, & qu'il ne nous reste aucun moyen pour les discerner.

Une proposition n'est vrai-semblable que parce qu'elle renferme ou qu'elle exprime une vérité ; & c'est toujours la vue de cette vérité qui fait sur nous toute l'impression que nous rapportons à la vrai-semblance. Si-tôt que nous avons distingué la vérité dans une proposition qui paroît vraie, d'avec la fausseté qu'elle contient ou qu'elle exprime, non-seulement l'impression qu'elle commence à nous faire, ne combat plus la vérité ; mais l'impression qui part de la fausseté, se réunit à celle de l'évidence, pour confirmer la vérité qui a été extraite de la proposition vrai-semblable. 53.

La vrai-semblance tire toute sa force de l'évidence.

Pierre soutient que le corps A est de figure ronde, & d'une couleur rouge ; Paul affirme au contraire que

le même corps eſt de figure triangulaire, & d'une couleur jaune : voilà deux diverſes impreſſions, qui les jettent dans une contradiction palpable : chacun a l'évidence de ſon côté ; elle ne dicte à chacun que ce qui eſt vrai ; mais chacun ne voit dans le corps A, que la moitié de la ſurface : ce qu'ils voient l'un & l'autre ne les trompe point, mais ils ſe trompent, parce qu'ils jugent ce qu'ils ne voient point. Dès qu'ils auront apperçu tous les deux la totalité de la ſurface, ils jugeront eux-mêmes que leurs propoſitions reſpectives étoient inſoutenables ; & ils rendront l'un & l'autre hommage aux vérités qu'ils appercevoient, en portant tous les deux des jugemens faux.

Voilà, en abregé, l'hiſtoire de toutes les conteſtations, de toutes les erreurs réfléchies que nous déplorons encore. Ce que chacun des contendans voit évidemment, ce qui les frappe, c'eſt

l'évidence de la vérité qu'ils apperçoivent, & non pas une force diſtinguée de l'évidence : mais tous les deux jugent ce qu'ils ne voient pas, ou plus qu'ils ne voient ; & c'eſt cette inconſidération qui fait ſoutenir ſouvent à tous les deux le parti de l'erreur.

Quelque nouveau que paroiſſe ce principe fondamental, il eſt démontré par une expérience de tous les jours, par un fait ancien, perſévérant, notoire, inconteſtable.

Dans toutes les diſputes, les conteſtations qui ſe ſont élevées depuis l'origine du monde, jamais les deux contendans ne ſe ſont accordés qu'en diſtinguant, dans les propoſitions qui les diviſoient, un ſens vrai, qui a été reconnu vrai ; un ſens faux, qui a été reconnu faux : au moment de cette reconnoiſſance, l'objection perd ſa force ; elle ne fait plus d'impreſſion contre la vérité : preuve ſenſible que toute la force qu'elle exerçoit

ſur notre eſprit, partoit de la vérité qui y étoit renfermée, & non pas de la fauſſeté qu'elle exprimoit : en ſorte que l'imperturbabilité de la ſcience conſiſte & a toujours conſiſté dans la facilité d'appercevoir du premier coup-d'œil tous les ſens renfermés dans une objection vrai-ſemblable ; & de ſaiſir l'accord des vérités qu'elle contient, & l'oppoſition des erreurs qu'elle exprime ou qu'elle inſinue avec les principes & les vérités déja connues.

54. Premier moyen de dépouiller une propoſition vrai-ſemblable de ſa vrai-ſemblance.

DANS toutes les matieres qui ne paſſent pas les bornes de notre Raiſon, nous avons un moyen ſûr pour diſcerner, dans une propoſition vrai-ſemblable, la vérité qu'elle renferme, d'avec la fauſſeté qu'elle exprime, ou la vérité qu'elle exprime, d'avec la fauſſeté qu'elle renferme. Nous ne tirons pas ce moyen de la différence des impreſſions que les deux contendans reçoivent, puiſqu'elles partent toutes deux de l'évi-

dence, mais d'un nouveau procédé que nous employons nous-mêmes tous les jours dans nos calculs. Dès qu'ils souffrent quelques contradictions, ou qu'ils font naître le moindre doute, si nous avons donné plus de valeur à un des chiffres qu'il n'en a, comment réparons-nous notre défaut d'attention ? Nous commençons un nouvel examen, de nouvelles combinaisons, de nouvelles comparaisons, additions, soustractions; & bientôt nous reconnoissons la source de notre erreur. Lorsque le résultat de nos opérations donnera toujours la même somme, l'exactitude de nos calculs sera démontrée, & tous ceux qui en douteroient encore après ces vérifications, seront regardés comme des insensés.

Nous avons la même conduite à tenir, pour discerner l'erreur de la vérité, dans une de ces propositions qu'on appelle vrai-semblables. Pesons

de nouveau la valeur de tous les termes ; rapprochons-les les uns des autres, pour en connoître les vrais rapports ; comparons la somme totale de ces vérités avec celles qui précedent & avec celles qui suivent : si nous nous sommes trompés, la discordance des propositions nous découvrira bientôt notre écart : nous trouverons facilement le chiffre à qui nous avons supposé plus de valeur qu'il n'en avoit ; nous verrons le point précis où nous avons commencé à nous faire illusion, & de combien nous nous sommes écartés de la vérité. Si, au contraire, tous les membres de la proposition s'accordent avec les principes & les conséquences ; si nous sentons la justesse de leurs rapports, l'appui & le soutien qu'ils se donnent l'un à l'autre, il ne sera plus possible de douter de la précision de nos idées, de l'exactitude de nos jugemens ; & on ne pourra plus en contester la vé-

rité, ſans s'expoſer à être taxé d'aveuglement ou de folie.

Pour dépouiller une propoſition de toute ſa vrai-ſemblance, nous avons une autre voie, lorſqu'elle eſt ſoutenue par les uns, combattue par les autres. L'un & l'autre parti s'applique à développer tous les ſens qu'elle préſente. Le parti qui la ſoutient inſiſte ſur tous les ſens vrais qu'il croit appercevoir, & en éloigne tous les ſens faux : le parti qui la combat inſiſte ſur tous les ſens faux qu'il croit vrais, & en écarte tous les ſens vrais qu'il croit faux. C'eſt à nous à profiter de leurs réflexions, pour ſaiſir, d'un côté, l'enſemble des vérités que l'un & l'autre ſoutient, & les concilier entre elles & les autres vérités connues, qu'elles ne manqueront pas d'appuyer, ou dont elles-mêmes ſe trouveront ſoutenues, &, d'un autre côté, pour ſaiſir l'enſemble des erreurs que l'un & 55. Second moyen.

l'autre parti défend, & appercevoir l'oppofition qu'elles ont avec les vérités qui frappoient tous les deux.

C'eft ainfi, qu'après avoir examiné les objections des Pyrrhoniens contre les affertions des Dogmatiftes, nous avons enfin apperçu & les vérités qui perfuadoient les uns & les autres, la chaîne qu'elles formoient avec tous les principes déja reconnus, & la fuite des erreurs défendues par les uns & les autres, leur contrariété avec les vérités qu'ils avoient apperçues. C'eft à ce premier trait de lumiere que nous fommes redevables de toutes les autres découvertes que nous avons faites fur les forces de la Raifon & la certitude de nos connoiffances.

Tous ces principes s'appliquent également à l'apparence du bien. Lorfqu'on a féparé le bien qu'un objet nous offre d'un côté, d'avec le mal qu'il nous offre de l'autre,

il n'eſt plus poſſible que ce dernier côté ait pour nous le moindre attrait; &, pour opérer ce diſcernement, nous avons la même facilité que pour ſéparer la vérité d'avec la fauſſeté, dans une propoſition vrai-ſemblable. Il en eſt du bien agréable comme du bien honnête. Tous ont action ſur notre cœur; & les impreſſions que nous en recevons ſont également infaillibles, parce qu'elles partent également de la Nature: mais ſi nous confondons l'impreſſion de l'une avec l'impreſſion de l'autre; ſi nous ne voulons reconnoître de bien honnête que celui qui eſt utile; ſi nous ne voulons conſidérer, dans un objet, que la face ſous laquelle il préſente un avantage réel, & que nous ne donnions aucune attention aux différens côtés ſous leſquels il peut être déshonorant; nous tombons alors dans l'erreur, par une ſuite des principes que nous avons établis, parce que nous jugeons ce que

nous ne ſentons point, ou nous affirmons plus que nous ne ſentons.

56. Toutes ces forces n'agiſſent que par le miniſtere des ſens intérieurs & extérieurs.

Le vrai, le bien, ſont donc les ſeules forces motrices qui puiſſent agir ſur notre eſprit, pour le déterminer dans ſes jugemens : les autres motifs particuliers peuvent ſe rapporter à ces deux motifs généraux ; & la force qu'ils exercent ſur notre entendement ou notre volonté, n'eſt qu'une émanation de ces deux premiers mobiles. Mais aucun d'eux ne peut agir ſur nous, que lorſqu'ils ſont préſens à notre ame, & que notre ame eſt attentive à leur préſence : or leur action ne peut arriver juſqu'à elle que par le miniſtere de nos ſens, ſoit intérieurs, ſoit extérieurs : le vrai ne nous frappe qu'autant qu'il eſt apperçu ; le bien ne nous touche qu'autant qu'il eſt ſenti. C'eſt donc toujours immédiatement, ou par l'évidence de nos idées, ou par la vivacité de nos ſentimens, ou par la force de nos ſenſations, ou par le

poids & l'autorité des ſenſations de nos ſemblables, que la vérité produit dans nous la conviction ; que le bien nous excite à l'amour. Auſſi, dans ſes plus fortes affections, dans ſes jugemens les plus décidés, le premier & le dernier motif ſur lequel la Raiſon s'appuie, & qu'elle donne pour le fondement de ſa perſuaſion, c'eſt qu'elle voit évidemment ce qu'elle affirme ; c'eſt qu'elle ſent intimement l'honnêteté de l'action qu'elle approuve : c'eſt que ſes ſens ſont fortement ébranlés par l'action des corps dont elle juge les qualités.

Avant de faire droit à toutes ces impreſſions, l'ame réfléchit, rapproche les objets, les compare, raiſonne ſur leurs rapports mutuels : ces précautions ſont ſouvent néceſſaires pour augmenter la force des impreſſions ; mais, dès qu'une fois cette force eſt ſentie, l'ame n'a plus beſoin de raiſonnement ; &, avant de connoître

l'étroite liaison qu'ont avec la vérité toutes ces impressions, sans savoir positivement le degré de confiance que méritent tous ces motifs, ils ont produit tout leur effet, & , par un mouvement de la Nature, que nous ne pouvons pas suspendre, l'ame est convaincue.

57. Elles ont par elles-mêmes une même action, & produisent une égale certitude.

CES impressions, quoique transmises à notre ame par des moyens si différens, ont, par elles-mêmes, un même empire sur elle, une maniere de la toucher, également sûre. Le bien & le vrai pesent également sur notre esprit, soit qu'ils soient vus par la clarté de nos idées ; soit par les sentimens de tous nos sens intellectuels ou corporels : ils sont également susceptibles de vivacité ; ils peuvent faire à notre esprit la même violence, & lui imposer la même nécessité ; l'immutabilité ou la contingence des objets n'apporte aucune différence dans la certitude qu'ils produisent en

nous. Ces deux qualités n'influent point dans les jugemens que nous portons, & nous ne sommes pas moins convaincus de l'existence des corps qui frappent nos sens, que des rapports du cercle avec le quarré.

Cette proposition, *Le soleil existe, éclaire, féconde, échauffe la terre*, est capable de produire sur nous un même degré de certitude que cette proposition, *Le cercle est rond, & ne peut pas être quarré.* On affirme un fait, & l'on n'examine pas si le contraire est possible ou non.

Il est facile de nous en convaincre. C'est l'Auteur de la Nature qui a créé toutes ces forces : leurs impressions partent donc de la constitution de notre être : or, dès qu'elles prennent leurs sources également dans la Nature, elles sont d'une conduite également sûre. Jamais la Nature, si elle n'est dépravée, ne peut nous égarer. *Nous ne pouvons pas*,

dit Cicéron, avoir de guide plus fidele : » Tous ces grands Hommes, dont » on célebre la valeur, la sagesse, » la modération, dans les commen- » cemens de Rome, avoient été » instruits à son école : ils n'avoient » point étudié la Philosophie ; ils » avoient trouvé dans eux-mêmes » un meilleur maître (1) ». Les services que peuvent nous rendre les Philosophes, c'est de nous apprendre à écouter la voix de la Nature, à discerner ses impressions. Un Auteur de notre siecle a été applaudi, pour avoir enseigné que la perfection des beaux Arts consistoit dans l'imitation de la Nature. Nous pensons que la perfection de toutes les Sciences

---

(1) Quos bonos viros, fortes, justos, moderatos aut audivimus in republicâ fuisse, aut ipsi vidimus, qui sine ullâ doctrinâ naturam ipsam secuti, multa laudabilia fecerunt, eos meliùs à naturâ institutos fuisse, quàm institui possent à philosophiâ. *Cic. lib. de Fin. 5.*

& de tous les Arts confifte bien moins à copier & contre-faire fes ouvrages, qu'à étudier fes procédés, à fuivre fidelement fon inftinct, & à s'attacher à fes principes. Tel eft le véritable objet de la Philofophie : elle n'eft point chargée de nous ouvrir une nouvelle route, mais de nous faire rentrer dans celle de la Nature. En nous donnant une autre direction, elle n'a fait que corrompre nos voies, & nous égarer; & je ne fais pas, difoit Cicéron, pourquoi nous étudions encore une pareille Philofophie (1).

Or, c'eft la Nature qui porte encore aujourd'hui tous les hommes à

(1) Philofophorum difciplinæ quæ rem ullam virtutis expertem, aut in bonis, aut in malis numerent, eas, non modò nil adjuvare arbitror, neque affirmare quò meliores fimus, fed ipfam depravare naturam...... Quòd fi ita fit : cur opera philofophiæ fic danda, nefcio. *Cic. de Fin. lib. 3.*

ajouter foi aux impressions de leurs sens, aux témoignages réunis de leurs semblables; tous les jugemens qu'ils portent sur les faits, sont donc aussi certains pour eux que ceux qu'ils portent d'après l'évidence de leurs idées.

Il ne nous est pas plus possible de résister à un motif qu'à l'autre; & il faudroit être aussi insensé pour douter de sa propre existence, de l'existence de la ville de Rome, comme pour douter de la rondeur du cercle.

58. *Elles ne nous sont pas toujours également appliquées.*

Il est vrai néanmoins que tous ces motifs, que la Nature nous a donnés, n'ont pas toujours l'effet qu'ils sont capables de produire. Leurs forces ne sont pas toujours également développées, également accueillies: quelquefois tous ces agens ne nous frappent que de loin, & leurs impressions sont très-foibles: quelquefois ils ne nous touchent qu'en passant, & leurs impressions sont aussi-tôt effacées: souvent ils

nous font des impreſſions aſſez profondes ; mais c'eſt en concurrence avec un grand nombre d'objets, ou trop voiſins, ou trop différens pour que leurs impreſſions ſoient clairement apperçues : ce n'eſt point dans ces impreſſions foibles, paſſageres ou confuſes, que nous reconnoiſſons la voix de la Nature, & que nous pouvons trouver une pleine aſſurance dans nos jugemens.

Lors même que les impreſſions de tous ces motifs ſont fortes, conſtantes, perſévérantes, il ne tient qu'à nous d'empêcher leur effet, & de nous ſouſtraire à leur action.

Les loix de la communication des mouvemens & de la gravitation ſont les mêmes dans le monde corporel & dans le monde intellectuel. Un corps qui fuit devant un autre, ou qui ne lui préſente qu'obliquement une petite partie de ſa ſurface, ou ne reçoit point, ou n'éprouve qu'une

petite partie de mouvement : au contraire, lorſqu'un corps préſente directement la totalité de ſa ſurface, offre aſſez de réſiſtance au corps qui vient tomber ſur lui, la percuſſion eſt pleine ; tout le mouvement du corps qui le choque lui eſt tranſporté.

Il en eſt de même dans la région des eſprits. Lorſque nous fermons les yeux à la lumiere, aucun de ſes rayons ne pénetre juſqu'à notre ame. Quoique nous ayons les yeux ouverts, ſi nous portons ailleurs notre attention, nous n'appercevons point l'objet même qui nous fait le plus d'impreſſion : il faut que l'eſprit ſoit préſent & attentif à toutes les impreſſions qu'il reçoit, ſoit du dehors, ſoit au dedans (1) ; l'effet des impreſſions répond

(1) Cùm duæ cauſæ perſpicuis & evidentibus rebus adverſantur, auxilia totidem ſunt contrà comparanda : adverſatur enim primùm quòd parùm defigunt animos & intendunt in

toujours au degré d'attention avec lequel elles ont été reçues. Si l'attention est nulle, l'effet sera nul; & voilà pourquoi il n'est point de proposition si évidente, si constante, que nous ne puissions, dans un moment d'inattention, la révoquer en doute, ou même la nier absolument.

Si l'esprit est capable de vingt degrés d'attention, & qu'il les étende à vingt objets disparates avec égalité; chaque objet ne sera considéré qu'avec un degré d'attention; chaque impression ne sera que d'un degré; & ces impressions solitaires & foibles ne pourront jamais produire un jugement solide & une pleine conviction.

De-là cet axiôme:

Pluribus intentus, minor est ad singula sensus.

---

ea quæ perspicua sunt, ut quantâ luce ea circumfusa sunt, possint agnoscere. *Acad. Quæst. lib.* 2.

59. Elles sont également victorieuses & inéluctables, lorsqu'elles frappent avec toute leur énergie.

SI, partagés entre une proposition évidente & une proposition seulement vrai-semblable, nous donnons un degré d'attention à la premiere, & trois degrés d'attention à la seconde, nous nous sentirons pencher du côté de la proposition vrai-semblable : si, au contraire, nous donnons trois degrés d'attention à la proposition évidente & un degré seulement à la proposition vrai-semblable, nous nous sentirons portés du côté de la proposition évidente. Voilà ordinairement d'où naît cette situation d'un esprit qui se balance, qui flote incertain entre deux opinions. Comment finira ce doute ? A force de réfléchir, nous commencerons à appercevoir la vérité cachée dans la proposition vrai-semblable, & la fausseté qui l'accompagne : alors la vérité rapprochée de la vérité, l'opposition disparoît ; l'union des deux se manifeste ; toute l'attention de l'esprit se fixe sur ce

concert des deux vérités qu'il avoit cru d'abord opposées ; la vérité frappe avec toutes ses forces, & déploie toute son énergie : c'est dans ce moment qu'elle triomphe de nos résistances, & que sa force devient victorieuse & son effet inéluctable.

Tandis que nous resterons attentifs aux impressions que nous recevons, nous ne pourrons plus leur résister : notre consentement ne dépend plus de nous ; il nous est ravi (1). L'Auteur de la Nature a voulu, par cette force dominante, prévenir notre foiblesse : dès que nous méritons, par une étude sérieuse, d'appercevoir la vérité, il a pris des mesures pour nous contraindre à la reconnoître, & nous soumettre en quelque sorte malgré nous.

Comme il est impossible, disoit Cicé-

(1) Itaque visis cedo, neque possum resistere. *Ibid.*

ron, *qu'un poids mis dans un bassin de la balance ne le fasse pas pencher*, *&* *n'en interrompe pas l'équilibre ; il est également impossible que l'esprit étant balancé entre deux opinions, s'il vient à appercevoir la vérité d'un côté, persévere dans son équilibre, & ne soit pas emporté par les impressions de l'évidence* (1). Il est inutile, dit ailleurs ce Philosophe, de distinguer l'assentiment de la vue claire, de la vérité : le consentement est donné, au moment que la vérité a été clairement apperçue. Nous éprouvons tous les jours cette force victorieuse : combien de fois avons-nous fait l'expérience de ces maximes

(1) Ut necesse est lancem in librâ ponderibus impositis deprimi, sic animum perspicuis cedere. Nam quomodò non potest ullum animal non appetere id quod accommodatum ad naturam appareat ; sic non potest objectam rem perspicuam non approbare, si illa de quibus disputatum est vera sunt. Nihil attinet de assensione loqui ; qui enim quid percipit, assentitur statim. *Cic. Acad. Quæst. lib. 2.*

ſi ſouvent répétées par les Philoſophes : *L'entendement ne peut pas refuſer ſon conſentement à la vérité, lorſqu'elle le frappe avec toute ſes forces.*

Nous diſons, lorſqu'elle frappe avec toutes ſes forces, parce que ces impreſſions foibles, peu durables, qui nous laiſſent les maîtres de notre conſentement, ne ſont point encore pour nous la voix de la Nature ni la regle de vérité : nous ne lui devons une confiance entiere, que lorſqu'elle nous fait ſentir ſa puiſſance, & qu'elle nous force de reſpecter ſon autorité.

CES forces victorieuſes, inéluctables, ne nuiſent-elles point à notre liberté ? Non : parce que leur action ſur notre eſprit dépend ordinairement de notre volonté : nous pouvons toujours l'affoiblir, la diminuer, la faire ceſſer, nous y ſouſtraire. Si nous exceptons quelques circonſtances aſſez rares où leurs impreſſions trop ſubites & trop violentes ne nous laiſſent pas 60. Quoiqu'inéluctables, elles ne nuiſent point à notre liberté

le pouvoir ni le temps de délibérer: lorſqu'elles déploient toute leur énergie, c'eſt preſque toujours en conſéquence d'une attention que nous apportons volontairement, que nous ſoutenons de notre plein gré, pour notre plaiſir ou notre utilité, que nous renouvellons pour nous élever à une plus forte conviction. Les forces de la vérité ne partent pas de nous; mais leur jeu, leur action ſur nous en dépendent entierement; nous y conſentons librement: ainſi, quoique ces forces arrachent notre aſſentiment, nous avons tout le mérite d'avoir recherché & découvert la vérité, & d'y avoir donné notre conſentement. Ne ſeroit-ce pas ſur ces principes qu'eſt fondée notre indifférence active & la liberté de nos actions comme de nos jugemens?

61. MAIS ce que nous devons ſpécialement obſerver ici, & ce qui influe notablement dans la certitude des

La réunion de pluſieurs de ces forces

jugemens que nous portons, c'est que, par l'inſtitution de l'Auteur même de la nature, toutes ces forces frappent ſur nous des coups cent fois réitérés, combinent leurs efforts reſpectifs, & agiſſent ſouvent toutes enſemble pour produire en nous une plus forte conviction.

augmente leur effet, & ajoute à notre certitude.

Quoique le ſentiment de la vue ſeule ſuffiſe pour nous convaincre de la vérité de ſon rapport; pour ne nous laiſſer abſolument aucun lieu de douter, l'Auteur de la nature a permis que, ſur le plus grand nombre des objets, le ſpectacle ſe répétât à notre volonté; qu'il fût précisément le même chez tous les hommes, tous les jours, dans tous ſiecles: comment pourroit-on nous perſuader que ce ſentiment eſt faux, qu'il nous a trompé? Si nous n'avions jamais jeté qu'un coup-d'œil rapide ſur tout l'univers, peut-être qu'à force de ſophiſmes on pourroit nous

perſuader que ce ſpectacle n'a été qu'une illuſion de nos ſens : mais ſi nous avons quelque ſoupçon , nous pouvons paſſer à un nouvel examen, rappeller toutes les premieres impreſſions, les renouveller cent fois, les appuyer du témoignage uniforme de tous les hommes dans tous les ſiecles qui ont précédé : de quel œil regarderions-nous un homme qui ſe refuſeroit à toutes ces autorités ?

Chacun de nos ſens extérieurs peut nous faire des impreſſions aſſez fortes pour déterminer notre conſentement, & le ravir malgré nous ; mais il eſt rare qu'il agiſſe ſeul ; pendant que la vue nous fait appercevoir les dimenſions, le volume, la figure & les couleurs d'un objet , ſouvent le toucher unit ſon témoignage à celui de nos yeux, & nous fait connoître les dimenſions , le volume, la peſanteur & la figure du même objet. Les mêmes ſenſations ne parvien-

nent ordinairement à notre esprit que par un seul organe ; mais pendant que l'oreille est frappée par les sons, l'œil apperçoit le mouvement du corps sonore ; la main porte elle-même les coups qui l'ébranlent, & tous nos sens éprouvent quelquefois un frémissement, dont les vibrations répondent exactement aux impressions faites sur nos oreilles, &c. C'est la nature elle-même qui multiplie, en notre faveur, les moyens de connoître un même objet, afin de nous mettre dans l'impuissance de nous refuser au rapport d'un si grand nombre de témoins.

Les sens intellectuels agissent sur nous avec le même concert. Pendant que le goût du bien, le sens moral nous porte vers une action dont il sent toute la justice & l'honnêteté, l'évidence nous en convainc également : le souvenir des sensations que l'ame a déja ressenties, des éloges

qu'elle a entendus, de la reconnoiſſance que la même action lui a déja procurée, la confirme de nouveau dans ſon jugement. Le ſens intime dépoſe également ſur l'exiſtence & la réalité des ſentimens que l'ame éprouve actuellement, & ſur ceux qu'elle a autrefois reſſentis : combien tous ces motifs réunis ne doivent-ils pas ajouter à notre conviction ?

Quelquefois les ſens extérieurs & intérieurs ſe réuniſſent pour ravir enſemble notre conſentement. Pendant que l'ame réfléchit ſur le témoignage de ſes ſens intellectuels, elle éprouve encore les ſentimens délicieux qui naiſſent de l'amour du bien honnête, & qui ſe répandent dans ſes ſens extérieurs : elle voit éclater ſur tous les viſages la joie, l'eſtime, la reconnoiſſance ; elle entend les applaudiſſemens qu'on lui donne : ces témoignages publics ajoutent ſans doute à la ſatisfaction qu'elle éprouve : mais

n'augmentent-ils pas auſſi l'aſſurance qu'elle croyoit avoir ſur le prix & le mérite de ſon action ? Comment pourroit-elle encore en douter ?

62. La réunion de toutes ſes forces, éleve l'homme au plus haut degré de certitude, & forme l'harmonie entre nos connoiſſances.

ENFIN il eſt des circonſtances où non-ſeulement tous & chacun de ces motifs influent dans nos jugemens ; mais les vérités qu'ils nous ont dictées enſemble, s'accordent avec le principe que nous examinons, le ſoutiennent, le démontrent ; en ſorte qu'il ne forme plus avec elles qu'un même tout, une même chaîne de vérités étroitement unies, qui s'éclairent les unes & les autres : tant de forces réunies pour frapper un même coup, ne doivent-elles pas produire un effet bien ſupérieur à celui qui partiroit de chacune de ces forces iſolées ? A la vue de cet ordre ſi ſimple, ſi naturel, où tous les êtres, toutes nos connoiſſances, toutes les ſciences viennent ſe ranger comme d'elles-mêmes, avec tant d'exacti-

tude & de précision, peut-on méconnoître la voix de la nature & la route qu'elle nous a tracée? Le sentiment de ce concert, de cette harmonie, de cette concordance universelle, laisse-t-il quelque chose à desirer pour notre conviction? & Dieu lui-même pouvoit-il fournir à l'homme des moyens plus puissans pour le persuader & le mettre à l'abri de l'erreur, sans l'élever à une science infinie?

Accord, concert, harmonie entre les vérités qui forment un corps de doctrine, & même toutes les sciences; ces expressions ne sont pas nouvelles: Bacon s'en est servi souvent, & bien d'autres Philosophes avant lui. *Si l'harmonie n'est autre chose que l'ordre général qui regne entre les diverses parties d'un tout, dont les divers rapports forment un ensemble agréable;* nous n'avions pas, pour exprimer notre pensée, de terme plus expressif.

Quel tableau plus charmant que celui que nous offrent l'union, l'ordre, les proportions, les progressions que la nature a mis entre tous les objets de nos connoissances? Les impressions qu'elles font sur nous, nous frappent avec la même mesure & les mêmes cadences; ainsi notre vue, nos idées, nos sentimens ne peuvent pas manquer d'être harmoniés.

Si l'on veut entendre par harmonie, *la succession réguliere de plusieurs accords;* jamais il n'y eut d'harmonie plus parfaite que celles que forment toutes les vérités apperçues ensemble; parce qu'il ne peut y avoir une succession plus étendue & des accords plus nombreux. Cette succession comprend tous les êtres intelligibles pour l'homme, toutes les idées, tous les sentimens dont il est capable, toutes les sensations dont son corps est susceptible, tous les ouvrages de la nature & de l'art; ainsi

l'harmonie des ſens, l'harmonie des couleurs, l'harmonie des objets, l'harmonie du diſcours, l'harmonie des vers, l'harmonie architectonique, l'harmonie des mœurs, l'harmonie d'un état, l'harmonie même de cet univers ſenſible ne ſont que des parties détachées de l'harmonie générale que nous offriroient toutes les vérités, ſi elles étoient apperçues enſemble.

Ces remarques n'ont pas frappé tous les eſprits; mais le concert & l'accord des vérités n'en ont pas moins produit tout leur effet ſur eux; parce qu'il y a dans l'homme, avant même toutes ſes réflexions, un goût naturel qui le rend ſenſible à ces accords, & que pour les goûter, pour introduire même dans nos penſées, dans nos diſcours cette eſpece de concert, il ne faut que conſulter la nature & s'abandonner à ſa conduite.

63. Cicéron a

LES Philoſophes paroiſſent n'avoir

jamais fait assez d'attention à cet augment de forces, que la Raison tire de la réunion de tous ces motifs. Cicéron cependant avoit entrevu cette nouvelle source de certitude : « Il est difficile, disoit-il, qu'un » Philosophe connoisse à fond quel- » ques vérités, s'il ne les connoît » pas toutes, ou du moins le plus » grand nombre : celui dont les con- » noissances sont bornées à un petit » nombre d'objets n'aura jamais la » même ardeur pour l'étude, & l'uti- » lité qu'il tirera de quelques prin- » cipes connus, n'approchera jamais » de celle qu'il auroit pu retirer, s'il » avoit embrassé l'universalité des » sciences (1) ». Cicéron sentoit donc

Apperçu l'effet de cette réunion de toutes les forces de la Raison.

(1) Philosophiâ nullâ ratione meliùs frui potui quàm si me non modò ad legendos libros, sed etiam ad totam philosophiam pertractandam dedissem. Omnes autem ejus partes atque omnia membra tùm facillimè noscuntur cùm totæ quæstiones scribendo explicantur.

dès-lors que les connoiſſances d'un Philoſophe, dès qu'elles ſont bornées, manquent d'autant d'appuis, qu'il y a de vérités qu'il ignore ; que la ſcience n'a point toute ſa ſolidité, ni ſa raiſon toute ſa perfection, juſqu'à ce qu'il ait apperçu l'accord de la plupart des vérités qu'il eſt donné à l'homme de connoître.

64. Avantages que nous prétendons tirer du concert & de l'accord de toutes ces forces réunies.

C'eſt dans ce concert & cette harmonie que nous trouvons un moyen infaillible : 1°. Pour nous aſſurer de la préſence & des impreſſions de la vérité : 2°. Pour nous délivrer des preſtiges de la vrai-ſemblance, &

Eſt enim admirabilis quædam continuatio ſerieſque rerum, ut alia ex aliâ nexæ & omnes inter ſe aptæ colligatæque videantur. *Cic. de Nat. Deor. lib. 1.*

Si ſingulas diſciplinas percipere magnum eſt, quantò magis omnes ? Quod facere iis neceſſum eſt quibus propoſitum eſt veri reperiendi causâ & contrà omnes Philoſophos, & pro omnibus dicere. *Cic. ibid.*

nous débarraffer des fophifmes de l'erreur : 3°. Pour nous conduire de degrés en degrés jufqu'à un état abfolu d'imperturbabilité : 4°. Pour expofer aux autres les vérités dans leur vrai jour. Car il en eft de l'harmonie qu'elles forment, comme de celle des fons. Elle eft fentie & apperçue par ceux mêmes qui en ignorent les juftes proportions : ils favent goûter l'ordre, la fuite & les accords de toutes les vérités qu'on leur propofe, quoiqu'ils ignorent les regles fur lefquelles ces accords font fondés.

Si nous n'avions pas fait obferver tous ces avantages que nous offre le concours de toutes ces forces réunies & combinées enfemble, nous aurions omis tout ce qu'il y a de plus important dans l'analyfe des motifs donnés à la Raifon pour la déterminer.

Paragraphe V.

Division de l'Ame dans ses premieres facultés chargées d'exercer les actes de la Raison.

65. Facultés corporelles, bien plus aisées à distinguer que les facultés spirituelles.

Il a été facile d'établir & de faire adopter les divisions qu'on a faites de nos facultés corporelles. Non-seulement elles different entre elles par les objets qu'elles atteignent, par les impressions dont elles sont susceptibles, mais elles sont encore des substances distinguées, divisées, séparées & souvent assez éloignées les unes des autres : personne n'a été tenté d'attribuer le sentiment de la vue à ses oreilles, ni la perception des sons à ses yeux : tout le genre humain s'accorde sur tous les caracteres qui distinguent les facultés extérieures.

Pourquoi n'en eſt il pas ainſi des facultés de notre ame? C'eſt qu'elles ſont des parties très-ſimples d'une ſubſtance unique & indiviſible : c'eſt que la différence & de leurs objets, & des impreſſions qu'elles reçoivent, & des actes qu'elles produiſent, n'a pas été conſidérée dans le même ordre, ni dans le même point de vue, par tous ceux qui ont voulu entreprendre de diſcerner les unes des autres, & qu'ils ont pris la liberté de les multiplier à leur gré & ſous les plus légers prétextes.

QUOIQUE nous ne puiſſions pas pénétrer juſqu'aux premiers principes conſtitutifs de notre ame, & que nous ignorions encore ſon eſſence, nous connoiſſons intimement l'exiſtence de ſes modifications & tous les caracteres qui ſervent à marquer les divers états par où elle paſſe. Or il eſt impoſſible de les attribuer non-ſeulement à une ſubſtance compoſée de plu- 66. L'Ame, être ſimple, unique, indiviſible.

ſieurs ſubſtances étendues, mais même à un être compoſé d'êtres ſpirituels, diſtingués l'un de l'autre ; ſes diverſes ſituations, les différens actes qu'elle produit, excluent néceſſairement toute aggrégation, toute compoſition de parties : il faut que ce ſoit un même être qui reçoive toutes nos idées, qui éprouve tous nos ſentimens, pour qu'il puiſſe en porter un même jugement. Si une partie de nos idées, de nos ſentimens, de nos ſenſations, étoit reçue dans une portion de notre être, une autre partie dans une autre portion diſtinguée, comment l'eſprit pourroit-il les combiner, les rapprocher & juger de leurs véritables rapports ? Les Philoſophes Païens les plus éclairés, long-temps avant la révélation, avoient été frappés de ce raiſonnement, & s'étoient formé eux-mêmes cette idée de notre eſprit : ils l'ont toujours regardé comme un être uni-

que ; dès qu'il étoit capable de penser, il devoit être une substance très-simple : Dieu lui-même, disoit Cicéron, *puisqu'il pense, ne peut être autrement connu que sous la notion d'un Être unique, séparé de tout autre, & dégagé de toute* concrétion *de parties divisibles & destructibles* (1).

Les opérations de notre esprit sont encore assez connues pour affirmer sans aucun doute, que, malgré sa simplicité, son unité, il est capable de recevoir, ou de se donner à lui-même plusieurs manieres d'exister réellement différentes. Être unique, il ne peut avoir qu'une seule existence ; mais cette existence peut 67. Malgré sa simplicité, elle a des manieres d'exister & d'agir réellement différentes.

(1) Nec verò Deus ipse qui intelligitur à nobis, alio modo intelligi potest, nisi mens soluta quædam & libera, segregata ab omni concretione mortali, omnia sentiens & movens, ipsaque prædita motu sempiterno. Hoc è genere, atque eâdem è naturâ est humana mens.

varier, & prendre des teintes réellement différentes : nous remarquons ce phénomene dans la matiere ; la même portion numérique d'étendue passe successivement d'un état à un autre ; de solide, elle devient liquide, &c. Elle réunit souvent dans le même instant des qualités intrinseques très-disparates. Il en est de même de l'esprit de l'homme ; non-seulement il passe successivement d'un état à un autre contraire ; mais il éprouve ensemble une foule de sensations différentes, il entend plusieurs sons, il est frappé par les diverses nuances de toutes les couleurs ; il produit plusieurs actes dissemblables : la joie, la tristesse, le plaisir, la douleur, l'admiration, le mépris, la haine & l'amour souvent s'emparent tout-à-la-fois de lui. C'est la situation de tous ceux qui, toujours répandus au-dehors, s'occupent de tous les objets qui se présentent :

nous n'en devons point être surpris; c'est que tout ce qui affecte diversement un même être, ne multiplie pas son existence; il change à la vérité d'état, de situation intrinseque, mais il ne change pas d'être toutes les fois que sa maniere d'exister se diversifie.

De ces faits que nous éprouvons tous les jours, il suit qu'on doit mettre une grande distance entre la distinction réelle & la diversité réelle. La plupart de nos jugemens ont pour objet ces deux relations : il est donc essentiel d'en prendre ici des notions exactes, & de nous mettre pour toujours à l'abri de ces disputes puériles qui ont divisé si long-temps des Sectes entieres, les Scotistes, les Nominaux, &c.

68. Notions générales sur la distinction réelle & la diversité réelle.

Les nuages qui se sont élevés sur ces deux relations, prennent leur source dans l'équivocité du langage: ces expressions *le même*, *la même*,

s'emploient dans plusieurs Langues indifféremment pour exprimer l'indistinction ou la ressemblance. On dira de deux gouttes d'eau parfaitement semblables qu'elles ne sont pas les mêmes, & l'on dira également d'une seule goutte d'eau qui a changé de volume, de couleur ou de qualité, qu'elle n'est plus la même. Nous ne pouvons pas donner des loix qui changent un usage aussi général, aussi ancien; mais pour éviter la confusion qu'il peut occasionner, il faut se former des idées nettes de la distinction & de la diversité.

La distinction est opposée à l'unité; elle suppose toujours pluralité: elle tombe sur l'existence, qu'elle suppose multipliée entre les êtres réellement distingués. La diversité au contraire n'est opposée qu'à la conformité, à la ressemblance. Elle ne tombe point sur l'existence en elle-même, mais sur les manieres d'exis-

ter, ſur la forme, ſur les modifications du même être, ou de pluſieurs êtres ; de ſorte cependant que ſi on les conſidere dans deux êtres diſtingués réellement, elles peuvent être non-ſeulement différentes, mais elles ſuivront l'exiſtence de leurs ſujets, & s'ils ſont diſtingués entre eux, les modifications le ſeront également. L'amour dans Pierre eſt réellement diſtingué de l'amour dans Paul ; il eſt encore réellement diſtingué & différent de la haine dans Jacques. Mais ſi ces formes différentes ſe trouvent ou ſont conſidérées dans le même ſujet, quelques différences qu'elles offrent, elles ne ſeront point diſtinguées, parce qu'elles n'ont de réalité & d'exiſtence que par la réalité & l'exiſtence de la ſubſtance dont elles ſont des manieres d'être ; elles varient réellement cette exiſtence ; mais elles ne la multiplient point. Ainſi

la diverſité la plus réelle n'emporte aucune diſtinction réelle.

Dans l'ordre phyſique, cette diſtinction d'une ſubſtance avec l'autre n'eſt jamais connue par nos idées; elles ne nous repréſentent jamais l'exiſtence de leurs objets; mais ſeulement leurs formes; elles ne nous mettent donc point en état de juger de la pluralité d'exiſtences. C'eſt-là l'office de nos ſenſations qui nous rapportent l'exiſtence des corps, & nous montrent leurs relations de ſéparation ou de contiguité, de proximité ou d'éloignement; & ce ſont ces relations qui nous décident à juger de la pluralité de leurs exiſtences. Cent gouttes d'eau que nous rapportons à cent eſpaces différens qu'elles occupent à la fois, nous paroiſſent certainement diſtinguées réellement l'une de l'autre : ſi nous les appercevions l'une après l'autre, nous
ne

ne pourrions pas affirmer qu'elles ne ſont pas les mêmes gouttes; & quand même elles nous préſenteroient des couleurs oppoſées, des qualités contraires, nous ne pourrions pas affirmer qu'elles ſeroient des gouttes diſtinguées entre elles, parce que la même goutte peut ſucceſſivement changer de couleur, & varier dans ſes propriétés. La même matiere numérique, qui nous eſt préſentée ſous une forme ronde, peut, un inſtant après, nous être préſentée ſous une forme quarrée; mais ce que nous ne pouvons juger par la ſeule diverſité des formes, nous le pouvons par leur incompatibilité & l'excluſion formelle qu'elles ſe donnent l'une à l'autre par rapport au même ſujet. Ainſi les opérations de notre eſprit excluant dans leur ſujet toute compoſition de parties, nous jugeons avec fondement que notre eſprit eſt

un être réellement diſtingué de notre corps.

Dans l'ordre métaphyſique, nos idées, nos ſentimens étant vagues, généraux, ſans rapport à aucun objet numérique & exiſtant, ils ne peuvent nous ſervir à juger de l'unité ou de la multiplicité des exiſtences; cependant ſi, dans nos ſpéculations abſtraites, nous tournons notre attention ſur la diſtinction des êtres en général, ſur le nombre qu'ils peuvent former, en nous repréſentant ces objets dans des lieux contigus ou ſéparés ſous des chiffres, des caracteres ou des dénominations différentes, ou revêtus de formes contraires ou de propriétés incompatibles, nous pouvons les diſtinguer les uns des autres; non pas qu'ils forment actuellement un nombre d'êtres & de réalités, puiſqu'ils n'exiſtent pas; mais parce qu'ils ne peuvent pas

exifter dans les diftances ou fous les formes qui nous font repréfentées, fans recevoir une exiftence propre & indépendante l'une de l'autre.

Il n'en eft pas ainfi des différentes modifications de notre ame dans l'ordre phyfique ; quelque oppofition qu'elles paroiffent avoir entre elles, elles ne s'excluent point du même fujet, elles exigent au contraire d'être reçues dans un fujet unique : toute leur réalité, leur exiftence, elles la tirent de la réalité de l'exiftence même de leur fujet : elles font donc identifiées avec lui, malgré la diverfité réelle & l'oppofition apparente qu'elles ont entre elles; & elles démontrent également & l'unité d'exiftence dans leur fujet, & les variations réelles, les changemens véritables qui peuvent fe fuccéder dans la maniere d'agir & d'opérer du même être.

Dans l'ordre métaphyfique, elles

ſont conſidérées ordinairement ſans aucun ordre à leur ſujet; mais ſi nos ſpéculations nous portoient de ce côté, les modifications ſpirituelles ne s'excluroient d'un objet en général, que pour n'y être pas reçues enſemble dans le même inſtant. Ainſi, la folie & la ſageſſe, l'inſcience & la ſcience, la probité & l'improbité, ſi elles exiſtoient enſemble, ne peuvent pas ſe trouver dans un ſeul & même ſujet; mais l'eſprit en général eſt ſi ſujet aux changemens, que tous ces états y pourroient paroître ſucceſſivement, ſans ſuppoſer des exiſtences diſtinguées l'une de l'autre.

69. Les Philoſophes ne ſont pas d'accord ſur le nombre des principales facultés.

CETTE différence réelle dans la maniere d'exiſter & d'agir de notre eſprit, jointe à la diverſité des objets qui le frappent, & la différence des impreſſions qu'il reçoit de ſes ſens, a ſervi de fondement pour diſcerner dans cet être, d'ailleurs ſi ſimple, pluſieurs puiſſances & pluſieurs facul-

tés. A chaque sentiment différent que nous éprouvons, répond un pouvoir de l'éprouver encore; & c'est à ce pouvoir à qui l'on a donné le nom de *puissance passive*. A chaque acte différent que notre ame produit, répond un pouvoir de le reproduire; & c'est à ce pouvoir à qui l'on a donné le nom de *puissance active*. Chaque puissance passive est caractérisée par le sentiment qu'elle reçoit; chaque puissance active est également caractérisée par l'acte qu'elle produit. *Actus specificat potentiam*. Ainsi, l'on peut reconnoître dans l'ame autant de puissances, qu'on y discerne de sentimens & d'actes différens. Mais ce nombre prodigieux de puissances ne serviroit qu'à surcharger la mémoire, & à mettre de la confusion dans le langage: pour éviter cet inconvénient, au-dessus de toutes ces puissances on a élevé des facultés, entre lesquelles

on partage toutes les puiſſances qui forment leur empire, & deviennent de leur reſſort. Juſques-là tout eſt clair, tout eſt exact; mais, en procédant au partage de ces puiſſances les Philoſophes ont pris des routes différentes : ils n'ont pas ſuivi avec aſſez de préciſion la vraie progreſſion de nos actes & de nos ſentimens; ils ont ſouvent mis de pair avec les membres de la premiere diviſion, des pouvoirs qui n'étoient que des membres de leurs ſous-diviſions.

Les uns ne veulent reconnoître qu'une ſeule faculté; c'eſt la ſenſibilité phyſique. Selon eux, l'ame ne peut que ſentir. Juger, vouloir, aimer, c'eſt ſentir. La plupart ont reconnu deux facultés, l'entendement & la volonté : ceux-ci en admettent quatre, l'entendement & la raiſon, la volonté & l'*appetitus*, c'eſt-à-dire, les penchans de l'ame : ceux-là y joi-

gnent la mémoire; les autres y ajoutent l'imagination, la curiosité, le bon goût, la faim, &c.

Plusieurs Savans ont remarqué les défauts de ces procédés, & la confusion qu'ils introduisent dans le langage : comme ils s'intéressent aux progrès des Sciences, ils demandent qu'on corrige ces défauts, & qu'on leur donne des facultés de l'ame des notions plus exactes : nous allons tâcher de remplir leurs vœux, & de rétablir l'ordre dans cette partie de la Métaphysique, afin de rectifier nos idées & de fixer notre langage.

70. Le plus grand nombre ne reconnoît que l'entendement & la volonté.

Nous partons des principes que nous avons établis dans le Paragraphe précédent : tous les objets du dehors, du dedans, n'agissent sur notre ame que sous deux rapports : notre ame n'est ébranlée, intéressée, que par le vrai & le bien. Ces deux seuls mobiles ont action sur elle, & mettent en jeu toutes ses puissances.

On peut donc rapporter d'abord à deux classes toutes les modifications de notre ame, celles qui sont excitées par les impressions du vrai, & celles qui sont produites par l'amour du bien. On a donc pu attribuer à deux facultés principales tous les sentimens, tous les actes dont notre ame est capable : celle qui a pour son district toutes les impressions de la vérité & les actions qui en sont la suite, a été appellée l'*entendement* : celle qui est exercée, ou qui s'exerce sur les impressions qu'elle reçoit du bien, a été appellée la *volonté*. Cette premiere division de l'ame en deux facultés, est en effet la plus ancienne, la plus connue, la plus usitée ; & ceux même des Philosophes qui ne s'y sont pas arrêtés, n'ont pas osé la combattre directement.

71. Ces deux facultés sont l'une & l'au-

CES deux facultés sont tout-à-la-fois passives & actives. L'entendement est une faculté passive, en ce

que c'eſt dans lui que ſont reçues les lumieres, les idées, les ſentimens, qui ſollicitent ſon conſentement pour toutes les vérités qui lui ſont préſentées ; & cette partie paſſive de l'entendement en retient le nom, parce qu'en effet c'eſt par les impreſſions que l'ame reçoit de la vérité, qu'elle entend, qu'elle perçoit, qu'elle comprend. La même faculté eſt encore active, en ce qu'elle produit tous les actes à exercer à l'égard de la vérité ; la voir, la contempler, la juger, établir entre les différentes vérités le même ordre que la Nature a réglé ; & c'eſt cette partie active de l'entendement qu'on appelle la *Raiſon*, parce qu'en effet ce pouvoir n'a été donné à l'homme que pour découvrir la vérité. Lorſqu'il s'en écarte & qu'il déraiſonne, c'eſt un abus qu'il fait du pouvoir qu'il a reçu, un défaut qui doit être attribué à ſa perſonne, & non pas à la

tre actives & paſſives.

faculté qui lui a été donnée par la Nature.

La volonté est aussi une faculté passive, en ce que, sans agir elle-même, elle reçoit une foule d'impressions qui l'attirent & la portent à l'amour du bien; & c'est cette partie de la volonté, qu'on appelle souvent *le cœur de l'homme*, par analogie au cœur des autres animaux, que l'on regarde comme le siege de tous les grands mouvemens, de toutes les passions dont ils sont capables. La même faculté est encore active, en ce que c'est elle qui produit tous les actes à exercer sur les impressions du bien, le goûter, le préférer, le desirer, l'aimer, le rechercher, en jouir; & c'est cette partie active de la volonté qui en retient le nom.

Bacon, qui a paru, dans quelques endroits de ses Ouvrages admettre quatre facultés qu'il appelle *intellectus*, *Ratio*,

appetitus, *voluntas*, pensoit dans le fond comme nous. Il appelle lui-même les idées, les images qu'il attribue à l'entendement, *des objets qui occupent la Raison*, *des forces qui la meuvent*, *des guides qui la dirigent* : pourquoi donc créer une faculté différente pour recevoir des impressions uniquement destinées à éclairer la Raison ? Les impressions du bien, les penchans, les desirs indélibérés qu'il attribue à ce qu'il nomme *appetitus*, il les regarde comme *des poids destinés à faire pencher la volonté*, comme *des pointes qui l'aiguillonnent*, comme *des motifs qui la déterminent*. Pourquoi donc ne les pas faire arriver immédiatement dans la volonté ? N'est-il pas bien naturel d'attribuer à la Raison & à la volonté les forces destinées à les mettre en action, sans les faire passer par des facultés différentes & intermédiaires ?

Malgré cette différence sensible 72. Sympathie

intime entre ces deux facultés.

que nous venons de remarquer entre l'entendement & la volonté, il n'y a point, dans la Nature, de sympathie plus intime que celle qui se trouve entre le vrai & le bien : le vrai nous offre un bien ; le bien nous offre une vérité : il n'y a point aussi, dans la Nature, d'union plus étroite & de correspondance plus soutenue que celle qui se trouve entre l'entendement & la volonté.

La clarté des lumieres du premier, dit *Bacon*, le libre arbitre du second, sont nés dans le même tems : ils ont été tous deux blessés ensemble (1) : ces deux sœurs gémelles se sentent mutuellement de leurs indispositions

---

(1) Gemellæ sunt. Etenim illuminationis puritas & arbitrii libertas simul incœperunt. Simul corruerunt. Neque datur in universitate rerum tam intima sympathia, quàm illa veri & boni.

Bacon. de Augmentis, lib. 5, cap. 1.

refpectives ; l'une ne peut arriver à sa perfection, fans y élever fa compagne ; comme celle-ci ne peut pas s'avilir & fe dégrader, fans avilir & dégrader celle-là. L'entendement eft fujet à l'erreur, fur-tout lorfque la volonté eft corrompue ; comme la volonté ne peut manquer d'être gâtée, lorfque l'entendement court après les preftiges, & s'eft laiffé féduire.

Ces deux facultés ont l'une fur l'autre un afcendant mutuel & une forte d'empire. L'entendement eft chargé de conduire & d'éclairer la volonté dans la recherche du bien ; comme la volonté eft chargée d'échauffer & de diriger l'entendement dans la recherche du vrai. Elles font tenues l'une & l'autre de fe prêter un fecours mutuel ; mais fouvent elles fe font obftacle ; & quoique la Raifon dût toujours dominer fur la volonté, il arrive trop fouvent que

le cœur se soumette le jugement & l'entendement.

Tous les sentimens qui nous transmettent les lumieres ou le goût de la vérité, & les actes qui en sont les suites, nous les avons attribués à l'entendement : toutes les affections qui naissent de la présence du bien, & les actes qu'il occasionne, nous les avons donnés à la volonté ; il ne reste donc plus aucun sentiment, aucune action pour former un district à quelque autre faculté. S'il plaisoit à quelqu'un d'en créer de nouvelles, il faudroit enlever à ces deux premieres facultés une partie de leur ressort : quelque nom qu'on puisse leur donner, elles seront une portion de l'entendement ou de la volonté ; elles leur seront subordonnées, & ne pourront être que les membres de quelques-unes de leurs subdivisions. Donnons-en des exemples.

73. Ce qu'on La sensibilité physique, dont les

Matérialistes veulent faire une faculté unique, qui renferme toutes les autres, n'est qu'une branche & une petite partie de l'entendement & de la volonté, parce que nos sensations ne sont qu'une foible partie des sentimens & des lumieres qui nous dirigent dans la recherche de la vérité & la poursuite du bien : ces sensations physiques n'ont pour objet que l'existence & les qualités sensibles, inhérentes à leurs objets ; mais nos connoissances ne s'étendent-elles pas encore aux vérités morales & métaphysiques ? La sensibilité physique est une faculté purement passive, bornée à recevoir les impressions qui lui viennent : notre ame est-elle donc sans action, sans liberté ? Si tout ce qui se passe dans nous se réduit à sentir, qu'est-ce donc que consentir & refuser son consentement, affirmer & nier, approuver & désapprouver, aimer & haïr, raisonner &

appelle la sensibilité physique, n'est qu'une partie de l'entendement & de la volonté.

déraiſonner ? Le ſentiment phyſique eſt le même dans tous les hommes ; d'où partiroit donc la diverſité de leurs jugemens & de leur conduite ? C'eſt une abſurdité monſtrueuſe, dans laquelle ſe trouvent engagés tous ces Philoſophes nouveaux qui ont admis follement une abſurdité plus grande encore, en ſoutenant que notre eſprit n'eſt que matiere : mais ils parlent contre leur conſcience. N'éprouvent-ils pas au-dedans d'eux-mêmes des ſentimens abſolument indépendans de la ſenſibilité de leurs organes, & des actes commandés par la Raiſon, contradictoires avec les impreſſions qu'ils ont reçues de leurs ſens ? Des gens d'auſſi mauvaiſe foi méritent-ils qu'on s'attache à les combattre ?

74. La mémoire n'eſt qu'une propriété commune à l'entendement & la volonté.

LE plus grand nombre des Philoſophes ont mis la mémoire au rang des principales facultés de notre ame ; mais, quand elle feroit une faculté

diſtinguée de l'entendement & de la volonté, elle pourroit aller de pair avec elles. Elle n'eſt qu'une ſous-diviſion de l'entendement. Suivons le raiſonnement des partiſans de la mémoire; ils nous diſent : Ou l'entendement puiſe ſes idées dans les impreſſions qu'il reçoit, ou dans les impreſſions qu'il a autrefois reçues : la premiere fonction appartient à l'entendement; la ſeconde à la mémoire. La mémoire ne ſeroit donc alors que cette partie de l'entendement qui ſe rappelle les impreſſions reçues ? Nous nous trouvons forcés de nous écarter du ſentiment de ces Auteurs.

La mémoire, comme la ſagacité, la vivacité, la curioſité, ne nous paroît qu'une propriété, un talent commun à l'entendement & à la volonté : les premieres impreſſions de la vérité ont été reçues d'abord dans l'entendement. Or, celui-là ſeul peut les rappeller & les faire renaî-

tre, qui les a premierement reçues. Les premieres affections pour le bien ont été excitées dans la volonté; c'est donc à la volonté qu'il appartient de les faire renaître & de s'en procurer la réminiscence. Si la mémoire étoit une faculté distinguée, il faudroit qu'elle allât chercher dans l'entendement toutes les impressions qu'il a reçues autrefois, tous les jugemens qu'il a portés; & dans la volonté, les sentimens affectueux qu'elle a autrefois éprouvés, les inclinations auxquelles elle s'est livrée pour les leur représenter : n'est-il pas bien plus facile & plus naturel de concevoir que l'entendement & la volonté retrouvent dans eux-mêmes les impressions qu'ils ont reçues; les actes qu'ils ont produits? que la suite & les rapports de ces sentimens, de ces actes, servent à les faire renaître; bien plus que les prétendues traces qu'ils ont laissées dans notre cerveau?

Combien de connoiſſances & d'actes qui n'ont jamais paſſé par cet organe, & dont nous conſervons cependant le ſouvenir ! C'eſt ce pouvoir que les Livres des Juifs appellent *cor excogitandi*, la force de tirer de ſon fonds une penſée, ou de la faire dériver d'une autre. Quelle raiſon nous force donc d'attribuer le prodige de la mémoire à des impreſſions faites ſur notre cerveau, qui cent fois ont dû être effacées ou dérangées, plutôt qu'aux impreſſions vives & perſévérantes qui ont affecté notre eſprit ? C'eſt donc uniquement pour augmenter ce myſtere, qu'on a imaginé, à côté de l'entendement & de la volonté, une eſpece de dépôt ou de magaſin où toutes les impreſſions réunies, tous les actes exercés par ces deux facultés, vont ſe ranger ſous une troiſieme faculté qui en auroit la garde & l'adminiſtration, pour les faire reparoître dans l'occaſion.

75. L'imagination n'est qu'une foible partie de l'entendement.

LES mêmes Philosophes mettent encore l'imagination à côté de l'entendement, de la volonté & de la mémoire. Rien n'empêche qu'on ne discerne dans l'entendement deux manieres de connoître, l'une indépendante des sens & de leurs images; on l'appelle l'*intelligence pure:* l'autre, dépendante des sens & des représentations qu'ils nous transmettent; on l'appelle l'*imagination*. Mais ces deux manieres de voir, quoique différentes, appartiennent toutes deux à l'entendement. L'imagination n'en est pas plus différente que l'intelligence pure : ce sont ces deux parties réunies qui forment dans lui ce que nous avons appellé *la faculté passive.* On ne peut pas attribuer ces deux ordres de connoissances à deux facultés différentes. Puisque c'est à l'entendement à juger des différens rapports qu'ils ont ensemble, il faut nécessairement les lui donner toutes,

& ne pas l'obliger d'emprunter d'une faculté différente la matiere de ſes jugemens. D'ailleurs, tous les jours, les objets les plus inviſibles, les ſituations de notre ame les plus éloignées de la matiere, nous ſont repréſentées ſous des figures ſenſibles, ſous des images tirées du corps; il faut donc que ce ſoit une même faculté qui connoiſſe l'analogie des unes & des autres: l'imagination ne pouvant point connoître ce qui ſeroit de la ſphere de la pure intelligence, ni la pure intelligence qui eſt du diſtrict de l'imagination, celle-ci ne pourroit pas revêtir de ſes couleurs les objets de la pure intelligence; & la pure intelligence ne pourroit pas abſtraire & ſpiritualiſer les objets de l'imagination. Il eſt donc indiſpenſable de laiſſer à un même & ſeul entendement toutes les idées, tous les ſentimens intellectuels, ſoit qu'ils pénetrent juſqu'à notre ame par le canal des ſens, ſoit

qu'ils ſoient indépendans de ſes organes.

76. L'imagination, dans un autre ſens, n'eſt qu'une partie accidentelle & un talent de l'entendement.

SI, par l'imagination, on veut entendre la facilité, l'adreſſe, le talent d'exciter dans ſon eſprit de grandes images, de donner des deſcriptions brillantes, de tracer de ſublimes portraits : nous connoiſſons ce talent; il appartient à l'entendement. C'eſt lui qui tire de ſon propre fonds ces idées ſaillantes, ces magnifiques peintures; c'eſt la Raiſon qui en arrange les divers traits, & qui établit un ordre qui leur donne tout leur prix. Pour expliquer toutes ces opérations, il n'eſt pas néceſſaire de créer une nouvelle faculté : l'imagination priſe dans ce ſens, n'eſt pas même une partie eſſentielle de l'entendement; c'eſt une ſimple qualité accidentelle: entre une imagination froide & une imagination pleine d'énergie, je ne vois qu'un degré de chaleur de plus, des momens d'enthouſiaſme, & d'un

délire poétique ; en un mot, un talent naturel ou acquis, quelquefois utile & eſtimable, par le bon uſage qu'on en ſait faire ; ailleurs pernicieux & mépriſable, par l'abus qu'on en fait aſſez ordinairement.

CETTE diviſion de notre ame en deux principales facultés nous paroît la plus claire, la plus préciſe, la plus utile, pour éviter tout abus des termes, & pour bannir toute équivocité dans le langage : quoiqu'on puiſſe abſolument, à chaque acte différent, imaginer un pouvoir qui lui correſponde, on ne doit pas multiplier ainſi nos facultés ſans utilité, ſans néceſſité ; leur multitude ne ſerviroit qu'à introduire la confuſion. Ces deux facultés que nous venons d'aſſigner ſuffiſent pour expliquer & développer tous les différens pouvoirs de l'ame ; nous n'en connoiſſons aucun qui ne ſoit ſubordonné à l'entendement & à la volonté, &

77. Cette diviſion de l'ame en deux principales facultés, eſt la plus claire & la mieux fondée.

qui ne coule de ces deux ſources : entre ces deux facultés, nous n'avons point laiſſé de moyen pour imaginer aucun milieu, aucune émule ; elles ont d'ailleurs tous les traits qui peuvent ſervir à les différencier : diverſité réelle dans les états qu'elles introduiſent dans l'ame, dans les actes qu'elles produiſent, dans les impreſſions qu'elles reçoivent, dans les côtés des objets qui les frappent, dans les fins pour leſquelles la Nature nous les a donnés. Dès qu'il eſt impoſſible qu'il y ait entre elles une diſtinction réelle, elles ont tous les caracteres qui peuvent autoriſer la diſtance que l'eſprit met entre ces deux facultés.

La certitude des connoiſſances humaines ne dépend pas des différentes diviſions de l'ame en facultés.

78. Au reſte, nous obſervons ici que les fondemens de notre ſcience ne portent pas préciſément ſur l'exactitude des diviſions de notre ame en pluſieurs facultés, mais ſur la force impérieuſe des motifs qui ſe réuniſſent pour ravir notre conſentement ;

&

& ces forces exercent sur notre ame leur empire avant & indépendamment de nos réflexions, de nos divisions, & des notions qu'on nous donne de ces pouvoirs. Ainsi les nuages que l'on pouvoit répandre sur celles-ci, ne pourront jamais préjudicier à la certitude de nos principes, ni à l'immutabilité de notre science.

PARAGRAPHE VI.

Délinéation, ou Notice générale des diverses régions que parcourt la Raison.

On nous a donné, depuis longtemps, des tables savantes du Ciel, des descriptions exactes des diverses contrées de la Terre & des Empires qui la partagent: on demande aujourd'hui une carte aussi fidelle des diverses régions de notre ame. Serons-nous

affez heureux pour remplir l'attente des Savans qui nous provoquent ?

79. D'où se tire la diversité des régions de l'esprit.

Il n'eft pas facile d'affigner des provinces faillantes les unes hors des autres dans un être fimple, & des gouvernemens féparés dans un point indivifible. Quelques efforts que nous faffions pour divifer notre efprit, il eft certain, dit Bacon, *que les diverfes cellules, les diverfes cafes qu'on a imaginées dans cet être*, font un *point unique & fans étendue* (1). On ne doit donc pas attendre de nous que nous allions montrer des territoires différens, qui fuppofent dans notre ame une extenfion quelconque; mais il eft également certain, ajoute le même

(1) Differunt certè informationes Oraculi & fenfûs, & re & modo infinuandi; fed fpiritus humanus unus eft, ejufque arculæ & cellæ eædem. Fit itaque ac fi diverfi liquores atque per diverfa in fundibula in unum atque idem vas recipiantur.

Baconus, de Augmentis, lib. 2. c. 1.

Philoſophe, que notre eſprit s'occupe ſucceſſivement *de vérités bien différentes; qu'elles parviennent juſqu'à lui par des canaux très-diſſemblables, & qu'elles ſont ſur lui des impreſſions qui ne ſont point les mêmes.* Les eſpaces que nous devons chercher, ſont donc ceux que notre eſprit parcourt; les lignes qui les ſéparent les unes des autres, doivent être marquées ſeulement par la diverſité des objets qu'il y contemple, combinés avec les différens guides qui l'y conduiſent & les différentes impreſſions qu'il en reçoit. Nous allons les parcourir, non pas dans l'ordre où elles ſe ſont montrées à nous, mais dans le rang même que la Nature leur a donné, & d'après l'importance qu'elle a attachée, ſoit aux connoiſſances qu'elle nous procure, ſoit aux vérités auxquelles elle nous prépare.

Nous entreprenons cette deſcription avec d'autant plus de ſatisfac-

tion, qu'elle nous fournit l'occaſion de ranger dans un nouvel ordre toutes les connoiſſances humaines, & de montrer l'origine, la dépendance & la filiation de tous les arts, de toutes les ſciences que l'eſprit humain cultive.

80. Premiere région.

La premiere région de notre eſprit eſt l'eſprit lui-même ; c'eſt l'intérieur de la place. Nous ne pouvons pas ſonder la nature de ce ſol fécond ; mais nous appercevons tout ce qui ſe paſſe ſur ſa ſurface, les influences qu'il reçoit, les fleurs & les fruits qu'il produit, le calme qu'il goûte, les tempêtes qui l'agitent, l'ordre ou le déſordre qui y regne. En réfléchiſſant ſur lui-même, l'eſprit ſe ſent, il ſe touche pour ainſi dire ; il connoît tout ce qui ſe paſſe dans ſon intérieur : il apperçoit ſon exiſtence, ſes propriétés, ſes pouvoirs, les divers états qui ſe ſuccedent les uns aux autres ; tout ce qu'il ſouffre, de

quelque part que vienne l'impreſſion ; tout ce qu'il fait, de quelque faculté que naiſſe l'action.

Par le ſentiment le plus immédiat, il diſcerne les divers caracteres de ſes modifications actives ou paſſives ; les divers rapports qu'elles ont enſemble, la progreſſion de ſes diverſes opérations, les loix qui doivent les diriger à la vérité, l'ordre qu'elles gardent, la chaîne qu'elles forment, les doutes qu'elles occaſionnent, le dégré de conviction où elles nous élevent, &c.

Le ſeul maître qui nous inſtruit dans cette premiere contrée, c'eſt un ſentiment de réflexion : les Anciens l'appelloient le *tact intérieur* de nous-mêmes ; les Nouveaux l'appellent le *ſens intime*, pour nous faire comprendre qu'il n'a point d'autre objet que de nous rapporter tout ce qui eſt immédiatement préſent à notre ame. Ses impreſſions actuelles ſont le fonde-

ment de toutes les connoiſſances phyſiques que nous avons de notre eſprit : la renaiſſance de ſes impreſſions paſſées, c'eſt-à-dire, le retour des ſentimens qu'il nous a fait autrefois éprouver, ſans aucun rapport à aucun individu exiſtant, eſt le fondement de toutes les connoiſſances abſtraites & métaphyſiques que nous avons des divers états de notre ame & des diverſes actions & opérations de notre eſprit.

Sur ces connoiſſances phyſiques & métaphyſiques, ſont appuyés tous les préceptes que l'eſprit humain a recueillis pour établir un ordre dans ce genre de connoiſſances ; & les recueils de ces différens préceptes, forment les différentes ſciences, arts & talens qui en dépendent ; la phyſique de l'ame, la métaphyſique de l'eſprit, la logique, &c.

Ce n'eſt pas là le ſeul ſervice que nous tirons de ce premier maître ;

en nous faiſant connoître les caracteres de nos ſentimens, de nos penſées, de nos opérations, il nous a mis à portée de choiſir des ſignes pour les manifeſter au dehors. C'eſt uniquement ſur ſon rapport que nous avons connu l'analogie des différens ſons, des différens traits de la main, des divers geſtes de tous nos membres avec les penſées que nous voulions faire connoître; & toutes les ſciences, les arts qui ont pour objet ces ſignes extérieurs, comme la muſique expreſſive, la peinture, l'écriture, la dialectique, la grammaire, l'éloquence, la déclamation, ſont une appartenance & une dépendance de la premiere région de l'eſprit. Elle eſt déſignée, par un Auteur ſacré, comme le premier diſtrict de la Raiſon : *Dedit illis ſcientiam ſpiritûs, & diſciplinâ intellectûs replevit illos* (1).

La ſeconde région peut être re- 81. Seconde région.

(1) Eccleſiaſtici cap. 17.

gardée comme les entours de la premiere. Elle comprend toutes les relations morales que nous pouvons avoir avec les êtres raisonnables qui nous environnent, nos devoirs à l'égard de nous-mêmes, à l'égard de Dieu, à l'égard des nôtres, de nos semblables, de la société, de l'état, de la patrie, de nos maîtres, de nos supérieurs, de nos inférieurs, &c.; les vertus que nous devons acquérir, les vices que nous devons fuir, les décences, les bienséances que nous devons garder, toutes les loix que la Nature, la Religion, l'autorité ont établies pour régler notre conduite; en un mot, tout le bien que nous devons faire, tout le mal que nous devons éviter.

Le directeur qui doit nous conduire comme par la main dans cette contrée scabreuse, où nos passions s'efforcent de nous égarer, c'est le goût naturel du bien honnête; c'est

un instinct secret qui prévient tout raisonnement, & nous porte vers le bien, ou nous éloigne du mal. C'est le sens moral : on l'appelle ainsi, parce que la Nature nous l'a donné, pour juger de la moralité de nos actions, de nos pensées, de nos affections. Ses impressions actuelles, jointes à la nécessité de les rapporter à tel objet, à telle action numérique, sont le fondement de la physique des mœurs ou de la morale pratique : la réminiscence des sentimens qu'il nous a fait éprouver autrefois, ou le retour, la renaissance du sens moral sans rapport à aucun individu existant ou qui ait existé, est le fondement de la métaphysique des mœurs ou de la morale spéculative. Sur ces vérités physiques & métaphysiques, sont fondés tous les préceptes que l'esprit humain a établis pour régler nos mœurs ; & toutes les sciences, arts, talens, qui ont pour objet nos

droits, nos obligations, le droit de la Nature, le droit des Gens, le droit de la Guerre, des Nations, des Empires, des Souverains, des Peuples, la sanction, l'interprétation, l'exécution, la vindicte des loix, coutumes, &c., sont une appartenance & une dépendance de cette seconde contrée. L'Auteur sacré ne l'a pas oubliée dans le tableau qu'il nous a donné des diverses parties de la Raison : *Sensu implevit corda illorum ; & bona & mala ostendit illis* (1).

82. Troisieme région. La troisieme région offre à nos regards un autre genre d'objets : elle comprend, dans la Nature entiere, tous les êtres matériels qui peuvent frapper nos yeux, & envoyer jusqu'à notre esprit leurs images, tous les corps célestes, terrestres, solides, fluides, leur figure, leur forme, leur éloignement, leurs distances,

(1) Ibid.

leurs lumieres, leurs couleurs, leurs mouvemens, &c.; les élémens de la matiere inanimée; la ftructure, les propriétés vifibles des minéraux, des plantes; le méchanifme, les mœurs des animaux, les caracteres qui différencient tous ces êtres, le rang qu'ils occupent, l'ordre qu'ils gardent., l'échelle graduée qu'ils forment entre eux, leurs rapports, les raifons, les proportions des nombres, des grandeurs des lignes, des figures, des folides, des forces qui meuvent tous les corps, &c.

Le flambeau qui nous éclaire dans cette troifieme région, c'eft le fens de la vue: fes impreffions actuelles font le fondement de toutes nos connoiffances phyfiques de ce genre: le retour de fes impreffions paffées, ou la clarté de nos idées, & les lumieres de l'évidence, féparées de toute relation aux individus exiftans, font le fondement de toutes les connoiffances

abſtraites & métaphyſiques qui peuvent nous occuper dans cette contrée. Sur ces connoiſſances phyſiques & métaphyſiques, ſont fondés tous les préceptes que l'eſprit humain a recueillis, pour mettre un ordre dans ce genre de connoiſſances. Toutes les ſciences, arts & talens, qui ont pour objet ces qualités viſibles des corps, leurs rapports, leurs proportions ; l'Aſtronomie, la Chimie, l'Anatomie, la Chirurgie, la Dioptrique, la Méchanique, les Mathématiques, &c. ſont une appartenance & une dépendance de cette troiſieme région. Elle eſt déſignée, dans l'Auteur ſacré, par ces termes : *Poſuit oculum ſuum ſuper corda illorum : oſtendere illis magnalia operum ſuorum* (1).

83. Quatrieme région. La quatrieme région nous offre ſeulement, dans notre voiſinage, tous les corps qui, par eux-mêmes, ou

(1) Ibid.

par des ſubſtances intermédiaires, peuvent faire une impreſſion quelconque ſur tous nos ſens différens de la vue. La lumiere n'éclaire point cette contrée ; mais on y marche avec autant d'aſſurance, à l'aide des autres ſenſations. L'eſprit y eſt occupé de ces ſubſtances aériennes qui abſorbent tous les rayons, ſans en réfléchir aucun : il y étudie les diverſes vibrations de l'air, les ſons qu'elles produiſent, leur diſſonance, leur harmonie : il ſe délecte dans la multitude de ces parfums, que de petits tourbillons odoriférans lui apportent ; il y goûte à longs traits ces eſprits volatils, ces ſels ſpiritueux, dont la combinaiſon donne aux divers alimens, aux différentes liqueurs, leurs ſaveurs, &c.

Dans la région précédente, l'œil n'appercevoit que la ſurface de ſon corps ; ici il pénetre l'intérieur de ſon état ; une foule de ſentimens vien-

nent l'avertir ſans ceſſe de ſes forces, de ſes foibleſſes, de ſa ſanté, de ſes indiſpoſitions, de ſon aiſance, de ſes beſoins. Un inſtinct ſans lumiere le porte vers les nourritures qui lui ſont utiles, vers les remedes qui lui ſont ſalutaires, &c.

Ici, les aveugles même peuvent devenir ſavans ; le toucher leur fait connoître les ſurfaces douces & raboteuſes des corps qui les approchent, leur figure, leurs dimenſions, leurs mouvemens, leur action, leur dureté ou leur moleſſe, leur ſolidité, leur fluidité, leur volume, leur gravité, leur froid, leur chaleur : ils ſont en état de diſtinguer, comme nous, les traits qui caractériſent ces divers ordres de qualités ſenſibles, leurs rapports, leur progreſſion, la chaîne qui les unit par degrés les uns aux autres ; en un mot, toutes les vérités de ce genre.

Les guides chargés de nous con-

duire au milieu de ces ténebres profondes, font l'ouie, l'odorat, le goût & le toucher. Leurs impressions actuelles, accompagnées de leurs relations aux objets qui ébranlent nos organes, sont le fondement de la physique de ces qualités sensibles; le retour ou la renaissance de ces sensations, sans rapport à aucun individu existant, sont le fondement de la métaphysique de toutes ces qualités invisibles. Sur ces connoissances physiques & métaphysiques, sont fondés tous ces préceptes que l'esprit humain a recueillis, pour mettre un ordre dans ce genre de connoissances, & pour régler nos opérations. Toutes les sciences, arts & talens qui ont pour objet les sons, les odeurs, les saveurs, la dureté, la chaleur, &c. sont une appartenance & une dépendance de cette quatrieme région : elle paroît indiquée par l'Auteur sacré, dans ce verset : *Consilium & linguam*,

& aures, & cor dedit illis excogitandi (1).

84. Cinquieme région. LA cinquieme région commence où finissent l'énergie de nos forces & l'exercice de nos propres facultés. Elle comprend les situations des esprits distingués du nôtre, les terres que nous n'avons point apperçues, & les pays où nous n'avons point pénétré, tous les êtres matériels qui n'ont fait aucune impression sur nos sens, tous les événemens, les révolutions, les phénomenes dont nous n'avons point été les témoins.

Elle nous présente, dans le plus grand éloignement & dans les temps les plus reculés, les commencemens du monde, la description de toutes ses parties, la situation de ses mers, le cours de ses fleuves, la diversité de ses fruits, les plantes exotiques, les quadrupedes, les volatiles, les

(1) Ibid.

infectes, les poiſſons étrangers à notre climat, &c. Elle nous rappelle la ſuite & la durée des temps, les traditions des premiers hommes, l'origine des Peuples, la fondation des Villes, la formation des Empires, leur décadence, leur chûte, tous les faits éclatans qui intéreſſent l'humanité, &c.

Les témoins qui nous informent de ces faits que nous ne connoiſſons point par nous-mêmes, ſont nos ſemblables : l'Auteur de la Nature a voulu ſuppléer, par leurs ſenſations, au défaut des nôtres : il a donné à leur témoignage une force ſecrete, qui nous ſoumet, malgré nous, à leur rapport ; &, ce qui prouve ſur ce point l'inſtitution de la Nature, c'eſt que la force & l'autorité de ce témoignage ſe trouvent bornées aux ſeuls faits dont ils ont été les témoins. Nous n'éprouvons point cet inſtinct qui nous force à les croire ſur tout

autre objet : nous n'adoptons point leurs idées, nous ne ſuivons point leurs maximes, nous ne nous ſoumettons point à leurs raiſonnemens, à moins que nous n'en voyions par nous-mêmes la ſolidité, la juſteſſe. D'où vient cette différence ? C'eſt que l'Auteur de la Nature nous inſpire pour leurs ſenſations, la même confiance que nous avons dans les nôtres : leur révélation, l'accord de leurs témoignages eſt le fondement unique de notre ſcience ſur les faits paſſés hors de notre préſence, & le principe de toute la certitude hiſtorique.

Toutes les ſciences & arts qui portent ſur cette révélation duement certifiée, la Géographie, la Chronologie, l'Hiſtoire Naturelle, l'Hiſtoire de la Religion, des Empires, des Conquérans, des grands Hommes, des Lettres, &c. ſont une appartenance & une dépendance de cette

cinquieme région où regne impérieusement cette loi de Dieu & de la Nature. *In ore duorum vel trium testium stabit omne verbum.*

Nous ne connoissons point d'autres contrées que la Nature ait rendues accessibles à la Raison. Pour s'élever à des connoissances solides, elle n'a point d'autres guides que ceux que nous venons d'indiquer. S'il est d'autres vérités qui ne portent pas sur ces fondemens, elle est condamnée à les ignorer éternellement, ou à s'abandonner sur ces objets à de simples probabilités ou à de pures conjectures. Nous ne voyons qu'une exception possible.

Si l'Auteur de la Nature avoit daigné se manifester à nous autrement que par la magnificence de ses ouvrages ; si, au don de la Raison, il avoit bien voulu joindre celui de la Révélation : ce nouveau moyen de connoître, surajouté à la Nature,

offriroit un nouveau champ à notre étude, à nos recherches : l'exiſtence de la Révélation étant un fait dont nous n'aurions pas été les témoins, appartiendroit à la cinquieme région que nous venons de décrire ; & il devroit ſe trouver appuyé de toutes les preuves qui ſervent à démontrer l'exiſtence des principaux événemens : mais le corps de doctrine qu'il nous auroit manifeſté, fourniroit à notre eſprit une nouvelle carriere à parcourir.

85. Sixieme région. ALORS la ſixieme région de l'eſprit ſeroit un nouveau ciel, où la Raiſon n'auroit pu s'élever par ſes propres forces, & où Dieu, en l'introduiſant, auroit créé un nouveau guide pour la conduire : elle offriroit à notre foi toutes les vérités qu'il auroit daigné ajouter à celles de la lumiere naturelle, les perfections de Dieu, ſes attributs, ſes grandeurs, ſes deſſeins ſur l'homme, ſes bienfaits, ſes

commandemens, ſes menaces, ſes promeſſes, ſes conſeils, ſes défenſes. Nous y verrions la fondation & la conſtitution de ſon Egliſe, le plan de cette ſociété religieuſe, l'autorité de ſon miniſtere, les articles de ſa foi, les regles de ſa croyance, de ſa diſcipline, de ſes mœurs, les loix ſacrées de ſon culte, les ſentiers étroits qui doivent nous élever à la perfection, & nous rendre dignes des récompenſes qu'il promet. On y contempleroit l'ordre, la ſuite, l'accord de toutes ces vérités entre elles, leur concert avec les vérités de la Théologie naturelle & de la Raiſon. La Religion révélée y paroîtroit appuyée, ſoutenue ſur toutes les vérités de la Nature, réfléchiſſant ſur celles-ci la ſplendeur de ſes rayons, & tirant d'elles un nouvel éclat: toutes ces lumieres ainſi réunies & confondues, triompheroient ſans peine de tous les efforts de l'incrédulité; & la ſcience de la Religion,

après avoir donné aux connoiſſances naturelles une nouvelle étendue, & ajouté un nouveau poids aux forces de la Raiſon, deviendroit la premiere, la plus importante & la plus infaillible de toutes les Sciences.

Le guide unique qui pourroit nous introduire dans cette céleſte région, feroit la parole de Dieu, écrite ou non écrite : ſi elle eſt propoſée, interprétée par l'Egliſe enſeignante, elle exige de nous une confiance aveugle, & elle devient le fondement de notre foi : ſi cette divine parole eſt ſeulement propoſée, développée par les lumieres de la Raiſon, il en réſulte une conviction mélangée des deux autorités, qui participe également, & au poids de la Révélation, & aux forces de la Raiſon : on l'appelle *certitude théologique.*

Toutes les ſciences qui auroient pour objet l'expoſition, le dévelop-

pement, la défenſe des vérités révélées, l'autorité de l'Egliſe, les définitions de ſes Conciles, les regles de ſa foi, de ſes mœurs, de ſa diſcipline, de ſon miniſtere, &c. ſeroient une appartenance & une dépendance de cette ſixieme région.

Elle exiſte dès le commencement du monde : Dieu donna ce ſecours extraordinaire aux premiers hommes qui devoient être la tige du Peuple qu'il ſe propoſoit de choiſir ; & les Livres ſacrés, en nous donnant un détail des reſſources que l'homme devoit trouver dans ſa Raiſon, n'ont pas oublié de faire mention de la Révélation de Dieu. *Addidit illis diſciplinam & legem vitæ hæreditavit illos. Teſtamentum æternum conſtituit cum illis, & juſtitiam & judicia ſua oſtendit illis* (1).

On ne nous demandoit qu'une carte générale des diverſes régions de 86. Relation exacte & détaillée de tout ce qui ſe paſſe dans

(1) Ibid.

ces régions lorsque la Raison les parcourt.

l'esprit : la voilà tracée ; mais nous ne nous bornons pas à cette simple délinéation ; nous y joignons une relation détaillée de tout ce qui se passe dans ces contrées pendant que la Raison les parcourt.

Malgré les lignes de séparation que nous venons de tirer entre les diverses régions de l'esprit, la communication de l'une à l'autre n'est point interceptée, ni le commerce interrompu : aucune des vérités d'une région ne détonne avec les vérités de l'autre : les guides, quoiqu'ils soient bien différens, s'accordent ; ils parcourent de temps en temps toutes les régions, pour nous inspirer les mêmes pensées, consolider les mêmes jugemens, & pour vaincre nos résistances : souvent ils réunissent tous leurs efforts. Ceux qui ont la vue assez étendue pour appercevoir, d'un coup-d'œil, ces vastes régions, voient briller une lumiere qui dissipe tous les

les nuages ; ils y admirent une régularité, un ordre dans toutes les parties, dont la beauté les transporte & les enchante. C'est dans ce point de réunion de toutes les vérités, que la science de l'homme trouve toute sa constance & sa stabilité : c'est par ce caractere unique que la vérité triomphera toujours de nos égaremens. Nous défions l'erreur, l'hérésie, l'impiété, de se montrer jamais à nous aussi bien accompagnées, & d'opposer le moindre obstacle aux forces de la Raison ainsi combinées.

87. Les opérations de la Raison sont par-tout les mêmes.

NONOBSTANT l'inégalité du terrain, ses guides la conduisent toujours par les voies les plus faciles, les plus simples. Tous les pas qu'elle a à faire sont mesurés. Un petit nombre d'opérations répétées, toujours les mêmes, suffit pour hâter ses progrès, & la faire arriver à son terme : réfléchir avec attention sur les idées qu'elle reçoit, sur les sen-

timens qu'elle éprouve ; les comparer les uns avec les autres, pour en découvrir les rapports ; les arranger par le jugement & le raisonnement ; les distribuer d'après le rang que la Nature leur a donné ; sentir, non-seulement l'union d'une idée avec une idée, d'un jugement avec un jugement, mais porter toute son attention sur l'accord & le concert que forment ensemble toutes ces idées, tous ces jugemens : voilà les seules démarches que la Raison a à faire, pour découvrir la vérité, & acquérir successivement toutes les sciences.

88. La méthode qu'elle suit, par-tout uniforme.

La méthode qu'elle suit dans toutes ses opérations est toujours la même. Elle observe d'abord ce qui existe au-dedans, au-dehors, au-dessus d'elle ; elle contemple les différentes manieres d'exister, d'agir & de se mouvoir des esprits & des corps, leurs positions respectives, leurs distances, leurs rapports actuels ; &, de ces premieres

obſervations, naiſſent toutes ſes connoiſſances phyſiques.

Après ces obſervations bien faites, elle peut fermer les yeux, ſe ſouſtraire aux impreſſions de ſes ſens, oublier tout ce qui exiſte ou a exiſté. Les mêmes idées ſe réveilleront dans elle ; les mêmes ſentimens reparoîtront à ſa volonté : ils ne ſeront plus accompagnés de cette force extérieure qui nous oblige à les rapporter aux individus exiſtans hors de nous ; ils ne nous préſenteront plus aucun objet ſingulier ; mais ces idées, devenues générales, conviendront à tous les objets d'un même genre. Dans le calme de ſes ſens, l'ame a bien plus de facilité pour choiſir les côtés qu'elle veut ſonder. Elle les contemple, elle les compare, elle en apperçoit les rapports & les convenances ; elle en entend le concert & l'harmonie ; &, de ces ſpéculations abſtraites, de

ces vues générales, naissent toutes ses connoissances métaphysiques.

En conséquence de ces observations physiques, de ces spéculations vagues & abstraites, elle établit un corps de principes & de regles pour diriger les opérations de son esprit, les affections de son cœur, les mouvemens de sa volonté, les actions de ses mains & de toutes ses facultés corporelles; & de l'étude de ces regles, résultent toutes nos connoissances pratiques.

Les recueils de ces connoissances physiques ou métaphysiques nous donnent toutes les sciences spéculatives : les recueils de ces connoissances pratiques forment toutes les sciences pratiques, tous les arts libéraux & méchaniques; ces sciences, ces arts prennent entre eux un rang proportionné à l'élévation ou l'importance de leur objet; mais ils partent tous de la même source; un

même méchanifme les fait éclôre ; &, malgré la difproportion de leurs objets refpectifs, la maniere de les étudier, de les acquérir, de les perfectionner, eft toujours analogue.

Soit que nous cherchions la vérité pour nous-mêmes, foit que nous veuillions la montrer aux autres, nous n'avons que les mêmes mefures à garder, les mêmes pas à faire : nous devons porter la vérité dans l'efprit & le cœur de nos femblables par les mêmes voies qu'elle eft parvenue jufqu'à nous : obferver d'abord ce qui eft, pour connoître ce qui eft poffible ; monter des vérités particulieres aux vérités générales, ou defcendre des principes généraux aux propofitions particulieres, ce n'eft qu'une marche retournée : les propofitions particulieres préfentent des vérités qui peuvent fervir à confirmer les axiômes ; & les axiômes jettent affez d'éclat pour répandre le jour

fur les vérités qu'ils renferment, foit qu'on les faffe précéder ou fuivre; ils font également propres à nous faire fentir la liaifon des principes avec leurs conféquences, & des conféquences avec leurs principes.

89. Les routes y font d'une égale étendue.

Dans toutes ces diverfes régions, l'étendue des routes, le nombre des objets qui fe préfentent fur notre paffage a été réglé fur un même plan & dans les mêmes vues. L'Être qui nous a donné l'intelligence, a pourvu tout-à-la-fois aux moyens & de l'exercer, & de la conferver. Par-tout il a mis à notre portée les objets qui pouvoient étendre notre efprit, perfectionner notre raifon, fournir à nos befoins, & contribuer à notre bonheur. Ainfi, dans la premiere région, il nous a donné toutes les connoiffances de nous-mêmes, qui étoient néceffaires pour faifir la vérité, & nous affurer de fa préfence. Dans la feconde, toutes les

affections néceſſaires pour faire le bien & remplir nos obligations. Dans la troiſieme & la quatrieme, toutes les lumieres & les ſenſations néceſſaires pour veiller à la conſervation de notre corps au milieu des aſſauts qu'il éprouve, & pourvoir à ſes beſoins. Dans la cinquieme, il nous a fourni tous les témoins néceſſaires pour nous préparer aux événemens futurs, par la connoiſſance des événemens paſſés. Dans la ſixieme, il nous montre le bonheur qu'il nous prépare, & nous fournit tous les moyens néceſſaires pour y arriver. Nous entrerons dans un plus grand détail de ces connoiſſances multipliées, qui doivent être l'objet de notre étude & la récompenſe de notre travail; & nous aurons ſouvent lieu d'admirer ſur nous la providence d'un Dieu, qui a réglé l'abondance des lumieres qu'il nous communique ſur les beſoins actuels de l'homme, ſur la meſure,

& du bonheur qu'il lui destine dans ce monde, & de celui qu'il lui prépare dans les siecles à venir.

90. Les bornes y sont placées aux mêmes distances.

MAIS les besoins de l'homme n'exigeoient pas qu'il pût appeller à lui tous les êtres intelligibles, pour les pénétrer. Son esprit n'auroit pas été capable de s'étendre à un nombre d'objets aussi prodigieux. En refusant à l'homme toutes les connoissances inutiles à son bonheur, Dieu le fixoit dans un rang convenable à sa nature; il devoit toujours rester une distance infinie entre l'intelligence souveraine & l'intelligence créée; & celle-ci devoit trouver, dans tous les objets de ses recherches, un terme qui l'avertît de l'imperfection de son être.

Toutes les régions qu'il parcourt sont circonscrites par des rochers inaccessibles, par des abîmes impénétrables : au-delà, plus de lumieres, plus de guides : une nuit éter-

nelle couvre de ses ombres tous les êtres placés hors de ces limites ; & les efforts des plus grands génies pour les franchir ont été inutiles : mais, dans l'enceinte même de sa sphere, l'homme rencontre d'autres bornes plus voisines, &, à tous les pas qu'il fait, il trouve des preuves de la petitesse de ses vues.

C'est ici que nous devons donner une juste idée de la science dont il est capable : nous insistons beaucoup sur la certitude & l'étendue de ses connoissances : nous le disons avec plaisir, nous ne connoissons point d'être créé qui approche plus près de la Divinité ; mais nous ne lui dirons pas comme on lui dit autrefois : Il ne tient qu'à vous de devenir des Dieux par votre science : *Eritis sicut Dii.* Qu'ici son orgueil soit confondu : il se trompe, si, parce qu'il est un être intelligent, il se flate de pouvoir atteindre tous les objets intelligibles.

Il n'en eſt aucun qu'il puiſſe parfaitement comprendre. Dans le nombre de ceux que la Nature a ſoumis à ſes regards, il n'apperçoit que les côtés qu'elle a bien voulu lui montrer ; &, ſans parler de ces objets trop éloignés ou trop ſubtils que ſa vue ne peut atteindre, ceux même qu'il palpe, qui réfléchiſſent de plus près la lumiere, ne ſont connus de lui que très-imparfaitement : une ſurface lui cache l'autre, & la terre dans ſon ſein lui cele un bien plus grand nombre d'objets qu'elle ne lui en découvre.

Ce qui prouve que ces bornes ſi étroites ont été poſées par une ſuite des deſſeins de Dieu, c'eſt qu'elles ſont préciſément dans toutes les régions de l'eſprit placées aux mêmes diſtances, & par les mêmes vues.

Ainſi, dans la premiere & ſeconde région, nous connoiſſons les diverſes ſituations de notre ame, & nous

n'avons aucun moyen de connoître les premiers principes constitutifs de son être ; nous connoissons nos pensées, & nous ignorons quelle peut être leur origine, ni ce qu'elles sont: nous aimons, nous agissons, & nous ne pouvons pas savoir d'où nous vient la force d'agir, ni en quoi précisément consiste notre action...... Nous nous portons habituellement vers le bien honnête, nous éprouvons en nous mille penchans divers, & nous ignorons d'où vient la force de nos penchans & les causes physiques & immédiates de nos habitudes.

Ainsi, dans la troisieme & quatrieme région, nous connoissons à n'en pouvoir pas douter l'existence de la matiere, & nous ignorons la nature de l'étendue. Nous saisissons facilement les différences qui se trouvent entre la figure, la forme, les propriétés des différens corps ; &

nous ne connoîtrons jamais les premiers élémens qui les composent. Nous connoissons l'empire que nous exerçons sur notre corps & celui que notre corps exerce sur notre esprit; & nous ne connoîtrons jamais les liens étroits qui unissent ces deux substances, ni ces ressorts secrets qui transportent à l'une tous les mouvemens de l'autre. Nous admirons l'ordre constant de tous ces mouvemens qui entretiennent l'ordre & l'harmonie dans toutes les parties de ce vaste univers; mais pouvons-nous connoître les causes physiques de cette attraction, de cette impulsion, qui mettent tous ces corps en mouvement?

Ainsi, dans la cinquieme région, nous connoissons à n'en pouvoir douter les catastrophes, les grandes révolutions qui ont changé la face de cet univers; mais pouvons-nous

juger avec aſſurance des cauſes phyſiques ou morales qui les ont opérées? Nous connoiſſons tous les faits ſur leſquels pluſieurs témoins, dignes de foi, nous ont laiſſé un témoignage irrécuſable; mais les circonſtances les plus importantes leur ont échappé, & elles feront éternellement ignorées : dans l'Hiſtoire ancienne, le plus grand nombre des faits ont été omis ou inconnus; & nous n'y appercevons avec certitude que la chaîne de ces grands événemens ſur leſquels devoient porter les fondemens & l'hiſtoire de la Religion.

Ainſi, dans la ſixieme région, Dieu nous a révélé ſon exiſtence en mille manieres, & nous ne pouvons pas comprendre ſa nature ni ſon eſſence : nous voyons ſa ſageſſe, ſa puiſſance, toutes ſes perfections dans les ouvrages qu'elles mettent ſous nos yeux, & nous ne pouvons pas

nous les repréſenter. De tous les myſteres qu'il lui a plu nous révéler, il ſort une lumiere qui nous convainc, & néanmoins ils ſont environnés de ténebres ; n'en ſoyons pas ſurpris : les rapports que nous ignorons dans Dieu, dans nous-mêmes ſe dérobent à nos regards : nous ne connoiſſons dans nos ſemblables que les penſées & les deſſeins qu'ils veulent bien nous découvrir : comment pourrions-nous appercevoir dans Dieu d'autres vérités que celles qu'il a bien voulu nous manifeſter ? Proportion gardée, la révélation ne nous offre pas plus de myſteres que la Philoſophie ; & la Raiſon, comme la Foi, éprouve la même alternative de jour & de nuit, de lumiere & de ténebres.

91. Ces bornes n'y préjudicient point à la certitude de nos connoiſſances.

CES voiles impénétrables, qui nous cachent un ſi grand nombre d'objets, ne ſont point obſtacle à la certitude de nos connoiſſances : ils ont fourni

aux esprits curieux & indiscrets une occasion de perdre leurs peines, & de passer leur temps à former de vaines conjectures ; aux incrédules, un prétexte pour autoriser leurs défiances & leurs incertitudes ; aux impies, un motif apparent pour décrier la Raison & détruire la Religion : mais leurs erreurs, leurs écarts ne doivent être imputés qu'à leur témérité, à leur imprudence. Ce n'est point la Raison qui les porte à juger de ce qu'elle ne leur montre pas ; si, comme ils le devoient, ils s'étoient toujours arrêtés aux objets qu'elle éclaire, ils ne se feroient pas égarés. Les bornes de l'esprit humain étoient faciles à reconnoître ; ils auroient dû les respecter : elles n'empêchent pas, dans aucune des régions, la suite de nos idées : elles ne troublent point l'accord que forment ensemble les vérités apperçues : les intervalles qu'elles laissent n'interrompent point

la chaîne des objets qu'un même trait de lumiere éclaire ; ils n'en paroiſſent pas moins liés, adaptés les uns aux autres ; & dans cette ſuite de vérités harmoniées, nous trouvons un moyen pour nous élever à la plus haute certitude qui produit en nous la plus parfaite conviction. Quoi ! parce que nous ne pouvons pas raiſonner ſur toutes les fractions poſſibles entre un nombre & un autre, s'enſuit-il que nous ne pouvons pas connoître imperturbablement les relations, les vraies proportions entre les nombres entiers dont nous entreprenons le calcul & la comparaiſon ? Dans le Ciel, les aſtres que nous ne voyons pas offuſquent-ils les rayons de ceux qui brillent à nos yeux ? Les ténebres qui paroiſſent les ſéparer, ne ſervent qu'à ajouter à leur éclat : elles nous donnent plus de facilité pour en connoître les grandeurs & en meſu-

rer les diſtances ; il ſeroit impoſſible de les reconnoître & d'obſerver leur cours , s'ils étoient trop voiſins les uns des autres ; il en eſt de même du cercle immenſe de tous les objets intelligibles : un être fini, comme notre eſprit, ne pouvoit pas en embraſſer l'univerſalité ; il ſeroit accablé par la multitude des idées & des ſentimens qu'il en recevroit.

C'eſt une providence ſur lui de l'avoir borné aux ſeules connoiſſances qui pouvoient lui être utiles. Il doit terminer là toute ſon ambition ; & la perfection de ſa Raiſon ne demande pas qu'elle embraſſe généralement tous les objets, mais qu'elle s'aſſure avec préciſion de l'exactitude des rapports des objets qui lui ſont montrés ; qu'elle en conſidere l'enſemble pour appuyer ſur cette baſe tous les jugemens qu'elle porte. Tout ce qu'elle ignore au-delà ne pourra jamais altérer le ſentiment

qu'elle reçoit des objets qu'elle aura apperçus.

Sur cet article, quelques Philosophes Païens ont été plus raisonnables que ceux de nos jours : Cicéron étoit bien convaincu que les connoissances, que nous n'avons pas, ne pouvoient point nuire à celles que nous avions acquises : « Vous nous » reprochez, disoit-il, de ne pas » savoir où est Dieu, quelle place » il occupe, & à quel genre de subs- » tance nous devons rapporter son » intelligence divine : mais savez- » vous vous-même où est votre ame, » quel est le lieu qu'elle occupe, & » quelle est sa nature ? Parce qu'il » est des connoissances qui me man- » quent, vous ne voulez pas que je » puisse me servir de celle que j'ai ? » Il en est de votre esprit comme » de votre œil : c'est par lui que » vous voyez tout, & il ne se voit » pas lui-même ; parce que vous

» ne le voyez pas, pouvez-vous dou-
» ter de tout ce qu'il apperçoit (1)» ?
Ce que notre esprit ignore de lui-même, c'est tout ce qu'il y a de moins important pour notre bonheur : « S'il ignore sa nature ; il con-
» noît certainement ses facultés ; il
» connoît le pouvoir qu'il a de dé-
» couvrir la vérité ; de rappeller à
» sa mémoire les impressions qu'il a
» reçues ; il connoît la sagacité de
» son entendement, la célérité de
» ses pensées, la vivacité de ses
» mouvemens, la fermeté, la stabi-
» lité de sa conviction : voilà ce
» qu'il y a de divin dans lui, ce qui
» l'intéresse le plus : quant à sa figure,
» à sa forme, au lieu qu'il habite,

(1) An si omnia non habeo ad intelligendum, quæ habere vellem, ne iis quidem quæ habeo mihi per te uti non licebit ? Non valet tantùm animus ut sese ipse videat ; at ut oculus, sic animus sese non videns alia cernit. *Cic. Tuscul. Quæst. lib. 1.*

» que vous importe ? Vous ne devez » pas même vous en occuper (1) ».

92. Dans les routes les plus ouvertes, les obstacles, les difficultés y sont les mêmes.

INDÉPENDAMMENT de ces bornes, qui se rencontrent jusques dans le milieu des régions de l'esprit, nous y trouvons encore d'autres obstacles.

Les Philosophes y ont élevé de distance en distance des barrieres impénétrables pour plusieurs, & ils ont semé de ronces & d'épines, les routes les plus faciles & les plus spacieuses. En y entrant, nous y portons nous-mêmes tous les défauts de notre esprit, sa légéreté, son inconstance, sa lenteur, son inconsidération, la force de ses passions, l'empire de ses préjugés ; de nouvelles difficultés s'élevent du côté

(1) Sed relinquamus. Vim certè, sagacitatem, memoriam, motum, celeritatem videt : hæc magna, hæc divina, hæc sempiterna sunt : quâ facie quidem sit, aut ubi habitet, ne quærendum quidem est. *Ibid.*

des objets, par la maniere dont ils font apperçus; les uns font trop proches, les autres trop éloignés : ceux-ci occupent un trop grand efpace, ceux-là font d'une trop petite étendue. Ici les fentimens qu'ils excitent font trop vifs, là ils font trop foibles : ici les idées font trop ifolées, là elles font trop voifines ; ces inconvéniens fe rencontrent jufques dans les objets qui frappent nos fens : ne voyons-nous pas tous les jours des aftres brillans, dont d'épais nuages nous dérobent la lumiere ? Ces obftacles fe trouvent en nombre plus ou moins grand dans toutes les régions : il n'eft pas donné à tous de les franchir : de là le dégoût de l'étude & l'ignorance des uns, la lenteur des progrès & l'état de médiocrité des autres, les égaremens, les chûtes d'un très-grand nombre.

Ces erreurs multipliées font un 93.
des phénomenes dont il importe plus Les doutes, les erreurs y

sortent des mêmes sources. de rechercher l'origine & de connoître les causes ; elles forment un préjugé contre la certitude de nos connoissances, & elles fournissent des armes contre les lumieres de la Raison. Nous ne pouvons pas contester les faits. Il n'est point, dit *Cicéron*, de vérité si évidente que la Philosophie n'ait essayé d'obscurcir : il n'est aucune région de l'esprit qui ne soit devenue fameuse par la chûte de plusieurs Savans. Ils sont entrés dans cette carriere sans connoître les guides qui devoient les y introduire. Pleins de confiance dans des maîtres étrangers dont l'autorité leur tient lieu de lumiere, ils se sont laissés conduire par la main : ils ont fait quelques pas en foule appuyés les uns sur les autres : mais la chûte du premier les a fait tous trébucher ; ils se sont renversés sur les premiers, & précipités dans des abîmes d'où ils n'ont jamais pu se relever : les

ouvrages qu'ils nous ont laiſſés ſont des monumens qui dépoſeront éternellement contre l'ignorance des uns, l'aveuglement des autres, l'extravagance & la folie de pluſieurs.

Ce ſpectacle ſe renouvelle encore tous les jours : depuis que la Religion n'inſpire plus d'intérêt, on n'étudie plus que les moyens de ſe ſouſtraire aux lumieres de la Raiſon & de la Révélation, à meſure que les Philoſophes du jour rencontrent ſur leur paſſage des vérités oppoſées aux inclinations de leur cœur, aux préjugés de leur eſprit, ils craignent de les appercevoir ; ils portent ailleurs toute leur attention ; & malgré les remords de leur conſcience, ils ſe jettent dans ces ſentiers tortueux où leurs paſſions les conduiſent. De-là ces doutes inſenſés, ces opinions monſtrueuſes ſi contraires à la Raiſon, qu'on adopte ſi facilement aujourd'hui, mais dont on ne manquera

pas de rougir, au moment que la fougue des paſſions ſera amortie, & que la haine qu'elle inſpire contre la Religion ſera éteinte ! Premiere cauſe.

Parmi ceux même que la Philoſophie n'a point ſéduits, les uns emportés par une curioſité indiſcrete, ſortent des bornes de la Raiſon; ils ſe plaiſent à marcher dans les ténebres : au défaut de preuves, ils haſardent mille fauſſes conjectures : d'après quelques comparaiſons, & ſur de ſimples analogies, ils entreprennent de prononcer ſur des objets qu'il n'eſt pas donné à l'homme d'appercevoir. Telle eſt la ſource de ces paradoxes, de ces ſyſtêmes extravagans, ſur l'éternité de la matiere, l'organiſation de tous les corps, ſur les germes & l'animalité de tous les êtres, ſur l'origine & la génération de toutes les opérations de notre ame. Deuxieme cauſe.

Les autres trouvent dans la légéreté de leur esprit, & la frivolité de leurs goûts, les mêmes obstacles que les nouveaux Philosophes rencontrent dans les penchans de leur cœur. Leur attention toujours partagée sur mille objets différens les rend aussi incapables de discerner la voix de la vérité : on les voit voltiger sans cesse d'un objet à l'autre, hésiter, floter entre deux partis, affirmer ce qu'ils venoient de nier, nier ce qu'ils venoient d'affirmer, & se décider alternativement pour ou contre sans aucune réflexion. Telle est l'origine de ces doutes fréquens ; de ces erreurs journalieres qu'un moment d'attention corrigeroit, si une dissipation suivie & soutenue n'empêchoit pas d'en appercevoir le faux & le danger. Troisieme cause.

Ceux-là trouvent, dans leur application à l'étude, le principe de

leurs égaremens ; ils tombent, ſans le vouloir, dans des doutes médités, & des erreurs réfléchies d'autant plus malheureux, qu'une ſorte de bonne foi paroît ajouter encore à leur opiniâtreté. Dans leurs excurſions philoſophiques, une foule d'objets qui ſe touchent & s'avoiſinent, ſe préſentent : ils ſe reſſemblent par pluſieurs côtés, ils ne different que par quelques légeres nuances : l'eſprit ſe laiſſe frapper par la conformité des traits : il ne donne aucune attention aux côtés par où ils ſont différens : il les confond, il les prend l'un pour l'autre ; il affirme du deuxieme ce qui ne convient qu'au premier. Plus il avance, plus il s'écarte de la vérité, plus il ſe convainc que c'eſt elle qui le frappe, & qui détermine ſon jugement ; telle eſt la cauſe générale de ces doutes, que l'on admet, de ces erreurs que l'on fait gloire de ſoute-

nir avec toute la hardiesse, toute la confiance que pouvoit inspirer la vérité elle-même.

Ces méprises assez ordinairement sont occasionnées par l'équivocité des termes, la construction ambiguë des phrases : dans tous les genres de sciences, une foule d'expressions dont la valeur n'est pas assez connue, ni assez précisément déterminée, nous jete dans ses écarts : il n'est point de langue où un même mot ne signifie plusieurs objets différens, quoique voisins : chacun des contendans l'entend à sa maniere ; ils s'attaquent sans se comprendre : pour exprimer une même vérité, ils tiennent un langage tout contraire ; ou, avec des propositions semblables, ils soutiennent des sentimens tout opposés. De-là ces questions interminables, ces controverses qui se soutiennent de part & d'autre avec tant de partialité. Quatrieme cause.

Par cet exposé, il est évident que ces doutes, ces erreurs naissent toujours de l'abus que l'homme fait de ses lumieres, de la corruption de son cœur, ou de son ignorance, de son inattention, ou de ses méprises; jamais ils ne peuvent être imputés à l'impuissance ni à la foiblesse de sa Raison.

94. Les remedes à nos doutes, à nos erreurs, y sont les mêmes.

Découvrir la source de tous ces maux, c'est en indiquer les remedes: ils sont les mêmes pour toutes les régions de l'esprit. Que l'amour de la vérité nous fasse tenir une conduite opposée à celle que nous avons eue jusqu'à présent: que l'homme, s'il veut être raisonnable, s'abstienne toujours de juger d'après l'intérêt de ses passions: que jamais il ne cede qu'aux impressions de la vérité: que par-tout où il appercevra des nuages, il suspende son consentement jusqu'à ce qu'il ait éprouvé la force & l'énergie de ce sentiment qui le

lui ravit malgré lui : qu'il s'applique toujours à recueillir les rayons de la vérité, & à saisir avec précision les côtés d'où ils partent : qu'il ne juge jamais, d'après une vérité isolée, un rapport solitaire ; mais sur la vue du concert & de l'accord de plusieurs vérités : s'il s'occupe d'un principe, qu'il porte toujours les yeux sur les vérités qui en découlent : s'il est frappé de l'évidence d'une proportion particuliere, qu'il remonte toujours aux principes qui la renferment : s'il est fidele à suivre ces regles, il sera toujours à l'abri du doute & de l'erreur, toujours ferme & inébranlable dans ses jugemens.

Cet état d'assurance, qui résulte de la vue harmoniée des premiers principes, est la base de toutes nos connoissances : en partant de ce point fondamental, pour nous élever plus haut, nous n'avons qu'à réitérer les 95. Les principes de notre certitude & les fondemens des divers degrés de la science y sont les mêmes.

mêmes opérations fur de nouveaux objets, nous procurer d'abord la vue harmoniée des vérités qui compofent chacune des parties d'une fcience : enfuite la vue harmoniée de toutes les vérités qui, réunies enfemble, forment un corps de doctrine : dès que nous nous ferons faits une habitude de juger fur des vues auffi étendues, fur des rapports auffi multipliés, dont nous appercevons l'ordre & l'enfemble, nous poffèderons cette fcience dans un degré éminent, quel que foit la région dont elle eft dépendante.

Nous ne donnons ici qu'un apperçu des regles de vérité & des vrais fondemens de la fcience. Dans les traités fuivans, nous les expoferons dans un plus grand détail, & nous en ferons fentir les avantages : mais nous ne pouvons pas nous difpenfer d'infifter ici fur l'intérêt & l'obligation que nous avons de les adop-

ter, & de les suivre : ces regles regardent tous ceux qui ont l'usage libre de leur Raison, toutes les personnes qui se respectent & qui veulent passer pour être raisonnables ; si, dans l'accomplissement de leurs premiers devoirs, dans la recherche de leurs besoins, il s'éleve quelque doute, quelque nuage, elles n'ont point d'autres précautions à prendre pour se garantir de l'erreur.

MAIS la connoissance de ces regles est encore plus nécessaire à ceux qui sont entrés dans la carriere des sciences. Combien de lenteurs, de dégoûts, combien de faux pas & de chûtes ne leur épargneroit pas leur attention à suivre ces principes ? Quelles lumieres ne répandroient-ils pas sur tous les objets de leurs études dans tous les genres de science ? Il n'est point d'autre moyen donné à l'homme pour perfectionner sa Raison : ce n'est point une route nouvelle 96.

Point d'autre route pour élever la Raison à sa perfection.

que nous créons : elle a exifté de [illegible] temps , c'eft la Nature elle-[illegible] l'a tracée : il ne lui man-[illegible] que d'être affez connue.

Tous ces grands hommes que leurs progrès dans ces fciences ont ren-dus célebres , l'ont fuivie peut-être fans connoître clairement l'impul-fion qui les dirigeoit de ce côté , & fans examiner affez la folidité du terrain qu'ils fouloient aux pieds : c'eft pour l'avoir méconnue ou aban-donnée que tant de Philofophes fe font égarés , ou ont été arrêtés au milieu de leurs courfes : toutes les fciences qui touchent à leur perfec-tion , & notamment toutes les di-verfes branches des Mathématiques, ont été élevées fur ces fondemens : tous les ouvrages qui ont mérité l'eftime & les fuffrages du Public, ont été calqués fur ces regles : l'ad-miration qu'ils nous caufent, la per-fuafion où ils nous laiffent, partent

[illegible]ns [illegible], les [illegible] l'ont [illegible], & les bons [illegible] ont été cal-qués fur les principes que nous venons d'ex-pofer.

des causes que nous avons indiquées : la liaison & l'ensemble des principes, l'appui mutuel qu'ils se prêtent, sont les vrais motifs qui nous convainquent de la précision des idées, de la justesse des jugemens, de la force des Raisons. Si, dans les ouvrages médiocres, l'on rencontre quelquefois des traits frappans qui nous éclairent, qui nous intéressent, ce sont ceux où l'Auteur, conduit par la raison, aura suivi pendant quelques instans la chaîne de quelques vérités qu'il avoit à traiter, & nous en aura fait appercevoir l'ensemble : tous les endroits foibles sont ceux où il aura compilé & entassé sans suite, sans ordre, sans liaison, une foule de vérités disparates : tous les ouvrages absolument mauvais, sont ceux où, en contrevenant aux conseils que nous venons de donner, on a mis à la suite les unes des autres des propositions qui

s'offusquent, se combattent & contredisent les maximes les plus généralement reçues, les principes les plus évidens, ou les faits les plus notoires.

Ce défaut de liaison, d'ordre & d'harmonie entre les vérités, ne peut jamais être suppléé, ni par le grand nombre des vérités solitairement prises, ni par l'ordre géométrique qu'on a choisi pour les arranger : ce n'est pas le bel ordre des propositions, qui fait l'ordre & la liaison des idées : il suffit qu'un seul lemme ou théorême soit obscur ou incertain, pour que toutes les conclusions qui en sont tirées, même dans un ordre géométrique, ne jetent aucune lumiere, & ne servent qu'à nous plonger dans les plus épaisses ténebres : on en trouve plusieurs exemples jusques dans les plus fameux ouvrages de la nouvelle Philosophie.

CES regles, dont nous venons de tracer un léger crayon, sont encore l'unique ressource que nous ayons, pour lever tous les doutes, résoudre toutes les objections, & expliquer tous les problêmes relatifs à la certitude des connoissances humaines. Comme ces regles sont fondées sur la nature des forces de la raison, sur la connoissance de ces impressions qui l'éclairent, ou qui la jetent dans l'erreur, elles nous mettent en état de montrer au doigt la cause véritable de l'illusion qu'on veut nous faire, de dissiper le prestige, & d'en tirer toujours un avantage en faveur de la vérité : nous l'éprouvons depuis long-temps ; nous espérons le faire éprouver à tous ceux qui voudront bien en faire l'essai : nous les invitons à nous proposer les difficultés qui pourroient les arrêter ; & nous leur promettons d'avance, que plus elles paroîtront 98.

98. Les objections qui combattent la certitude de nos connoissances, ne peuvent être résolues que par ces principes.

ſolides & fondées en raiſon, plus nous en tirerons d'avantage pour appuyer, confirmer & éclairer nos principes ſur les véritables fondemens de la ſcience.

99. Moyen d'arriver au plus haut degré de la ſcience.

VOULONS-NOUS aller encore plus loin, voler plus haut? Nous le pouvons avec le ſecours de ces guides fideles que la nature nous a donnés; chacun d'eux dans leur ſphere, quand il eſt mis en œuvre, avec le même ſoin & la même attention, a un même pouvoir, & produit dans notre ame la même conviction. Après nous être aſſuré par eux des axiômes communs à toutes les ſciences, parcourons du moins les grands principes propres à chacune d'elles: étudions l'union des vérités phyſiques avec les vérités métaphyſiques: la correſpondance des vérités ſpéculatives avec les vérités pratiques, comparons-les, rapprochons-les; faiſons tous nos efforts pour nous procurer la vue ou le ſentiment

de cet accord, de cette harmonie, que forment ensemble les vérités de tous les ordres, leur opposition avec tout ce qui porte le caractere de fausseté : l'entreprise n'est pas si difficile qu'elle le paroît : ces grandes vérités, une fois présentées à notre esprit, le frapperont de concert, & nous sentirons l'effet de leurs forces réunies, avant même que nous ayons pu discerner les impressions de chacune : c'est la vue de cette chaîne immense que toutes les sciences, toutes les vérités renfermées dans leur enceinte composent, qui seule peut nous mettre à l'abri de tout trouble, de toute inquiétude, donner à notre conviction un caractere absolu d'imperturbabilité, & élever l'homme à un degré de lumiere, où il ne peut plus en acquérir de nouvelles.

100. Cicéron a senti l'ordre & l'enchaînement de ces principes.

On jugera peut-être que nous portons trop loin nos prétentions, & que nous mettons la science à un trop

haut prix : nous répondrons avec Cicéron ; nous avons été entraînés malgré nous, de principes en principes, de conséquences en conséquences : c'est l'ordre incroyable que la nature a mis entre toutes les vérités qui nous a conduit à cet excès prétendu. Peut-on s'empêcher de l'admirer, cet ordre, & en admirant peut-on se dispenser de le suivre ? Ne se manifeste-t-il pas de lui-même, & dans les ouvrages de la Nature, qui sont si bien liés ensemble, si bien dessinés & adaptés les uns aux autres, & dans les ouvrages de l'art, dont la perfection consiste à suivre & imiter la Nature ? Tout ce qui précede ne s'accorde-t-il pas à ce qui suit ? Les anneaux qui lient ensemble toutes ces vérités, ne sont ils pas si serrés que, si l'on venoit à en déplacer un seul, la chaîne seroit rompue, & tout l'édifice renversé (1) ? Le sage doit donc

(1) Sed jam sentio me esse longiùs provec-

les connoître, ces anneaux, pour donner à sa science la stabilité, la fermeté qui doit la caractériser : il a droit à toutes les vérités ; elles appartiennent à lui seul, parce que lui seul a le talent de les employer toutes & de les ranger à leur place : il doit toutes les parcourir & sentir leur accord, ce n'est qu'à ce prix qu'il peut être un grand Philosophe.

101. Portrait d'un Philosophe qui s'est élevé au plus haut degré de la Science.

Qu'on ne donne donc plus ce beau nom, ni à ces extravagans qui renversent toutes nos connoissances, & se vantent de douter de tout, ni à

tum quàm proposita ratio postularet. Verùm admirabilis compositio disciplinæ, incredibilisque rerum traxit ordo. Quid enim, aut in naturâ quâ nihil est aptius, aut in operibus manufactis tam compositum, tamque compactum & coagmentatum invenire potest? Quid posterius priori non convenit? Quid sequitur quod non respondeat superiori? Quid non sic ex alio nascitur, ut non si ullam litteram moveris labent omnia. *Cic. de Fin. lib. 3.*

ces ſceptiques, qui ne veulent reconnoître pour fondement de leurs aſſertions que des vraiſemblances & des probabilités. Qu'on ne décore plus de ce titre ni ces Orateurs qui le prennent, parce qu'ils ſont en état de jeter des fleurs ſur quelques objets de diſſertations, ni à ces Raiſonneurs qui ſe flatent de pouvoir ſoutenir le pour & le contre ſur toutes les queſtions philoſophiques, & qui, par-là même, ſe font une gloire de ce qui prouve leur inſcience.

Nous le refuſerions, ce titre, même à ces Savans qui profeſſent quelque ſcience particuliere, mais qui, ne connoiſſant point les forces de la Raiſon, ſappent eux-mêmes, en la décriant, tous les fondemens de leurs connoiſſances.

Le vrai Philoſophe qui mérite ſeul cette dénomination dans toute la force du terme, c'eſt ce ſage qui ne met d'autres bornes à ſes recherches

que celles que la Nature a mises à ses facultés. Les succès de ses premiers travaux le disposent à de nouveaux progrès : l'étude d'une science le prépare à l'étude de l'autre : il parcourt successivement toutes les régions qui lui sont ouvertes : à mesure qu'il avance, il sent ses forces s'accroître, & il éprouve une nouvelle facilité : lorsqu'il approche de son terme, il jete un regard sur les espaces immenses qu'il a parcourus : une nouvelle lumiere se leve sur lui. Tous les rayons qui l'avoient frappé se rapprochent pour ne former qu'un seul tableau. Il apperçoit sous un même point de vue tous les objets qu'il avoit observés séparément. Ce faisceau de lumiere qu'ils renvoient l'ébranle bien autrement que n'avoient fait quelques rayons dispersés : il sent alors toute l'énergie de ces forces que la nature a données à la vérité pour pénétrer son ame,

& se la soumettre : il passe à un nouvel état d'assurance, & sa conviction est l'effet de toutes les impressions qu'il avoit reçues pendant le cours de ses études. C'est à ce moment qu'il est récompensé des peines qu'il a prises pour connoître la vérité ; sa Raison est arrivée à sa perfection ; il ne cherche plus la vérité, il la possede, & lui est inviolablement attaché,.... il est Philosophe (1).

CONCLUSION.

102. On doit reconnoître, dans ce préambule & les Traités quisuivront, l'Ouvrage demandé par les Philosophes Anglois.

PUISSE l'ouvrage que nous donnons au Public contribuer à former de pareils Savans! puisse-t-il faciliter à toutes les Nations leurs progrès dans toutes les sciences ! puisse, sur-tout la savante Nation Angloise, reconnoître dans ce préambule & les trai-

(1) Si stabilium scientiam rerum tenebimus, servatâ illâ quæ quasi delapsa è cœlo est, ad cognitionem omnium, regulâ, ad quam omnia judicia rerum dirigentur, nunquam ullius ratione victi sententiâ desistemus. *Cic. de Fin. lib. 1.*

tés qui le ſuivront, l'ouvrage demandé par ſes Philoſophes ! puiſſe le goût qu'elle a pour les ſciences abſtraites, l'ardeur qu'elle a fait paroître pour la vérité, l'engager à examiner, adopter, accréditer nos principes, & les faire ſervir à arrêter enfin le cours de cette Philoſophie inſenſée, qui a pris naiſſance dans ſes îles, & qui a déja cauſé dans la religion & les mœurs tant de ravages ! Ces eſpérances nous ont ſoutenus dans les difficultés de notre entrepriſe, & le célebre Bacon a ranimé notre courage par l'importance qu'il y a attachée.

Il ſe plaignoit de ce que juſques à lui l'on avoit négligé de cultiver les ſciences fondamentales, & paſſé trop légérement ſur les queſtions abſtraites de la Métaphyſique. Après la publication de notre Ouvrage, ces craintes ſeroient-elles encore fondées ?

Il demandoit qu'on donnât au Pu-

blic une premiere Philoſophie qui raſſemblât les fondemens de toutes les ſciences, & qui en fût la porte, ſans porter le nom d'aucune, qu'on eût ſoin de corriger & réformer les anciennes notions que nous avons reçues de nos maîtres : les principes que nous venons d'établir ne ſont-ils pas eux-mêmes ces axiômes dont parle ce Philoſophe, qui, ſelon lui, n'appartiennent à aucune ſcience en particulier, mais qui forment cette voie commune que toutes les ſciences doivent parcourir enſemble avant de ſe partager, ce tronc unique qui doit en nourrir & ſuſtenter toutes les branches ; & n'a-t-on pas dû s'appercevoir déja que les notions ſur leſquelles portent tous ces principes ont été redreſſées, rectifiées ?

Ce grand homme, que la nouvelle Philoſophie nomme pour ſon premier Auteur, quoiqu'il ait cent fois condamné d'avance ſes excès, & nous ait

fourni contre elle les armes les plus puiſſantes, déſeſpéroit des progrès de la Raiſon, à moins qu'une révolution dans les eſprits n'opérât une nouvelle régénération dans les ſciences. Pour l'opérer, cette révolution, il n'exigeoit pas qu'on créât de nouvelles forces motrices : il deſiroit ſeulement qu'on dirigeât avec plus de préciſion, qu'on employât avec plus d'adreſſe & d'avantage l'effort de celles que la nature nous a données : le nouveau plan d'études que nous propoſons, ne remplira-t-il pas toutes ſes vues ? S'il étoit jamais adopté, ſi tous ceux qui cultivent les ſciences, chacun, dans leur genre, s'appliquoit à rétablir les vérités dans l'ordre que nous venons d'indiquer ; ſi elles étoient toujours préſentées, ſoutenues & étayées des vérités qui les précedent, ſoutenant & appuyant toutes celles qui les ſuivent, pourroit-on dire alors avec *Ba-*

con, que la Raiſon dans l'homme n'eſt encore qu'un fatras d'idées découſues, mal aſſorties, & une maſſe informe d'aſſertions mal digérées & de notions mal entendues ?

105. Le jugement de Bacon ſur l'état de la Raiſon humaine de ſon temps, n'étoit pas trop rigoureux.

Ce jugement que *Bacon* portoit de l'état des connoiſſances humaines de ſon temps n'étoit-il pas trop rigoureux ? S'il eût ſuppoſé qu'aucun Savant n'avoit encore paru ſur la ſcene; qu'aucuns de leurs Ouvrages n'avoit encore mérité les ſuffrages du Public; qu'aucune des ſciences n'avoit point encore avancé vers ſa perfection, il auroit été trop injuſte : nous rendons avec lui aux Savans qui nous ont précédé la juſtice qui leur eſt due : nous reconnoiſſons avec plaiſir que nous ſommes redevables de nos lumieres aux efforts qu'ils ont faits pour découvrir la vérité : mais, comme nous, *Bacon* avoit apperçu que, par l'inſtitution même de la Nature, toutes les ſciences n'en devoient faire

qu'une : il se plaignoit de ce qu'aucun des Savans n'avoit mis à découvert, ni les liens multipliés qui les unissent, ni ces fondemens solides sur lesquels leur ensemble devoit porter, ni ce foyer commun qui devoit les nourrir toutes & les sustenter ; ces reproches étoient-ils sans fondement ? Quel tableau lui offroit l'état de la Raison dans son temps ? Celui que le nôtre nous présente encore : il voyoit des vérités éparses çà & là, des connoissances détachées l'une de l'autre ; des sciences, dont les unes moins importantes touchoient à leur perfection, les autres fondamentales étoient restées dans un état de foiblesse & de langueur, dont on ne pensoit pas même à les retirer ; il voyoit des Ecoles de Savans en contradiction avec leurs émules élever des difficultés sérieuses, & donner des réponses qui tiroient toute leur force de la coutume & de l'autorité

ſans répandre aucune lumiere ; il les voyoit prendre des routes oppoſées, s'amuſer à conſidérer l'extrémité des branches de l'arbre de la Science ſans daigner jeter un coup-d'œil ſur les racines qui les portoient ; exiger qu'on reſpectât leurs raiſonnemens pendant qu'ils outrageoient eux-mêmes la Raiſon ; élever juſqu'au ciel les Sciences de calcul, & mépriſer toutes les autres. Il voyoit dans les Ecoles des Maîtres éclairés, que la coutume entraînoit dans des routes anciennement battues, mais obſcures, ſans penſer à les éclairer, dans des chemins difficiles, ſans prendre la peine de les applanir : il les voyoit s'appeſantir ſur des queſtions aſſez frivoles qui prêtoient à la diſpute, & négliger les queſtions fondamentales qui, étant approfondies, auroient fait ceſſer toutes les conteſtations.

104. Il pourroit encore con- LA Métaphyſique, dans les Ecoles, n'eſt-elle pas encore enveloppée des mêmes

mêmes ténebres qui la couvroient, il y a plus de cinquante ans? En Allemagne, en Angleterre, en France, on vient de publier des Ouvrages de ce genre, qui n'annoncent aucun changement, aucun progrès : on y recommande avec grand soin la comparaison de deux termes avec un troisieme pour découvrir la vérité : comme si une seule comparaison, un seul rapport apperçu suffisoit pour donner à notre Science la fermeté, la stabilité, qui doit la caractériser.

venir à l'état de la Raison & des Sciences de notre siecle.

Bien loin d'assigner les bornes au-delà desquelles tous nos efforts sont inutiles, on ne sait pas les respecter; on entame des questions pour nous impénétrables, comme si la précaution la plus sage, la plus nécessaire pour prévenir les égaremens de l'homme ne consistoit pas à lui faire connoître quels sont les objets qui sont hors de sa portée.

Le seul obstacle que nous rencon-

trons dans la recherche de la vérité vient des propoſitions vraies qui paroiſſent fauſſes, ou des propoſitions fauſſes qui paroiſſent vraies : il eſt donc du plus grand intérêt des Sciences de découvrir la nature d'une propoſition fauſſe qui paroît vraie, & de nous mettre en état de diſcerner la vérité de la vraiſemblance : & l'on ſe contente encore de nous dire que la vraiſemblance eſt une fauſſe évidence, une évidence maſquée, une évidence réputée évidence.

La regle générale de notre certitude devant influer dans tous nos jugemens, devoit être expoſée clairement, & ne laiſſer dans notre eſprit aucun nuage. On a élevé juſqu'au ciel celle de *Deſcartes*, on l'a adoptée, mais on ne l'a pas compriſe, on l'a altérée, défigurée ; & *Deſcartes* lui-même l'avoit mal rendue. Ces mots *quidquid percipitur* devoient être entendus de toute eſpece

de perception, ſoit par le ſens intime, par le ſens moral, par l'évidence, par nos ſenſations, par les ſenſations de nos ſemblables ; & on ne les a appliqués communément qu'à l'évidence, comme ſi la Nature ne nous avoit pas donné d'autre moyen de percevoir, que la clarté de nos idées : ſi ce principe n'avoit d'application qu'à la ſeule évidence, il ne pourroit fonder la certitude que d'une ſixieme partie de nos connoiſſances.

Deſcartes avoit dit *quidquid clarè & diſtinctè percipitur* : il n'avoit attaché la regle de vérité qu'aux perceptions claires & diſtinctes. Dans l'Ecole on a ſupprimé ces mots, *clarè & diſtinctè* : on a ſuppoſé que toute viſion étoit claire & diſtincte ; comme ſi, dans l'ordre même de l'évidence, il n'y avoit pas des impreſſions foibles, momentanées, voi-

fines de plusieurs autres avec lesquelles souvent elles se confondent.

Descartes supposoit des idées obscures & confuses : plusieurs Philosophes soutiennent son sentiment à cet égard : dans l'Ecole on pense que toutes nos idées sont claires & évidentes. Ainsi l'on nous donne pour regle de vérité un principe qui n'est rien moins que reconnu, & dont la vérité est contestée par une grande partie des Philosophes.

Descartes avoit raison de ne prendre pour marque de la présence de la vérité que des perceptions claires & distinctes ; mais il auroit dû donner des moyens pour discerner avec certitude les perceptions obscures & confuses des perceptions claires & distinctes ; ce qu'il n'a point fait.

Cicéron n'ignoroit pas la regle de vérité, dont on fait honneur à *Descartes* : il connoissoit aussi-bien que

lui la force impérieuſe de l'évidence, & ſa liaiſon néceſſaire avec la vérité ; mais de ſon temps, il avoit obſervé que toutes ſortes de perceptions ne ſuffiſoient pas pour nous élever à l'imperturbabilité de la Science ; qu'il falloit s'en ſervir avec beaucoup de ſoin & de circonſpection ; que nous avions beſoin de nouveaux préceptes, d'un nouvel art, pour nous attacher inviolablement à nos perceptions même évidentes, & pour nous élever au-deſſus de tous les nuages, de tous les preſtiges qui pouvoient faire naître des doutes au milieu des plus grandes lumieres (1).

(1) Perſpicuitas illa quam diximus, ſatis magnam habet vim, ut ipſa per ſeſe, ea quæ ſint nobis, ita ut ſunt indicet; ſed tamen ut maneamus in perſpicuis firmiùs & conſtantiùs, majore opus eſt vel arte, vel diligentiâ, ne ab his quæ clara ſint per ſeſe, quaſi præſtigiis quibuſdam & captionibus depellamur. *Cic. Acad. Quæſt. lib. 2.*

C'eſt cet art que Bacon vouloit qu'on inventât, & que Deſcartes auroit dû nous donner : il auroit rendu de bien plus grands ſervices aux ſciences en s'appliquant à ce travail, qu'en nous montrant les radiations de la lumiere du ſoleil, & en donnant l'eſſor à ſon imagination pour former des tourbillons.

Au lieu de dire *quidquid percipitur eſt verum*, il auroit dû dire, *illud eſt certum*, parce que quand même tout ce qu'on apperçoit feroit vrai, ſi cette vérité ne produit pas dans nous la plus haute certitude, la plus parfaite conviction, ce principe ne pourroit jamais devenir le premier principe de la Science. Il devoit donc inſiſter encore plus ſur la conviction que l'évidence peut produire, que ſur ſes liaiſons avec la vérité (1).

(1) Non poteſt dubitari quin ſapienti ſatis ſit decretum non eſſe falſum, ſed etiam ſta-

L'illuftre *Bacon* n'avoit donc pas tort, lorfqu'il difoit, qu'à confidérer la Raifon dans l'état où elle fe trouve à l'égard de l'univerfalité des hommes, elle n'étoit encore qu'une compilation de vérités difparates, indépendantes les unes des autres, qui, dans leur enfemble, ne préfentent qu'un tout mal ordonné; qu'il falloit creufer de nouveaux fondemens, refondre les anciennes notions, expliquer avec plus de précifion les premiers principes, & établir un nouvel ordre entre nos connoiffances, des liaifons plus apparentes entre tous les genres des fciences: or, pour corriger ce défordre univerfel, il ne fuffifoit pas qu'il parût de temps en temps quelque génie fupérieur qui, dans l'étude des objets qu'il avoit choifis, fuivît le fil de la Raifon;

bile, fixum, ratum effe debeat quod movere nulla ratio queat. *Acad. Quæft. lib.* 2.

il étoit encore néceſſaire que des perſonnes laborieuſes & dégagées de tout préjugé, s'appliquaſſent uniquement à étudier leur marche, à raſſembler les principes qui les avoient guidés, & à en former un ſyſtême lumineux qui pût ſervir à l'inſtruction publique : il ſeroit encore également néceſſaire que des perſonnes d'un jugement exquis, des gens à talens réuniſſent leurs travaux & leurs lumieres, pour mettre ce ſyſtême en honneur, & le conduire à ſa perfection.

105. Fin que l'Auteur ſe propoſe, & plan de tout l'Ouvrage ſur la Raiſon.

C'est dans le deſſein de former cette confédération en faveur de la vérité que nous avons oſé tenter une aventure, dont les difficultés & les dangers ont arrêté des Savans bien plus capables que nous de lui donner ſon exécution.

Les principes généraux que nous venons d'expoſer, quelque lumineux qu'ils ſoient, recevront un nouveau

jour de leur application à chacun des motifs de nos connoiſſances. Nous rentrerons dans les diverſes régions dont nous venons de donner une notice : chaque ſtation que nous y ferons, nous fournira la matiere d'un traité. En voici le plan & la ſuite.

PREMIERE RÉGION. *Premier Traité.* De la Raiſon inſtruite des divers états & opérations de l'ame *par le ſens intime.*

DEUXIEME RÉGION. *Deuxieme Traité.* De la Raiſon dirigée dans la recherche du bien *par le ſens moral.*

TROISIEME RÉGION. *Troiſieme Traité.* De la Raiſon éclairée ſur l'exiſtence & les qualités viſibles des corps qui nous environnent par la ſenſation de la vue, & les lumieres de l'évidence qui y correſpondent.

QUATRIEME RÉGION. *Quatrieme Traité.*

De la Raiſon convaincue de l'exiſtence des corps & de leurs qualités qui échappent à notre vue, par les ſenſations diſtinguées de la vue & les ſentimens qui leur correſpondent.

Cinquieme Région. *Cinquieme Traité.* De la Raiſon informée des faits, dont elle n'a point été le témoin, par la révélation, des ſenſations de nos ſemblables.

Sixieme Région. *Sixieme Traité.* De la Raiſon élevée aux connoiſſances ſurnaturelles de la Religion par la révélation de Dieu.

Nous ajouterons à la fin de chacun de ces traités, par forme de ſupplément, un tableau raiſonné de toutes les ſciences, arts & talens qui appartiennent à la région que nous aurons parcourue, & qui dépendent du motif qui lui eſt propre. Nous y ſuivrons exactement l'ordre de leur

descendance & de leur filiation, & ces six tableaux formeront un nouvel ordre encyclopédique plus étendu & plus parfait que tous ceux qui ont paru parmi nous jusqu'à présent.

Mais avant de retourner dans ces diverses contrées que la Raison peut parcourir, nous allons jeter un coup-d'œil sur les siecles qui se sont écoulés, afin d'apprendre quels ont été dès son origine les caracteres sous lesquels elle s'est montrée aux hommes, les avantages qu'elle a su leur procurer, le respect ou les outrages qu'elle en a reçus, & les écueils où ses forces sont venues se briser. La connoissance de tous ces faits achevera de nous convaincre de l'importance & de la nécessité des traités qui suivront le Discours préliminaire, sur l'Histoire universelle de la Raison dans l'homme.

Fin du Tome Premier.

TABLE
DE L'INTRODUCTION
A L'OUVRAGE
DE LA RAISON
DANS L'HOMME.

PARAGRAPHE PREMIER.

Nécessité d'étudier encore la marche & les forces de la Raison.

PARAGRAPHE II.

Tableau des prérogatives de l'Homme & des opérations qui caractérisent sa Raison.

PARAGRAPHE III.

Énumération des puiſſances primitives, créées pour le ſervice de la Raiſon.

PARAGRAPHE IV.

Analyſe raiſonnée des forces données à l'Homme pour déterminer ſa Raiſon.

PARAGRAPHE V.

Division de l'Ame dans ses premieres facultés chargées d'exercer les actes de la Raison.

PARAGRAPHE VI.

Délinéation, ou Notice générale des diverses Régions que parcourt la Raison.

CONCLUSION.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *De la Raiſon dans l'Homme.* Examiner les droits de la Raiſon, faire connoître les ſources de ſes erreurs, montrer la route qu'elle doit ſuivre pour ne s'écarter jamais de la vérité ; c'eſt l'objet le plus intéreſſant qu'on puiſſe préſenter à l'Homme. L'Auteur m'a paru avoir traité cette matiere avec beaucoup de méthode, de clarté & d'exactitude. A Paris, ce 28 Août 1785.

DE LA HOGUE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé, le Sieur Abbé BRÉMONT, Chanoine de l'Egliſe de Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, intitulé : *De la Raiſon dans l'Homme, où l'on examine l'étendue de ſes connoiſſances, les bornes de ſes facultés, &c.* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume ; Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilege, pour lui & ſes hoirs à per-

pétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la Cession; & alors, par le fait seul de la Cession enregistrée, la durée du présent Privilege sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décede avant l'expiration desdites dix années; le tout, conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Privileges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état, en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contre-façons: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ou-

vrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL: Le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le trente-unieme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-cinq, & de notre Regne le douzieme.

Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 2469, fol. 405, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilege; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, du 26 Avril 1785. A Paris, le 6 Septembre 1785.

L E C L E R C, *Syndic.*

1820



